UNIVERSITÉ DE STRASBOURG — FACULTÉ DES LETTRES

HENRY JAMES ET LA FRANCE

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de Strasbourg

PAR

MARIE-REINE GARNIER

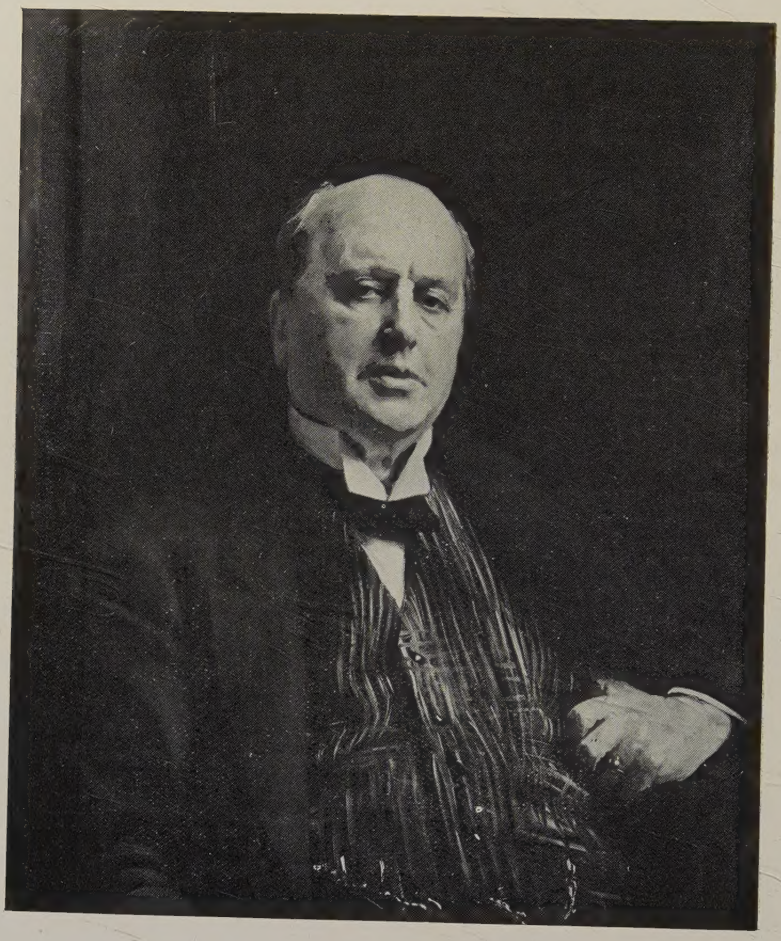
L'amour pour un peuple étranger est d'essence supérieure ; il est rare et malaisé ; il est désintéressé et il n'aveugle pas le jugement.

HENRY D. DAVRAY.

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1927

HENRY JAMES ET LA FRANCE



UNIVERSITÉ DE STRASBOURG — FACULTÉ DES LETTRES

HENRY JAMES ET LA FRANCE

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de Strasbourg

PAR

MARIE-REINE GARNIER

L'amour pour un peuple étranger est d'essence supérieure ; il est rare et malaisé ; il est désintéressé et il n'aveugle pas le jugement.

HENRY D. DAVRAY.

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1927

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

Tous droits réservés pour tous pays.

Copyright 1927 by Marie Reine Garnier

CHAPITRE PREMIER

UN VOYAGEUR ANGLO-SAXON EN FRANCE

Henry James mourut, sujet britannique, le 28 février 1916, à Chelsea, dans Londres même. Il était né le 19 avril 1843, 2 Washington Place, à New-York. Son père, le pasteur Henry James, et lui sont parfois distingués dans les lettres anglo-saxonnes par les titres de Senior et de Junior. Henry James Senior — qui était de souche américaine bien assise — aimait les voyages et ne craignait point de promener sa famille par les deux continents. Au temps où il avait charge d'âmes, il était véritablement ce qu'on appelle « a restless person », il ne savait apprécier un foyer fixe ; à peine installé quelque part, il commençait à redouter, pour ainsi dire, de prendre racine, à s'agiter, — et les déménagements se succédaient. Qu'il fallût abandonner une demeure, un lieu de passage, ou quitter pour une courte absence le home d'Albany (N.-Y.) ou de New-York, on était donc entraîné dans son entourage aux mobilisations rapides, et l'on rompait sans émotion avec les habitudes du moment et de l'endroit.

Cependant, la petite tribu dont il était le chef gardait en explorant le monde une vie intérieure si intense, si intelligente, et tellement fermée aussi, qu'elle n'usait pas son énergie à tous les détours de chemins, ne dispersait pas son activité dans les occupations faciles de l'ordinaire « globe-trotter », — et que ses changements de résidence n'anémièrent point la personnalité de ses divers membres. L'œuvre du Révérend Henry James, dont les fragments ont été réunis et préfacés par la pieuse main de son fils aîné, William, révèle au public la pensée d'un homme qui paraît avoir été un grand mystique swedenborgien, tourmenté de problèmes métaphysiques. Pour sa part, ce fils aîné, devenu le Professeur William James, fut le fondateur du Pragmatisme, l'auteur d'une théorie et de nombreux ouvrages universellement réputés, — l'orgueil, avec Emerson, de

la philosophie américaine ; il mourut en 1910. Le plus jeune membre de la communauté, Robertson, dans les annales de la famille, trouve une place assez obscure, malgré sa vie un peu aventureuse, ou peut-être à cause de sa vie trop aventureuse. Il semble que sa fin, qui précéda de six mois celle du Professeur, ait été considérée comme un signe de bénédiction : s'il avait été un objet de souci pour les siens, il n'avait pas lui-même été fort heureux. L'unique fille du pasteur, Alice, sut être l'animatrice de son groupe d'amis cultivés, la confidente de ses frères, de Henry en particulier à qui par le caractère elle ressemblait notablement. Ce fut dans le voisinage de celui-ci, en Angleterre, qu'à partir de 1885 elle décida de passer l'ultime période d'une existence qui se laissait sentir précaire. Sa santé trop délicate, sa mort prématurée, ne lui permirent pas de mettre au point et de manifester dans tout leur développement les promesses de l'esprit d'élite qui était le sien.

Seul avec William, Henry, le cadet, fut donc responsable de l'éclat du nom. Il est patent que les deux hommes rivalisèrent et s'égalèrent dans la gloire. Henry James, littérateur, composa des essais et des romans. En fait, il est un maître du roman moderne de langue anglaise. Son talent et sa méthode lui ont donné par leur valeur et leur nouveauté le rang de chef d'école, et, en dépit du recul croissant de son image, l'autorité qu'il avait acquise à la fin de ses jours ne s'est pas amoindrie. Par son influence il appartient à la vivante actualité de la pensée. Il est une lumière qui, d'ailleurs, ne pâlit point à l'usage, et que la génération montante des écrivains de sa race n'aura point de chance de voiler si elle ne présente pas, dévolues à un même individu, autant de qualités précieuses qu'il lui en échut.

Mr. Ford Madox Hueffer, le critique, prétend qu'avant 1914 il y avait trois grands romanciers dans le monde : Henry James, Joseph Conrad et Anatole France [1]... Disons que, touchant Henry James, une telle consécration nous paraît être fort légitime.

Ce fut en 1844, à l'âge d'un an, que celui-ci, effectua son premier voyage hors du pays natal. Ses parents s'installèrent alors pour un temps à Paris, dans le quartier de la rue de la Paix, hâvre habituel des Yankees de passage, secteur cosmopolite de la ville, et aussi champ d'influence spirituelle des noms d'épopée : place Vendôme, place de la Concorde, etc... L'enfant était inca-

1. *Thus to Revisit — Some Reminiscences*, by F. M. Hueffer. London, 1921.

pable de garder aucun souvenir de ce contact initial avec ce qui était l'Etranger pour lui natif de New-York City. Il fallut un second séjour collectif sur notre Continent, pour qu'il fût à même de prendre ce que nous appellerons le « virus européen » d'après l'expression choisie par lui plus tard ; (il s'agit de la hantise des choses de nos contrées qui ne l'avait par la suite jamais laissé en paix). Il s'assimila alors « tout le parfait Parisianisme », — ce dont il sera reparlé[1], mais qu'il importe ici de signaler.

Il passa l'été de 1855 à Genève, pour apprendre les langues.

La famille se réunit à Londres l'hiver suivant. Une nouvelle migration la conduisit vers le milieu de 1856 à Paris, où elle devait rester deux années sans trop s'isoler — exceptionnellement — de l'ambiance. Henry James assista pendant quelque temps aux leçons données à l' « Institution Fezandié ». Ce furent toutefois le Louvre et le Luxembourg qui contribuèrent le plus à son instruction, et il a reconnu devoir à nos musées ses premières impressions artistiques. A l'âge de soixante-dix ans, s'étant mis à relater les événements de sa jeunesse pour éclairer l'histoire de son frère William (qu'il venait de perdre), il a édité un premier volume de mémoires, *A Small Boy and Others*. Le volume se clôt sur une évocation de la fièvre typhoïde contractée par lui-même à Boulogne-sur-Mer en 1857, pitoyable aventure, fâcheux souvenir de France. De Paris, deux fois, la petite société était allée en vacances à Boulogne. A partir de 1858, on la vit en Amérique, puis de nouveau en Europe, puis encore aux États-Unis, où elle parvint assez tôt pour assister au prélude de la Guerre Civile, en 1860. Ce dernier déplacement était en fait motivé par l'espoir de découvrir, au pays d'origine, des maîtres aptes à diriger William qui se sentait des dispositions pour la peinture ! La guerre entrava si bien les vagabonds que le Révérend finit par accepter d'être un sédentaire. Il s'établit en 1866 à Cambridge, Mass., où s'écoula le reste de ses jours.

Son second fils, qui était de santé trop fragile pour pouvoir porter les armes, avait en 1862 suivi les cours de l'Ecole de Droit de Harvard. Mais les études juridiques n'avaient eu aucun attrait pour lui, il les avait abandonnées. Se fiant à une tendance naturelle, il prétendit cultiver les Lettres. Quelques relations, celle de W. D. Howells par exemple, l'encouragèrent dans sa vocation. Ses œuvres de début laissèrent tièdes ses proches (qui avaient le

1. Voir page 16 : « Il écrit bien dans *A Small Boy and Others*... »

goût difficile), et elles ne surent pas émouvoir le public ; n'empêche qu'elles trouvèrent place dans différents périodiques, notamment dans l'*Atlantic Monthly* dont Howells était éditeur-adjoint.

Cependant Henry James rêvait de l'Europe. Il se décida à l'entreprise d'une traversée, et, au printemps 1869, il débarqua en Angleterre. Il revit Londres et la campagne britannique, s'attendrit devant tout ce qui pour les habitants du Massachussetts caractérise l' « Old England ». Ensuite, par la Suisse, il gagna l'Italie : ce fut alors un ravissement. Il se rendit en dernier lieu à Paris où il ne s'attarda pas ; il rentra aux États-Unis en avril 1870. A peine arrivé, il n'eut qu'un désir : visiter encore l'Italie. Aussi la maison paternelle ne sut-elle le retenir longtemps. De 1872 à 1874 il parcourut une partie de notre Continent, (Angleterre, France, Allemagne, Belgique, Pays-Bas), faisant des stations prolongées dans la « bien-aimée » Italie, qui l'obsédait — non pourtant au point de l'empêcher de fréquenter assidûment le Théâtre-Français, comme il le fit durant l'automne de 1873, à Paris.

Ce dernier voyage dans nos contrées l'amena à se demander où il fixerait son domicile. Il gardait une dévotion sincère à l'idéal américain ; toutefois les expériences de son récent séjour à l'étranger avaient enrichi son esprit. Il avait, dans le décor artistique de Florence, écrit en 1874 un premier grand roman, *Roderick Hudson* qui lui permettait de beaux espoirs. L'ouvrage avait paru dans l'*Atlantic Monthly*, il avait recueilli maints suffrages. Le jeune auteur, plus résolu que jamais à faire de la littérature, ne se reposait cependant pas dans la joie d'avoir atteint une étape décisive sur le chemin dans lequel il était entré.

Loin de la stimulante Europe, serait-il en état de marcher plus avant ? La question se posa à lui dès son retour en Amérique. I lui accorda une année entière d'examen scrupuleux, tandis qu'il demeurait auprès de sa famille à Cambridge. Puis, à l'automne de 1875, il la trancha sans appel : il quitta l'Amérique en signifiant son intention de n'y point résider. Il mit le cap sur la France, et s'installa à Paris, 29 rue de Luxembourg [1].

L'acte avait un sens solennel. Henry James avait connu dans ses derniers déplacements d'agréables épisodes de vie, — il se les était offerts comme de luxueuses fantaisies, — content d'accepter pêle-mêle toutes les satisfactions esthétiques, toutes les fascinations

1. La rue de Luxembourg est maintenant dénommée rue Cambon (1er arr.).

romantiques que l'Europe lui avait prodiguées. Cette fois-ci, il abandonnait l'attitude d'amateur ; il partait de chez lui dirigé par la volonté précise de travailler à son perfectionnement artistique, de s'aider lui-même. Il ne s'attendait sans doute pas, en agissant de la sorte, à ouvrir pour soi la carrière du génie. Il ne semble pas qu'il ait d'ailleurs nourri à cette époque de prétentieuses pensées, et la simplicité dont s'accompagnait son ambition peut être prouvée par son choix de notre pays comme lieu de son exil salutaire. L'aimable Angleterre, l'Italie enchanteresse, perdaient alors en effet leur prestige. Rien n'indique que Henry James se soit même laissé tenter un instant par elles. Il venait en France sans tergiverser, pour l'amour des enseignements de métier qu'il trouverait là. Loin de lui, le projet de copier servilement, d'imiter platement. Il ne voulait que s'instruire en toute intelligence et honnêteté, utiliser la vitalité d'un esprit qui préférait l'effort, pénible et lent, vers un but lointain mais élevé, à la stagnation facile au niveau d'un public peu entraîné.

Malgré l'intermittence de ses séjours sur notre sol, il avait constamment été entouré d'influences françaises. Nos livres, nos périodiques, avaient de tout temps été admis sur la table familiale à côté des œuvres anglo-saxonnes. Le Révérend était abonné à la *Revue des Deux-Mondes*. Chez lui, on discutait les dernières publications de George Sand, — Balzac voisinait avec Dickens, — il n'était pas de contemporain, ni même d'auteur de la génération précédente, qui échappât tout à fait à l'attention, quitte à être vite délaissé s'ils ne plaisait point. Tout enfant, cédant à son inclination le futur romancier s'était pour sa part livré à un nombre toujours plus grand de lectures ; si bien que dès l'adolescence il avait eu l'esprit fortement teinté d'impressions françaises, et que la leçon des auteurs de sa race n'avait su se refléter en lui dans son intégrité. Pour avoir ainsi pratiqué simultanément ouvrages anglais et ouvrages français, il n'en avait pas moins échappé à une dangereuse dualité de culture, et avait plutôt gagné l'avantage d'une rare sûreté de jugement littéraire.

Il se proposa de n'accorder dans sa vie de Parisien qu'une observation raisonnablement limitée à tout le pittoresque qui viendrait assiéger son imagination. Et, à peine arrivé en notre capitale, il chercha l'occasion de pénétrer dans le monde des écrivains et des artistes. Il rencontra Tourguénieff, et par lui eut la chance d'être présenté à Flaubert qui ne le repoussa point. Aussi fut-il incontinent agréé

dans l'entourage du maître, dans la coterie la plus intransigeante et la plus exclusive de l'époque. Zola, Goncourt, Daudet, Maxime Du Camp, Maupassant, fréquentaient chez Flaubert. Ils étaient unis par leur foi en quelques principes d'avant-garde dont leurs productions portaient la marque. Le nouveau venu ne fut parmi eux l'objet d'aucune suspicion, bien qu'il n'offrît pas de gages d'opinion. Les pages signées de lui n'étaient guère compromettantes. Pour tout dire ils les ignoraient. Ils ne tentèrent point de le catéchiser, d'exploiter sa crédulité ; ils le laissèrent écouter, regarder ce qu'il voulait, sans conditions. Ce régime de libéralisme dans un tel cercle commença par le ravir. Il comprit pourtant bientôt que son privilège était dû à l'indifférence courtoise de ses confrères. Il était naturel qu'on ne le traitât point en visiteur de marque... Mais on lui accordait vraiment un minimum d'égards, et le temps ne modifiant pas sa situation il se sentait devenir un vague témoin qu'on oublie. Or il ne pouvait être question pour lui de rester indéfiniment passif. D'autre part, les écrits et les discours des Français n'avaient fait que susciter en lui des idées assez opposées aux leurs pour qu'elles dussent paraître subversives, s'il prenait sur soi de les exprimer... L'avenir s'obscurcissait.

Bref Henry James, impatienté, aigri, s'enfuit de Paris dès le printemps. Après quelques mois d'absence, passés en majeure partie à Etretat, il rentra dans la place pour y entamer un second hiver qu'il ne réussit pas à y terminer. Au début de 1877 on le trouvait en effet à Londres. Il avait renoncé à habiter notre pays.

Ainsi avait pris fin une expérience que ses conséquences allaient rendre mémorable. Quoiqu'elle se fût achevée, — écourtée, — sur des impressions décevantes, elle avait gravé dans l'esthétique du littérateur américain un certain nombre de traits. Il feignait en partant d'en ignorer l'importance, cependant rien ne les effaça jamais. Cette expérience a été une pierre d'achoppement pour sa plus solide sympathie à l'égard de la France, mais elle est pour notre curiosité nationale un beau sujet d'attention. C'est pourquoi nous savons à l'expatrié un gré immense des confidences de tout ordre que, au fil de ses aventures, il adressait volontiers en 1876 à ses parents et amis d'outre-Atlantique. Les confidences des hommes illustres sont vouées à la publicité. La correspondance de Henry James, dans la mesure où Mr. Percy Lubbock l'a réunie, nous offre quelques spécimens épistolaires qui s'enchaînent admi-

rablement pour nous conter les événements de ces temps de résidence sur notre sol, — et qui sont trop vivants pour qu'on ait le droit d'en faire une relation de seconde main. Bornons-nous à les grouper[1].

A son père — 29 rue de Luxembourg, le 11 avril 1876 — (Il a vu plusieurs fois Tourguénieff chez lui ou chez Mme Viardot). « ...Cette dernière m'a invité à ses réceptions musicales du jeudi, et à ses dimanches *en famille*[2]. Je suis allé à quelques-unes de celles-là, et, jusqu'à présent, à un de ceux-ci. Personnellement, elle est une femme extrêmement charmante et intéressante, laide et toutefois aussi fort belle, *très-belle*, comme on dit en français. Ses réceptions musicales sont strictement musicales, et par suite strictement ennuyeuses pour moi, — surtout qu'elle-même chante très peu. L'autre soir, je suis resté pendant trois heures, (de onze heures à deux heures), sur mes jambes, dans une salle où l'on suffoquait, à écouter un interminable morceau de violon, avec la seule consolation de penser que Gustave Doré à côté de moi avait l'air de s'ennuyer tout autant. Mais quand Mme Viardot chante, c'est superbe. La dernière fois elle chanta une scène de l'*Alceste* de Gluck, le plus beau morceau de chant, dans le genre tragique et grandiose, que je puisse imaginer. Ses dimanches semblent plutôt moroses, et destinés à rappeler les « jeux historiques » de Concord[3], ou quelque chose dans ce goût. Pourtant il me paraît à la fois étrange et touchant de voir le pauvre Tourguénieff jouer les charades les plus extravagantes, se déguisant avec de vieux châles et des masques, marchant à quatre pattes, etc... Les charades constituent pour eux tous l'occupation habituelle du dimanche soir, et la bonhomie avec laquelle Tourguénieff y prend part, malgré son âge et sa gloire, est un exemple frappant de cette spontanéité naturelle aux Européens, qui nous manque. Imaginez Longfellow, Lowell ou Charles

---

1. D'une manière générale, les Lettres, qui au cours de cette étude sont l'objet d'allusions ou de citations quelconques, sont insérées dans le recueil intitulé : *The Letters of Henry James, selected and edited* by Percy Lubbock, 2 vol. — Macmillan, 1921.

2. *N. B.* : Les expressions françaises de Henry James sont rapportées en italique.

3. Concord, New Hamsphire — (« jeux » = pièces).

Norton faisant cela, et tous les dimanches soirs ! On me gorge aussi de musique chez Mme de Blocqueville, où je continue de rencontrer Emile Montégut, qui ne me plaît point tant que ses œuvres et à qui je ne pardonne pas de m'avoir « à l'avenir » gâché un peu ce qu'il écrira. Je suis allé voir l'autre jour Mme de Blocqueville, et j'ai trouvé auprès d'elle M. Caro, le philosophe, un homme dont l'expression de bouche décèle des profondeurs d'insincérité, — au demeurant, personnage infiniment spirituel et agréable. J'ai fait aussi il y a peu de temps une visite fort intéressante à Flaubert, que j'aime personnellement toujours davantage après chaque rencontre. Mais il m'est, je crois, facile, plus que facile, de le comprendre à fond. Il y a en lui quelque chose de merveilleusement simple, honnête, aimable, — d'inexpérimenté qui est touchant, Il m'entretint de divers sujets, notamment de Théophile Gautier, qui était son ami intime. Il ne dit de lui rien de rare ni de nouveau, si ce n'est qu'il le tenait pour le plus grand des poètes français après le « Père Hugo », — bien supérieur à Alfred de Musset, — mais que dans son extrême perfection Gautier était unique. Il récita là-dessus quelques-uns de ses sonnets, d'une manière qui les fit paraître les plus belles choses du monde. Cherchez en particulier, (dans le volume que j'ai laissé à la maison), celui qui est intitulé *Les Portraits Ovales*... Je suis allé à Chartres l'autre jour et j'y ai trouvé bien de l'agrément... »

Il s'apprêtait d'autre part à visiter le Salon.

A Howells, le 28 mai 1876.

« ...Je deviens un vieux Parisien satisfait de son sort : on dirait que j'ai planté mes racines dans le sol parisien et que je vais sans doute les y laisser pousser et s'enchevêtrer avec ténacité. C'est un endroit où l'on trouve en somme beaucoup de confort et de profit, — je veux dire surtout du point de vue général et cosmopolite ! Du pur parisianisme, je ne vois absolument rien. Le grand mérite du lieu consiste en ce que l'on y peut arranger sa vie exactement à sa guise : il y a là des facilités pour toutes les habitudes et tous les goûts, on y accepte et comprend tout. En attendant, Paris lui-même est une sorte de tableau de fond, mouvant et changeant, mais qui demeure : on peut le regarder quand on veut, et il se laisse par contre très commodément et confortablement ignorer... »

Il invitait Howells à le rejoindre pour décrire ensuite ce qu'il aurait observé, d'une plume plus habile que la sienne propre.

« ...Ergo, venez, — quand vous le pourrez ! il est probable que je serai toujours ici. Il est évident que tout ce qui est bien est mieux encore au printemps, et, en dépit d'un fort vilain temps, j'ai aimé Paris ces dernières semaines plus que jamais. En fait, sous l'influence du printemps j'ai accepté ma destinée ici. Si vous lisez parfois mes pauvres lettres dans *la Tribune*, vous avez une idée de ce que je vois et de ce que je fais... J'ai vu un certain nombre de personnes, tout l'hiver, qui m'ont aidé à passer le temps, mais je ne me suis fait qu'une ou deux relations permanentes et que je désire continuer. Je n'ai presque rien vu de la confrérie des gens de lettres, et il y a cinquante raisons pour que je n'entre pas dans leur intimité. Je n'aime pas leurs marchandises, et ils n'en aiment point d'autres ; de plus il ne sont pas *accueillants*. Tourguénieff à lui seul les vaut tous en tas, et cependant il les avale d'une manière qui m'étonne extrêmement. Mais c'est le plus aimable des hommes, et il s'accommode de tout. C'est un génie si pur et si fort qu'il n'a pas besoin de se mettre sur la défensive en matière d'opinions et d'agréments. Les gaffes qu'il peut faire ne lui nuisent point. Sa modestie et sa naïveté sont absolument enfantines. Je lui fis votre commission, il y a quelque temps ; il me pria de vous remercier infiniment et de vous dire qu'il gardait un excellent souvenir de vos deux livres...

...J'ai interrompu cette lettre, il y a quelques heures, pour aller en visite chez Gustave Flaubert qui recevait : c'était son dernier dimanche à Paris, et je devais prendre congé de lui. Il est vraiment remarquable, c'est l'homme le plus intéressant et l'artiste le plus puissant de son cercle. Je l'ai eu pour moi tout seul pendant une heure, puis sa suite est arrivée en parlant beaucoup de la catastrophe d'Emile Zola. Zola avait un feuilleton bien payé qui vient d'être interrompu à cause des protestations de certains abonnés de province contre son indécence. Le roman est ennuyeux, dit-on, mais l'histoire ne peut lui faire que du bien le jour où il paraîtra en librairie.

...En descendant de chez Flaubert, je rencontrai le pauvre Zola qui grimpait l'escalier, très pâle et très sombre d'aspect ; je le saluai d'un grand coup de chapeau, comme il sied à l'homme que son éditeur vient justement de prier de faire durer son roman plus longtemps... »

A William James — Etretat, le 29 juillet 1876.

« ...Je serai ici jusqu'au 15 ou 20 août, et j'irai ensuite passer la fin du mois... près d'Orléans... Ensuite, j'essaierai de trouver un moyen avantageux pour rester hors de Paris aussi longtemps que possible dans l'automne. L'hiver y commence toujours assez tôt !... Il est évident que vos remarques au sujet des tournures françaises dans mes lettres sont justes, et vous avez raison de me mettre en garde. Mais il est étrange que celles-ci se multiplient au moment où viennent justement de tomber mes dernières couches de résistance à l'atteinte prolongée de la fatigue et de la satiété — relativement à l'esprit français et à ses produits.

Je ne veux plus entendre parler de ces gens, et je deviens Anglais de toute pièce. Je ne désire que me nourrir de vie anglaise, que le contact d'esprits anglais, — je souhaiterais grandement en connaître quelques-uns. Toute facile que soit la vie de Paris, et si doucement qu'elle s'écoule, j'y renoncerais demain pour la plus petite chance de m'implanter pour un temps en Angleterre. Si j'avais un seul ami à Londres, j'irais. De Paris, je n'ai tiré et ne tirerai rien d'important. La vie que j'y mène paraît bien plus savoureuse dans vos lettres, lorsque les maigres ingrédients par moi mentionnés me reviennent, que dans ma propre conscience. Beaucoup de Boulevard, et un Américanisme de troisième ordre : en dehors de cela, peu de relations profitables. Je connais le Théâtre-Français par cœur.

... J'ai perdu toute envie d'écrire quelque chose sur George Sand ; il se pourrait cependant que je m'y décide tout de même, d'une manière toute mercenaire et mécanique, — mais si l'on m'y force... »

Disons qu'il avait précédemment consacré de plein gré à la romancière l'une des « Lettres Parisiennes » qu'il adressait à la *Tribune* de New-York. Il avait entrepris en effet d'offrir à ses compatriotes ses plus significatives impressions de France. Il collaborait au *Galaxy*, (un magazine aujourd'hui disparu), avec des critiques d'actualité sur nos auteurs et sur nos livres, des écrits d'excursions, — et il avait abordé la peinture plus ou moins étudiée, plus ou moins imaginée, de nos mœurs en commençant *The American*. Ce roman était destiné à une publication sériée dans l'*Atlantic Monthly*. La première tranche en parut dans la livraison de juin 1876. Il fut terminé l'été suivant à Londres.

A son arrivée en Angleterre, Henry James avait senti le manque de ce qui dans la galère parisienne, lui avait plu à son insu : le décor, la débauche d'intelligence des gens fréquentés... Il s'adapta toutefois au cadre de la capitale britannique. Et dès l'hiver 1877-78, les maisons de la plus riche classe moyenne se disputèrent sa présence avec tant d'empressement qu'il finit par s'acclimater. Les égaux de ceux qui l'accueillaient là avaient, de notre côté de la Manche, gardé leurs portes closes devant lui. De Paris, il n'avait guère connu que la population flottante, — artistes et étrangers, — qui a son train d'existence particulier, et se confond mal avec les autochtones. Il apprécia un changement de condition sociale qui lui permettait, avec les joies d'une vie bien assise, les avantages d'une observation de mœurs propice à son travail d'écrivain.

Avant de prendre ainsi place dans le monde, il avait à l'automne effectué un voyage en Italie, — et au retour s'était arrêté dans notre métropole. Avait-il cherché à procurer là quelques bouffées d'air vif à son esprit que la mentalité anglaise, avec sa placidité, lui semblait parfois entourer d'un mur trop compact ? Tout ce que nous savons, c'est qu'il ne s'était pas laissé attendrir en présence de ce qui avait pu convenir à ses goûts en France, et avait considéré comme une corvée accablante le fait de renouer avec ses relations françaises. Il était rentré à Londres, content de retrouver le milieu qu'il avait jugé un an plus tôt devoir être le plus sain pour lui.

S'il comprit alors qu'il ne transporterait jamais plus à l'avenir ses pénates sur le Continent, il ne se défit point pour cela du droit de traverser la Manche à ses heures. Et, que ce fût à l'occasion de ses migrations vers l'Italie ou avec intention bien définie, il continua de gratifier notre pays de visites. Egards dont on ne saurait à première constatation spécifier la cause. Henry James adressait tour à tour louanges et critiques à notre peuple, (quand il ne mêlait pas les unes et les autres).

Il entreprit à l'automne de 1882 une promenade dans nos provinces, parcourut la Touraine, la Gascogne, la Provence, notant ce qui frappait ses yeux. Il ne retourna pas en Angleterre sans avoir accompli un pélerinage à Paris. Sir Edmund Gosse prétend qu'à cette époque il lui avait paru, d'après une conversation, connaître là « encore plus de personnages de marque qu'à Londres »[1].

1. Henry James (I), by Edmund Gosse. *London Mercury*, avril 1920.

Il est probable que les personnages en question étaient tout spécialement des notabilités littéraires : les anciens fidèles de Flaubert jouissaient d'une vogue croissante, leur réputation s'affermissait. Henry James se rapprocha de ceux-ci au début de 1884, au cours des quelques semaines qu'il passa en notre capitale. Mais alors il trouva la compagnie privée de son lustre : Tourguénieff, le grand Russe, venait de mourir, — le seul parmi tous qu'il admirât sans réserve et en qui il eût confiance. Paris avait perdu l'un de ses attraits : cependant, sans attendre beaucoup plus d'une année, à la fin de 1885, il y revint. Il y resta un mois. Et il s'y montra encore en 1888, en 1889, en 1891, en 1893, toujours variant la saison, la durée et le motif de sa présence.

Ses préoccupations professionnelles devenaient de plus en plus sérieuses. Dans la plénitude de ses facultés, il se mit contre son habitude antérieure à spéculer sur la valeur marchande de ses productions. Il espérait du théâtre le succès à profits pécuniaires que ses œuvres romanesques n'avaient pas su lui procurer. Il déclara s'apercevoir enfin que la forme dramatique était ce vers quoi l'avait toujours appelé son talent. Il travailla beaucoup. Il subit des échecs répétés. Il fut si contrarié que le cadre de sa mésaventure lui devint odieux. En 1896, dès que les beaux jours le lui permirent, il s'échappa de Londres pour s'isoler à la campagne, à Playden, dans le Sussex. De l'endroit où il logeait, il apercevait Rye, son clocher et ses toits rouges. Au hasard d'une flânerie, il apprit que le presbytère de la petite ville n'était pas habité ; il le loua pour deux mois. Il goûta pendant l'automne le calme d'une solitude que le silence du marécage rendait plus sédative encore. La mer était là, du reste, — assez éloignée pour n'envoyer qu'une brise adoucie, — prête toutefois à engourdir des pensées tumultueuses. Henry James ne quitta qu'à regret son refuge. Les lointaines expéditions ne le tentaient guère à ce moment. Il emportait la vision d'une vieille maison du XVIII^e^ siècle dotée d'un jardin charmant, — de « Lamb House ». Une circonstance fortuite mit cette maison en location au bout de quelques mois, il la prit derechef pour asile provisoire, en attendant qu'il l'achetât, et renonça à un projet de départ imminent pour Venise. Il avait retrouvé son équilibre moral, et son inspiration intérieure n'avait jamais été aussi riche : la tranquillité de Rye devait donc être féconde. Il ne garda à Londres qu'un pied-à-terre dans Pall Mall pour l'hiver, et délaissa Paris avec une désinvolture un peu trop marquée, peut-

être... Il n'avait, pour sûr, rien de spécial à faire dans notre capitale, rien à y apprendre. Toutefois son humeur pérégrine n'était point irrémédiablement morte. Dans l'été de 1899, il s'en alla jouir en Italie de l'hospitalité qui lui était offerte dans plusieurs demeures familières. Et son déplacement lui fournit l'occasion d'accepter une invitation de M. Paul Bourget, qui le reçut dans sa propriété d'Hyères.

Un peu plus tard, il interrompit encore son labeur, en 1904, pour se rendre aux États-Unis où il n'était pas retourné depuis 1883, l'année de la mort de son père. Il voulait rafraîchir ses souvenirs de jeunesse, connaître l'Amérique moderne, exercer sur elle son jugement artistique mûri. Il caressait aussi l'idée de rompre avec la monotonie du spectacle européen, qui n'avait plus de secret pour lui. Il fut pendant dix mois fêté dans son pays natal, — mais n'oublia pas le but documentaire de son voyage. Dès sa rentrée à Lamb House, il mit ses impressions sur le métier pour tirer de leur originalité tout le profit littéraire possible.

Au printemps de 1907, il décida de prendre un temps de détente cérébrale. Laissant là sa tâche, il passa d'Angleterre sur le Continent. Il y avait près de quinze ans qu'il n'était venu chez nous de propos délibéré. La dernière décade écoulée l'avait vu en proie à des sentiments ambigus au sujet de la France. Maintenant il répondait de gaîté de cœur à l'appel de Mr. et Mrs. Wharton qui, à Paris, réclamaient sa présence. La sollicitude de ceux-ci lui réservait des surprises. Il put pénétrer dans le Faubourg Saint-Germain qui toujours l'avait intrigué. Et ses hôtes ne le cantonnèrent point dans le secteur de leur domicile : ils l'emmenèrent visiter en automobile l'Ouest et le Sud de la France. Le mode de locomotion, en lui-même, lui causait le plus pur des plaisirs. Il découvrit par la route le pittoresque souvent archaïque de nos campagnes ; et il saisit des aspects de vie rurale sans apprêt que le chemin de fer lui avait autrefois laissé ignorer.

Aucun souci d'homme de lettres ne troublait sa sérénité. Il n'était plus dominé par le désir d'apprendre qui lui avait attiré tant de déconvenues jadis en notre métropole. S'il s'intéressait encore à l'activité des écrivains français, c'était tout au plus en amateur éclairé. Paris et la province lui procurèrent à l'envi leurs agréments... Il rendait ses devoirs cette année-là aux contrées latines. Mais au printemps suivant il sortit encore de sa retraite pour revenir à Paris, faisant à partir d'Amiens le trajet dans la

voiture de ses bons amis Wharton. A la vérité la prévenance et les soins du couple renforçaient puissamment depuis quelque temps à son égard le charme de notre contrée. Il rentra chez lui néanmoins après une assez courte absence. C'était en 1908. Il fut repris par ses travaux ; sa santé s'affaiblit, menaça constamment ses plans de perturbation sans recours. Il ne fut donc plus question de départs librement projetés. Le romancier ne franchit plus la Manche qu'en 1910, à un moment où, très déprimé, il ne redoutait rien tant que de se trouver seul. Son frère William, fort malade, venait en Europe chercher un moyen de guérison. Il se laissa entraîner d'abord aux eaux de Nauheim, en Allemagne, — puis en Amérique, — à la suite du philosophe. La France n'attirait guère ce dernier. C'est pourquoi elle n'eut pas la chance de recevoir, une fois de plus, Henry James, dont Rye et Londres reprirent ensuite possession.

Le maître connut enfin des jours pleins de gloire, et aussi quelques accalmies à ses maux. La guerre survint. Il était alors un vieillard. Il s'était arrangé pour vivre toute une vie dans le domaine de la pensée artistique, loin des arcanes de la politique mondiale. L'horrible contingence força son attention. Derrière les foules qui s'armaient, les grandes patries se dressaient, galvanisées chacune dans son idéal. Le sens des frontières lui apparut, tel du moins que l'avait toujours conçu autour de lui l'humanité moyenne, la plus nombreuse. En fait, l'injustice de l'attaque allemande le révolta, — et une grande pitié naquit dans son cœur. Il se passionna noblement pour la cause Alliée. Ce fut afin de mieux l'embrasser qu'il se décida à la Naturalisation britannique, le 26 juillet 1915. Il proclamait d'ailleurs les mérites de la nation dont il partageait l'existence, l'Angleterre, admirable par la fière initiative de son geste du 5 août et la courageuse activité de ses soldats, — cependant qu'il tendait son esprit vers la terre du combat, vers la France héroïque, devenue pour lui l'objet d'une douloureuse inquiétude, d'une vénération enthousiaste, d'une diligente éloquence que la mort seule devait tarir.

CHAPITRE II

AU PAYS FRANÇAIS

Grâce à ses lectures, voyages et fréquentations sociales, Henry James eut sans doute avec la France, au cours de son existence, de multiples rapports.

A la fin du siècle dernier, des Américains formaient, dans le quartier des Champs-Élysées, une colonie recrutée dans la classe où l'on a des loisirs, — qui ignorait tout de ce qui n'avait pas trait à elle. Cette colonie, pour avoir apprécié les commodités et les délices de notre capitale, s'être familiarisée avec les aspects immédiats qui l'environnaient, s'était vite forgé quelques idées sur Paris, — et il ne lui en fallait pas plus pour avoir sur le pays entier une opinion dont elle se contentait avec sérénité. Mais le romancier-essayiste avait une curiosité plus exigeante que celle de ce petit monde qui avait fait de Paris son chez soi, ou son carrefour mondial préféré. De bonne heure il avait, relativement à nos sites, à notre peuple, annoncé des intentions d'examen minutieux. Et nous sommes autorisés à croire qu'il s'était employé sans retard à « examiner. »

Son œuvre montre une exceptionnelle richesse d'illustrations françaises. Peu de littérateurs étrangers restés tels ont accordé autant d'attention de détail à ce qui nous entoure et à nous-mêmes. D'ailleurs il est évident que des gens comme Heine, Vielé-Griffin, tous les artistes qui se sont francisés dans leurs habitudes de vie, ne sauraient être mis ici en comparaison avec lui : ces habitudes les ont attachés en quelque manière à notre décor national, ils ne se le sont plus réprésenté ne se le représentent plus, (choses et hommes,) dans une perspective qui avive les appréciations. Le voyageur anglo-saxon garda au contraire à notre égard son sens critique sans cesse en alerte, eut le souci constant de préserver son esprit de l'accoutumance à nos mesures et pratiques. Aucun moment il ne se

laissa absorber dans la contemplation exclusive de la France. Et il fut parfois d'autant plus disposé à la favoriser d'un regard que la distance à laquelle ses yeux se plaisaient à l'observer fut plus longue, (cette longueur le rassurant).

Sa Correspondance, telle qu'elle a été rassemblée par Mr. P. Lubbock, est devenue une mine d'informations sur ce que nous sommes ou ce qu'il nous croyait être, — et les anecdotes et réflexions qu'elle renferme sont à rechercher par leur caractère de témoignages officieux. Toutefois, ce qu'il écrivit à fin de publicité, ce qui résulte à proprement parler de son labeur d'homme de lettres, présente sur ce même sujet un nombre de données dépassant celui qu'offrent les papiers privés. Henry James évoqua nos provinces en maintes pages de savoureux reportage. Comme romancier, il tira largement parti de tout ce qu'il savait sur nous : études de mœurs françaises, analyses de caractères français, tableaux de France, notamment de Paris, entrèrent à de fréquentes reprises dans ses œuvres.

En outre il exerça volontiers son talent de critique sur le compte de ses confrères de notre pays. Signaler les diverses circonstances en lesquelles notre peuple, notre contrée, lui fournirent des éléments de travail revient donc, semble-t-il, à faire l'énoncé des genres qu'il aborda. Cependant une remarque s'impose. Nous avons déjà dit quelques mots de la série auto-biographique dont *A Small Boy and Others* est le volume initial. L'auteur n'eut pas le temps de doter de plus de deux autres tomes la collection projetée : il put terminer sans encombre *Notes of a Son and Brother*, mais la mort ne lui permit pas de présider en personne à l'édition de *The Middle Years*, commencé en 1914. Or les trois ouvrages sont particulièrement sobres de réminiscences françaises. S'il localisait chez nous quelques-uns des souvenirs qu'il ranimait, cette localisation n'était point destinée à peser sur l'intérêt du lecteur, elle était de pur hasard. Il écrit bien dans *A Small Boy and Others* que dès l'âge de douze ans il s'était senti en possession mentale de « tout le parfait Parisianisme », — mais le rapport est assez froid. Admettons que si, dans leur actualité, les impressions de ses voyages d'enfance en France avaient touché la partie la plus intime de son âme, elles avaient fort logiquement pu toutefois ne subsister qu'en valeur de second ordre dans sa pensée, auprès de celles que le vieux Londres, berceau de la civilisation anglo-saxonne, lui avait procurées à la même époque... C'est dans *The Middle Years* que s'enchaînent les images de sa vie les plus récentes parmi celles qu'il

lui fut loisible de glaner pour son public, — celles de 1869. Elles sont tout naturellement empreintes de couleur britannique, car elles ont trait au séjour qu'il fit en Angleterre cette année-là. Le livre mentionne, une fois, le nom de l' « inimitable France » jumelé avec celui de l' « incomparable Italie » : l'espoir d'une visite au monde latin était, paraît-il, une source de joie et d'inspiration pour le jeune Américain à son arrivée en Europe. N'empêche que le promeneur s'attarda à Londres. Aussi dans tout le volume le voile demeure-t-il baissé sur la scène continentale — malgré une boutade fortuite annonçant que, plus tard, à Paris, l'auteur fut déçu de ne pas trouver Renan conforme au portrait physique qu'il avait imaginé de lui d'après le caractère de son style.

Cette saillie nous incite à regretter que la précieuse suite de Mémoires soit restée inachevée. S'il avait eu le temps, la latitude de rappeler tout son passé, Henry James nous aurait sans doute gratifiés d'autres communications sur des gens ou des objets de chez nous. Mais, surtout, il aurait probablement mis en relief des idées très caractéristiques sur la France, — les dernières en date qu'il aurait eues sur elles, celles qui, toutes seules, auraient en quelque sorte pu être mises en équation avec l'ensemble des précédentes. Et ces idées-là, auraient mérité d'être examinées par nous parallèlement à ce que traduisit au sujet de notre pays sa « prose de guerre ».

Pour avoir beaucoup vu, et beaucoup retenu de choses nous concernant, et aussi médité de diverses façons sur ces choses, le maître sut être le digne avocat de notre patrie et de notre nation en 1914-15. Mais, à certains moments de sa vie, il ne se priva point de formuler à notre égard des appréciations qui impliquaient des généralisations un peu hâtives. Et, s'il est à considérer que nous eûmes l'honneur de lui offrir d'innombrables prétextes à notations très précises et très fines, d'un effet artistique fort réussi, il est à constater que le dessein de divulguer une impression personnelle prévalut de temps à autre sur le désintéressement qu'il aurait pu conserver en présence des modèles...

Or, quoiqu'il fût un observateur honnête, il n'était pas toujours un censeur bienveillant... Quand nous, lecteurs français, tentons une première approche du monument de sa production, nous avons d'abord l'illusion d'être, non devant un miroir, mais pris dans un jeu taquin de miroirs. Pourtant, malgré la grande quantité des images reflétées, nous recouvrons sans peine

des notions normales sur ce que réellement nous sommes, redressons vite les témoignages qui nous paraissent inexacts ;.... et c'est alors que l'envie nous prend de jouer à l'expert.

I

LA SOCIÉTÉ, LES MŒURS ; TYPES FRANÇAIS DE LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Il était permis à Henry James de ne pas être très disert sur ce qui constitue les assises de notre organisation nationale, — nos institutions politiques. Il avait entendu parler dans son enfance de la royauté de Louis-Philippe ; il avait eu des visions du Second Empire, et il vécut ses principales expériences françaises sous la III^e République. Les régimes dont il fut ainsi contemporain comptèrent surtout pour lui par les modifications que chacun d'eux a imposées à tour de rôle au tableau pittoresque de nos mœurs.

Walt Whitman admirait en notre pays la terre de la Démocratie, — c'était un poète, une âme de vates. Lui au contraire ne songeait pas aux mystères du destin ; l'avenir des peuples, aux jours de paix, le laissait froid. Démocrate, au sens général du terme, il l'était puisque né sur le sol de l'Indépendance. Il ne lui coûtait point de vanter par hasard le gouvernement de sa patrie d'origine, et il traitait rudement la noblesse européenne, — bien qu'il consentît à subir l'attrait de l'aristocratique Angleterre.

Bref — il était de tempérament assez individualiste pour ne faire grand cas des affaires publiques d'aucune nation, et les rares appréciations formées par lui sur le courant des nôtres, (jusqu'à la guerre qui certainement le bouleversa), ont une estimable valeur. Pendant la grande aventure parisienne de son noviciat littéraire, il fut témoin des événements du 16 mai 1876, du mouvement d'opinion que ces événements déclenchèrent. Il ne resta pas absolument impassible devant la chute de Mac-Mahon et le changement d'horizon de la jeune République. Une lettre adressée quelques mois après les nouvelles élections à Miss Norton en offre la preuve. Il confiait par ailleurs à la presse ses pensées à ce sujet, comme l'extrait suivant nous le montre.

« ..... le 5 octobre. Dix jours plus tard devaient avoir lieu les élections pour la Chambre nouvelle, — la Chambre qui devait remplacer

l'Assemblée dissoute le 16 mai par le Maréchal Mac-Mahon sous l'inculpation de radicalisme « latent ». Tout étranger que l'on fût, on ne pouvait manquer d'être vivement intéressé par le triomphe de la cause républicaine. On ne pouvait manquer de sympathiser avec ce suprême effort d'une race brillante et généreuse, qui voulait apprendre comment une nation se dirige et se gouverne par elle-même »[1].

Ces lignes représentent une parenthèse dans un récit d'excursion que vient couper aussi, un peu plus loin, une digression sur l'armée. Pour avoir conversé en wagon avec un jeune officier d'artillerie, il s'était mis à méditer sur ce que symbolisaient « pantalons rouges » et « têtes tondues », tenue que les conscrits d'alors portaient pendant cinq ans.

« N'importe où qu'on aille, on arrive à une garnison et on se heurte à un groupe de jeunes citoyens en uniforme. Le spectacle en est toujours plaisant : ils animent la scène, ils répandent çà et là sur elle leurs touches de couleur. Mais ce n'est pas toute l'affaire ; après avoir admis qu'il est pittoresque d'être toujours *sous les armes*, on commence à se demander si cela ne constitue pas une grosse charge. Un million de défenseurs, ce n'est pas rien,... même pour les défenseurs ! Cet état de défensive latente doit être fort gênant. Comment les jeunes hommes le supportent-ils, comment la France le supporte-t-elle ? combien de temps pourra-t-elle le garder ? Il faut qu'en arrivant à l'âge adulte tout jeune Français consacre cinq ans de sa vie à ce Minotaure hargneux qu'est le service militaire. Il est difficile pour une nation de civils éhontés de comprendre comment se règle l'existence de gens qui viennent au monde avec cette lourde hypothèque sur les plus fraîches années de leur force. On dirait qu'ils boivent le vin de la vie dans une coupe qui fuit largement par le fond. Un tel « régime » inspire-t-il, ou démoralise-t-il ? A-t-il pour résultat de stimuler le sentiment patriotique, le sens des dangers auxquels le pays est exposé, celui des obligations qu'on a envers la cause commune, — ou d'émousser toute ambition qui n'est pas purement militaire, de contraindre la jeunesse à dire que l'effort est vain, que nulle chose ne vaut qu'on l'entreprenne, et qu'un jeune homme condamné à payer une taxe comme celle-là a le droit de se dédommager par tous les moyens qui s'offrent à lui ? Quand on est mis ainsi à chaque pas en présence

1. *Rheims and Laon : a Little Tour* (1876). [*Portraits of Places*, (1883)].

de l'énormité du fardeau militaire de la France, le plus intéressant me paraît en être non le poids économique mais le poids moral. On ne peut exactement calculer ses effets sur les finances de l'état ; ceux qu'elle a sur le caractère des jeunes générations sont plus mystérieux. C'est en se promenant par un après-midi d'automne sur les remparts plantés d'arbres d'une vieille ville, en rencontrant des recrues qui flânent par petits groupes ou s'appuient contre le parapet avec de lointains regards vers la campagne paisible, que le touriste doué d'esprit d'analyse est à même de voir le côté le plus sympathique du terrible métier des armes. Il est disposé à dire que ce métier fournit à ceux qui lui sont voués des enseignements dignes d'être suivis, et que plusieurs autres, — le commerce de la quincaillerie ou des tissus, par exemple, — ne procurent pas encore. Cinq ans, c'est demander beaucoup en sacrifice à une jeune vie ! Mais le sacrifice rapporte de quelque manière. Certes, la question de défense nationale mise à part, on a le droit de dire qu'aucune nation européenne, à notre époque, ne peut moralement se permettre de ne point passer sous la meule militaire ses jeunes citoyens, l'espoir de la patrie. L'épreuve leur assure certaines notions indispensables ; elle les endurcit, les trempe, les rend forts ; elle leur donne un idéal fait d'honneur, d'une possibilité, dans la vie, qui ne soit pas le gain d'une fortune. Un pays où il faut que les autres professions dont j'ai parlé aient cela par leurs propres moyens semble, par comparaison, moins avancé en culture » [1].

Les lecteurs américains étaient libres de se divertir à nos frais ! Devant un public insoucieux des problèmes européens, le bien fondé du devoir militaire résistait mal à cette prise à revers. L'ironie était brillante, justifiable, mais relativement aisée. On aurait pu peut-être, chez nous, taxer Henry James d'outrecuidance si l'on avait eu connaissance du passage ci-dessus traduit. Le civisme qui mène à l'abnégation de soi devant le drapeau, vertu très illusoire ! Sans l'armée qui leur impose ses bienfaits, où les Français acquerraient-ils force et noblesse de caractère ?... Propager de telles notions, c'était en somme faire bon marché de l'âme de notre race. Mais, l'écrivain prétendait évidemment s'égayer aux dépens de principes gouvernementaux.

Si libérale que fût l'attitude de la République née de l'effondrement impérial, l'État restait un moule à la rigidité duquel le

1. *Ibid.*

romancier voyait notre peuple s'adapter avec la plus sotte satisfaction. « Nous sommes peut-être trop gouvernés en France ; mais nous avons au moins une certaine incarnation de la conscience et de la dignité nationale... », — disait à sa façon l'Académicien Gustave Lejaune [1], — et ses compatriotes de toutes classes se pavanaient en pensant qu'un pays est grand lorsqu'il s'offre une grande administration. Cette soumission routinière aux formalités, le respect d'une organisation à rouages compliqués, ont enfanté notre fonctionnarisme à petits bénéfices, à profits pécuniaires moindres, qui permet à la responsabilité individuelle de s'endormir en pleine confiance. Henry James fut habile à y voir la cause d'une certaine incurie dans les services. Nos gares, nos mairies, lui semblèrent dans sa jeunesse manquer de confort, d'ordre, de tout ce qui prouve l'ambition et l'activité intéressée des employés. Et l'autorité des gens à qui un uniforme conférait le droit de gêner la liberté du public lui parut intolérable. Le pouvoir de cette légion d'inférieurs indigènes sur le touriste anglo-saxon qu'il était le choquait du moins au point de lui faire oublier par moments la complaisance des dits inférieurs.

Si notre plus humble personnel administratif avait la malchance de déplaire à Henry James, les autres fonctionnaires ne couraient guère un tel risque. A Londres, l'écrivain se lia rapidement avec quelques hommes d'État britanniques, et il fréquenta à l'occasion des membres de notre légation. En 1888, il fit savoir de Genève à son frère William que, la veille de son départ pour le continent, il avait invité à dîner Paul Cambon (à cette époque ambassadeur à Madrid), et Xavier Charmes (des Affaires étrangères), en compagnie de G. Du Maurier et de notre représentant auprès du gouvernement anglais, M. Jusserand, le « remarquable petit Jusserand » qu'il entourait au reste des marques d'une réelle sympathie : — « c'est pour l'obliger et lui venir en aide que j'avais invité les deux autres diplomates, ses amis, dont il ne savait que faire », — spécifiait-il [2]. Quelques Français, parmi les chargés de mission, se

1. *The Point of View*. [Volume 19 de l'édition complète et définitive de *The Novels and Stories of Henry James*, London, Macmillan, 1921 et années suivantes. Ch. VI, p. 525].

2. En parlant maintenant de Henry James, M. Jusserand dit : « Je l'ai beaucoup connu lorsque j'étais conseiller d'ambassade à Londres. Nous dînions souvent ensemble en tête à tête ; l'été nous allions fréquemment souper chez Du Maurier, du *Punch*,... James et Du Maurier étaient d'admirables causeurs, pleins d'esprit et d'humour,

prèsentaient bien parfois à lui munis de billets de recommandation, mais on peut soutenir qu'il eut d'une manière générale peu de rapports avec nos représentants officiels. Ceux que leur poste fixait à Paris n'avaient point à espérer sa visite : ils ne l'avaient point attiré en 1875-76, il les laissa à jamais de côté. Ce fut ainsi que les relations suivies qu'il eut avec l'ambassadeur américain Henry White en 1908, durant son séjour en notre capitale, n'eurent pas pour effet de le rapprocher d'eux. A l'égard de nos politiciens, il avait d'ailleurs une sorte de prévention puritaine. A propos de la *Vie de Gladstone*, par Morley, parue en 1904, il parlait de l'abondance de biographies de ce genre, riches, complètes, minutieuses, que possédait l'Angleterre malgré qu'elle n'eût en aucun temps été le pays des idées, et qu'on ne trouvait point en France « en partie peut-être parce qu'on ne peut pas raconter tant de choses sur la vie, — la vie privée, — des grands hommes ». Et, à dix ans d'intervalle, exactement cinq jours avant la mobilisation de nos troupes, il écrivait à Mrs. Sutro que les convulsions du monde extérieur l'impressionnaient si fort qu'il détournait autant que possible les yeux, et fermait les oreilles. Il était à Lamb House, et c'était à peine s'il consentait à jeter un regard sur un drame à grand scandale qui passionnait depuis plusieurs semaines la presse universelle à nos dépens... » Quelle famille et quel procès, — et quelle suggestion pour nous de comparaisons complaisantes à notre profit ! Je m'attache avidement à celles-ci, faute d'autres sources d'assurance à notre sujet. Puissions-nous nous tirer de là encore à cette heure ! — quoique j'en sois à me demander si nous le méritons... » Il avait de la guerre, tandis qu'il rédigeait ces lignes, une conception... un peu biblique. Il voyait en elle le juste châtiment menaçant, entre tous, les peuples qui supportaient dans leurs milieux politiques le manque de dignité et la corruption. A son avis, c'était nous qui par notre faute devions d'abord la subir si elle éclatait — les gens de race britannique pouvaient être à peu près tranquilles sur leur sort immédiat. Et il n'en est pas moins vrai que l'idée de l'offensive allemande allait lui apparaître bientôt — quelques jours plus tard — comme un monstrueux attentat nécessitant l'entrée en campagne des troupes anglaises [1].

---

le premier dans une note plus vibrante et plus gaie, le second, dont les dessins amusaient tant de monde, en une note plus douce et mélancolique ». (Extrait d'une lettre de M. Jusserand à l'auteur, 12 janvier 1927.)

1. A la vérité, comme on le verra plus loin, (p. 181), dès le 31 juillet il modifiait

Parce que Henry James réprouvait chez nous les moindres apparences de relâchement moral, ne nous imaginons point qu'on pût, d'autre part, lui en faire accroire au sujet des dispositions religieuses dont beaucoup de Français donnaient des signes. Fils de pasteur, frère d'un philosophe que maints théologiens honorent, il fut toujours fidèle à la religion des siens, il ne la démentit du moins jamais par son attitude ni par ses paroles. Après la publication de *L'Evangéliste* de Daudet, il prit sur soi de traduire sans ambages l'émotion panique que la « Méduse du Calvinisme » inventée par son confrère devait produire en « nous, lecteurs de race protestante ». Néanmoins il se montrait le plus souvent discret sur ce qui touchait à ses croyances personnelles, et c'était surtout en parlant du Catholicisme qu'il trahissait son attachement à elles. Il ne l'attaquait pas au nom de la raison pure. Il le tournait simplement en ridicule. Bien des idéalistes en sont là, scrupuleux sur le chapitre de la liberté de conscience, mais iconoclastes, et anti-papistes dans le fond de leur cœur ; lui était plutôt un Pragmatiste avant la lettre : qu'importe en fait ! Or il sut alimenter sa verve moqueuse dans les pays latins qu'il visita : France et Italie. En France, notamment, il vit presque jusqu'à la fin de ses jours les préceptes de l'Eglise dominer la mentalité de la foule. Les rites et les pratiques du culte, par un effet du Gallicanisme latent des fidèles, étaient devenus des manifestations d'activité nationale, — le clergé catholique conservait sans trop de peine, auprès des autorités laïques, la place d'honneur que les siècles de lointaine histoire lui avaient octroyée. Et tout cela était assez pittoresque pour que Henry James négligeât de s'intéresser dans notre pays à la vie des petits clans huguenots, et à la diffusion des doctrines réformées. Dans *A Little Tour in France* (1878), il régla la question du Protestantisme des Rochelais et des Cévenols en laissant entendre aux gens d'Amérique que celui-ci s'éteignait. Et on ne sait point qu'à Paris il ait jamais cherché à fréquenter chez ses coreligionnaires (pasteurs distingués et autres personnages militants).

Il n'accordait à nos catholiques ni profonde religiosité ni sérieux mobiles confessionnels. Pas plus l'orthodoxie raisonnée que la dévotion réfléchie n'existaient pour lui chez eux : rien n'était de leur part que bigoterie, — et particulièrement affaire de formes :

---

les sentiments sévères qu'il avait affichés peu auparavant pour faire confiance à notre « intelligence » dans la nécessité pressante du moment.

pompe, code de manières, éducation, ce par quoi le cléricalisme, force politique, lui semblait régner au mépris de la foi. Il exprimait ou plutôt insinuait une telle opinion dans ses relations de voyage ou dans ses romans. Admettons qu'il s'abusait alors un peu sur sa compétence de spectateur. Avec tout son humour il reprochait en fait aux gens qu'il avait ou avait eus devant lui de ne posséder que la lettre de leur catéchisme ancestral, — et il tombait dans une erreur analogue à la leur en les jugeant sans chercher à les comprendre. D'un couvent, tout au plus avait-il aperçu l'enceinte ou la porte. Et il n'hésitait cependant pas à utiliser des données relatives à ce genre d'établissement, se fiant pour cela plus qu'il ne s'en doutait à sa fantaisie individuelle, — (cf. Daudet écrivant *L'Evangéliste*). Dans *The American* [1], une jeune veuve, — on peut dire un ange doué des perfections classiques de la Française, — « Claire de Cintré », se jette de désespoir au Carmel parce que sa famille refuse son assentiment à un projet de mariage. Elle nous apprend sa décision au cours d'une scène pathétique où il est parlé de renoncement terrestre, mais bien peu d'amour divin. Il y a là une entrevue de la jeune femme avec son ex-fiancé : elle se laisse tenter par un baiser d'adieu très humain, et disparaît très vite, au gré de tout le monde, sans avoir le temps, sans trouver l'occasion, de nous renseigner proprement sur sa récente et pieuse vocation. Plus loin, le prétendant malheureux nous est montré se livrant à des jeux d'imagination sinistres et irrévérencieux sur la pensée du « travesti » et des diverses circonstances d'existence de la recluse...

Et c'est dans un couvent parisien, parmi des élèves d'un de nos couvents, que se manigance le navrant mariage de « Madame de Mauves [2] »...

Toutefois Henry James savait rendre hommage à notre mode d'interprétation plastique du génie du christianisme romain. Il s'inclinait devant les édifices sacrés, les merveilles d'architecture religieuse, qui se dressent sur notre sol. Entre nos plus fameuses cathédrales, celles de Reims et de Paris étaient pour lui des objets de prédilection. Ajoutons que Notre-Dame devait l'inspirer de façon très spéciale, car il lui attribuait volontiers dans ses ouvrages

---

1. *The American*, vol. 2 de l'Éd. Déf.
2. *Madame de Mauves*, vol. 18 de l'Éd. Déf.

une puissance curative sur les âmes troublées... « Newman »[1] trouve sous la voûte auguste — sans avoir imploré le Seigneur — la force de dompter un furieux désir de vengeance... « Nick Dormer »[2] s'attarde dans un sentiment de sécurité le long des murailles consacrées à une foi étrangère... Et « Lambert Strether » se plaît à se réfugier dans la nef sombre où il se sent pour un temps miraculeusement soulagé de l'obsédante question qui le tourmente...

A peine le public eut-il été mis au courant des aventures de ce dernier héros (dans *The Ambassadors*[3]), que nos gouvernants abolirent le Concordat napoléonien. Les préoccupations littéraires n'empêchèrent point Henry James de suivre alors les nouvelles de notre querelle intestine. « ...Mais quel triste Nouvel An pour la pauvre Eglise de France (qui ne l'est plus...), imprudente ou mal guidée ! » — écrivait-il au début de janvier 1906 à T. S. Perry. « Pour un peu, « nous Protestants », — vous et moi, — allons avoir à nous cotiser pour elle. » La plaignait-il ? La croyait-il condamnée à une prochaine disparition ? Ce que nous sommes en état d'assurer, c'est qu'à partir de cette époque il cessa de se distraire à ses dépens.

Il s'est gaussé des gens sincères dont il n'est vraiment pas pénurie dans les sphères catholiques françaises..., Eh ! bien, il a reçu pour son péché une punition tardive que ses mânes, si elles seules l'expient, expient durement. Il a conté qu'un jour, dans la basilique de Reims, après qu'on l'eût délogé à l'heure des vêpres d'une des stalles réservées aux dignitaires de l'endroit, il ne s'était pas refusé à écouter pendant un instant chanter les arrivants. C'était un vilain bedeau qui l'avait chassé du siège confortable incongrûment occupé. Eux n'avaient que l'apparence d' « hommes aimables et vénérables ». Il leur en voulut cependant d'avoir interrompu par leur venue la méditation artistique à laquelle il se livrait dans leur cathédrale, et se mit à rouler d'hostiles pensées envers tout le corps ecclésiastique[4]. Or il ne se doutait pas à ce moment-là qu'après sa mort Sir E. Gosse ne trouverait rien de mieux à faire que de relever certaines analogies d'aspect entre eux et lui. A Toulouse, le critique anglais n'avait-il point eu l'occasion d'observer un de ces

1. *The American.*
2. *The Tragic Muse,* vol. 12 et 13 de l'Éd. Déf.
3. Vol. 32 et 33 de l'Éd. Déf.
4. *Rheims and Laon : A Little Tour.* [*Portraits of Places*].

mêmes personnages en barrette et petit collet, qui prêchait avec une « onction », une « gravité », une « véhémence », suggestives [1] pour lui de la manière dont Henry James se comportait vers la fin de son âge en public ! Etre comparé par un ami non seulement à un Latin quelconque mais à un « old canon », à un vieux chanoine, — supplice que le romancier, de son vivant, n'aurait pas souffert sans regimber.

Les plus ardents défenseurs de l'autel, c'étaient les anciens soutiens du trône, les derniers représentants d'une noblesse réduite à l'impuissance officielle. A leur endroit le littérateur américain fut possédé d'une grande curiosité. Il aimait le cliquetis des titres, le son des particules ; il y trouvait une évocation de ce Passé riche comme la Légende, à la conquête duquel les énergies nouvelles de l'or se sont ruées et auquel pour sa part il vouait un culte.

La séduction des choses d'autrefois s'est beaucoup amoindrie sur le marché d'outre-Atlantique ; un nombre considérable de nos reliques historiques ont traversé l'Océan, et les touristes du Nouveau-Continent sont venus en foules mêlées considérer celles qui sont encore sur place. Les vieux noms commencent donc à être dépréciés ; il est avéré d'ailleurs que moyennant des dollars, de même que tout autre bien, on les achète. Cette dévalorisation s'est vite accentuée au cours de quelques décades. Dans la jeunesse de Henry James, le privilège de la « naissance » était d'autant plus estimé en Amérique que l'on n'y rencontrait guère d'individus « bien nés », c'est-à-dire de seigneurs européens expatriés [2]. Au reste, maints Yankees audacieux étaient réduits à imaginer ce que de telles gens en France pouvaient être : le Faubourg s'opposait aux intrusions des colons et des passants. Dans son désir de connaître l'aristocratie « gallo-latine », Henry James dut personnellement se rabattre sur la documentation que depuis son enfance il était libre de puiser dans l'œuvre de nos romanciers, — Stendhal, Balzac, Charles de Bernard, Octave Feuillet. Aussi se fit-il d'une telle société une conception un peu conventionnelle. Les auteurs auxquels il se rapportait donnaient de l'expression à leurs héros en accentuant en eux certains traits de caractère ; pour corser l'intérêt de l'action ils les entouraient de

1. HENRY JAMES, (II), by E. Gosse, *London Mercury*, mai 1920 (*op. cit.*).

2. Si ce n'était en Louisiane.

halos de lumière, et dévoilaient à plaisir leurs tares, fautes, travers ou simples erreurs, les barbouillaient de fange, — quand ils ne donnaient pas béatement dans le panneau des préjugés de caste les plus simplement puérils, qu'un étranger n'avait pas de peine à relever. Le jeune écrivain ne manqua pas de recueillir, pour fruit de ses lectures, un ensemble de notions déplorables sur une classe dont les qualités et les actes méritoires signalés par des aperçus de mœurs générales laissèrent son esprit à peu près indifférent. A la longue cependant son jugement faussé par de premières impressions livresques se redressa. Mais il fallut sans doute le hasard de son voyage de 1907 sur notre sol, pour le disposer tout à fait à la cordialité envers ces Français, dont les seuils jusqu'alors inaccessibles furent franchis par lui. Il était très sensible à un aimable accueil. Une grande mansuétude l'envahit lorsqu'il eut appris à connaître « la bonne grâce et l'esprit » de ses nouvelles relations. Il eut quelques mois plus tard à Lamb House la visite du vicomte d'Humières (— homme de lettres, ce qui ne gâtait rien, —) et de la vicomtesse. Toutes ses préventions s'étaient bien définitivement effacées. Ses hôtes se distinguaient par un « parisianisme » du meilleur goût ; ils étaient charmants, ne rappelaient pas le moins du monde les odieux types qui l'avaient jadis hypnotisé, avaient une multiplicité de mérites dont leur race et leur pays entier tirèrent un gros profit moral. D'Angleterre ils devaient rentrer à Plassac, dans « notre chère Gascogne ». Le maître avait été reçu là par M. de Dampierre ; en entendant dire que celui-ci gardait de lui un excellent souvenir, il ressentit une vraie félicité. La mention de cette large sympathie née de satisfactions d'amour-propre ne saurait être omise dans une chronique fidèle. En elle-même elle était pourtant d'ordre bien banal, et nous permet tout au plus de regretter dans une grande intelligence une preuve de faiblesse naturelle à tant de mentalités vulgaires. On aimerait assez que Henry James eût observé sans mollir une attitude réservée à l'occasion des avances faites à lui par des gens dont, jadis et de loin, il avait pensé tant de mal. Sa conduite effective (— revirement complet —) fut celle de beaucoup de pauvres vaniteux : elle fut trop médiocre pour lui.

Au temps de son noviciat littéraire, il avait manifesté une certaine ardeur combative à l'égard de ces ex-privilégiés héréditaires qui absorbaient tant de son attention. Il n'avait pas craint de laisser comprendre à son public que, ne vivant plus que sur

leurs quartiers, ils constituaient un absurde anachronisme social, — que tout chez eux était dégénérescence et décadence, les êtres et les choses, la morale et les demeures exhibant mêmes signes de ruine. « La seule vérité absolue dont il eût la perception consistait en ce que la maison de Bergerac était de *bonne noblesse* », — disait le baron de Bergerac[1], qui parlait de son père. Ce père était un vieux gentilhomme provincial de chez nous, — une manière de fossile, — dont le jeune conteur américain prétendait, en 1869, dessiner la silhouette, (tout en incitant le fils à se traiter de soi-même de « relique », de « momie »)... Quant au fameux point d'honneur, Henry James ne se gênait pas pour indiquer que c'était une invention « stupide », une espèce d'entité grotesque, digne tout au plus d'inspirer un mauvais goût de parade à ceux qui plaçaient en lui leur confiance orgueilleuse et romanesque.

Mais la première vraie diatribe de l'écrivain sur l'âme aristocratique française date de 1873. Cette année-là, il raconta en effet le martyre de « Madame de Mauves » dans la nouvelle de ce nom. Madame de Mauves était une de ses compatriotes. Nous avons déjà fait allusion à cette personne, une héritière qui, élevée dans un de nos couvents, troqua sa dot contre un droit d'entrée dans un « castel » séculaire, — ou qui, plus précisément, se laissa prendre au miroir monté à son usage par une compagne soucieuse de redorer les emblèmes familiaux. La compagne avait un frère perdu de dettes, mais pourvu d'un titre authentique : elle jeta la candide Américaine dans ses bras. Le comte de Mauves, (l'heureux mécréant), se tourna vers la religion de ses pères pour demander à un prêtre de bénir son union avec « Euphemia », — il paya ses créanciers avec l'argent de sa femme, puis se lança dans de galantes aventures et de païens plaisirs. La délaissée vivait, mélancolique, dans un agréable pavillon ancien, à Saint-Germain-en-Laye, quand elle fit la connaissance de « Longmore », jeune citoyen des Etats-Unis. Prompte sympathie, rencontres. Le comte chercha aussitôt à exploiter la situation... Il s'attristait en vérité de l'humeur un peu morose de son épouse ; il tâcha de forcer l'ami à comprendre qu'un rôle de consolateur lui incombait, d'après certaines lois d'affinité nationale. Et Mme de Mauves fut pressentie sur l'ignoble sujet ! Longmore ayant surpris l'infidèle en partie fine, toute affectation de

1. *Gabrielle de Bergerac.*

...délicatesse était effacée des relations entre les deux hommes... La sœur, « Marie », après avoir épousé par nécessité financière un plébéien, M. Clairin, dont elle était veuve, avait repris une place influente dans le conseil de famille ; son cynisme ne contribua pas peu à brouiller les cartes... Euphemia, blessée jusqu'au tréfond de l'âme, pria le visiteur américain de disparaître de sa présence. Il obéit à l'invitation ; il avait été du reste beaucoup plus raisonnable dans toute cette affaire que ne l'eût été un Latin. Pour sa récompense il apprit, plus tard, que le libertin de mari, dompté par la valeur morale, la fière droiture de sa femme, s'était amendé, avait tenté de rentrer en grâce dans son propre foyer, et que, inexorablement repoussé, il avait fini par se faire sauter la cervelle.

Ce grand seigneur, passionné de « gants lavande » et de « mouchoirs chiffrés » était un bien triste sire.

Quand il trompait sa emme sans vergogne, Mme Clairin l'en excusait, au nom de la tradition des preux. Et la grand'mère du volage, ayant prévu les déboires de sa future petite-fille, s'était efforcée de préparer, — longtemps avant le mariage, — les sentiments de l'innocente : « Quoi qu'il vous arrive », — lui avait-elle dit, — « promettez-moi ceci : être, rester simplement la petite personne sincère que vous êtes, charmante dans son petit sérieux. La Comtesse de Mauves n'en sera pas plus malheureuse pour cela. La brave petite personne que vous êtes, — comprenez bien ! — en dépit de tout : mauvais préceptes et mauvais exemples, mauvaise fortune et même mauvais traitements. Avec persistance et patience, soyez exactement ce que le Bon Dieu vous a faite, et toujours l'un de nous, celui de ceux-là qui est le plus ce que nous « sommes », vous rendra justice ! »[1] Le drame final lui avait donné raison, bien qu'elle n'eût peut-être pas imaginé que les choses iraient si loin.

Mais c'était sur le détail de ce qui faisait la mauvaise « fortune » d'Euphemia que Henry James appuyait son attention. Vains, frivoles, oisifs, sceptiques, ne songeant guère qu'à s'amuser ou à courir la dot, tels étaient selon lui maints descendants de chevaliers. Et en bâtissant cette petite histoire horrifiante où la question de l'indulgence mutuelle en ménage était soulevée, où la mort était au dénouement utilisée, il pensait sans doute mettre ses concitoyennes millionnaires en garde contre les fantoches à la de

1. *Madame de Mauves*, vol. 18 de l'Éd. Déf., p. 214-15, ch. II.

Mauves. (Nous ignorons si l'exemple qu'il proposait là servit de leçon à quelques prudentes filles d'outre-Atlantique ; de toute façon, grâce à ce qu'est actuellement pour elles le divorce, sa valeur est périmée.)

Le comte n'avait pas assez de caractère pour être méchant. Or le romancier n'en accordait pas moins à beaucoup de membres de la vieille noblesse une étincelle d'esprit satanique. Le portrait de Mme Clairin nous l'indique. Et la préface de *The American* nous le garantit, tandis qu'elle nous prépare au choc de deux mentalités de choix, la plus moderne et la plus ancienne du monde civilisé : « Je me rappelle que j'étais assis dans un tramway à chevaux américain, quand soudain je me trouvai considérant avec enthousiasme — comme thème d'un « conte » — la situation, en un autre pays et au milieu d'une société aristocratique, d'un compatriote qui fût fort mais perfidement trompé et trahi, cruellement outragé : le point important étant que celui-ci devrait souffrir de la part de personnes prétendant représenter la plus haute civilisation possible et être, sous tout rapport, d'un rang supérieur au sien.

...Il tiendrait sa vengeance, la caresserait, en éprouverait la douceur ; puis, au moment précis d'en porter le coup, il la sacrifierait par dégoût. Bref, il les laisserait en paix, ses contempteurs hautains, alors même qu'il les sentirait avec joie en son pouvoir ; et, ce faisant, il obéirait à un des élans les plus grands et les plus naturels qui caractérisent « en général » le type auquel il appartient » [1].

Ces lignes explicites ne mettent pas spécialement en cause des gens de lignée française. Il est parlé d'une « société aristocratique ». Laquelle ? Le terme est vague. Dans la pensée de Henry James il n'avait correspondu d'emblée à rien de défini, l'exacte nationalité des protagonistes européens important peu au schéma de l'action. Mais, à peine arrivé à Paris en 1875, le jeune homme de lettres eut l'impression que le décor de notre métropole le forçait à réaliser avec son concours le plan dont lui-même avait eu précédemment la brusque intuition. La ville sans doute offrait : « tout ce qu'il fallait pour rendre ma conception concrète ». Parce qu'elle était splendide, il la crut destinée entre tous autres lieux à inspirer son personnage principal. Et il a par la suite avoué qu'elle était en outre alors, de son point de vue anglo-saxon, la scène traditionnelle des histoires de haute trahison...

---

1. *The American*, vol. 2 de l'Éd. Déf., Préf., p. VII-VIII.

Il était donc naturel qu'il demandât à des Français d'animer son roman. La caste nobiliaire de chez nous lui fournit les adversaires déloyaux de son grand Américain, gens qui n'auraient pas peur de commettre des forfaits, dont les principes de clan seraient considérés avec mépris par le public de l'écrivain, (car les plus coupables d'entre eux feraient la honte de leur communauté entière). Or, ceci vaut d'être remarqué, les plus sinistres figures de la famille latine « de Bellegarde » n'en sont pas moins présentées comme des produits anglais. Il n'était pas essentiel d'étayer sur deux races la maison dont la voûte laisserait choir des moellons sur la tête du visiteur yankèe, — mais il était indispensable que celui-ci eût devant lui des personnes dont il saisirait aussi bien les paroles qu'il ignorerait leurs pensées. En dépit des différences d'accent, le nouveau venu n'éprouva aucun embarras sérieux de langage dans son aventure, grâce à l'origine britannique de son ennemie la marquise douairière de Bellegarde, Française seulement par son mariage. Celle-ci avait trois enfants, dont l'aîné, Urbain, véritable âme damnée de sa mère, était par son aspect, ses manières et ses discours aussi peu latin qu'elle. L'auteur disait combien, selon lui, ils tranchaient à cet égard sur leur entourage.

Mais il faut détailler ce que furent les exploits de l'abominable couple.

Reportons-nous à l'époque où la jeune cour des Tuileries brillait de tout son éclat, et où les avocats de la cause légitimiste publiquement se taisaient.

Nous voici, dans le Salon Carré du Louvre, en présence de Christopher Newman, le héros chéri de l'auteur. Cet homme est doué du génie des affaires, — franc, aimable et bon. Il est jovial et placide, — dépourvu d'instruction et cependant sûr de son énergie et de son étoile. Il a gagné une grosse fortune, et s'attend bien à ce que le monde vienne maintenant à lui pour son propre agrément, car il sait ce que vaut sa richesse ; son rôle personnel consiste en Europe à jeter l'argent à tous vents, (à Paris, il va trouver mille prétextes à folles dépenses : ... achats de mauvaises copies de tableaux, location d'un appartement tout doré, fêtes offertes à ses compatriotes, etc...) Il rencontre au Louvre un ami du temps de la Guerre Civile, Mr. Tristram. Cet ami, qui s'est marié depuis lors, est fixé en France, (il habite avenue d'Iéna). Il attire chez lui Newman, à qui sa femme rêve aussitôt de faire épouser une compagne d'enfance, une veuve française de vingt-sept ans qui réunit

toutes les qualités imaginables, mais dont on ne peut cacher qu'elle est sous la tutelle d'une fort dédaigneuse famille, et difficilement accessible. C'est de Claire de Bellegarde, comtesse de Cintré, qu'il s'agit.

L'Américain s'apprête sans déplaisir à conquérir ce bien idéal ; il ne craint aucun obstacle. Il est par hasard admis à connaître Claire, un jour, chez Mrs. Tristram. Profitant d'une permission habilement extorquée alors pour lui par sa compatriote, il veut aller présenter ses devoirs à la veuve en son domicile de la rue de l'Université. La première tentative de visite à laquelle il se livre échoue ; la dame est, lui dit-on, absente. Là-dessus se produit le départ général des vacances. Newman explore quelques coins d'Europe, mais n'oublie pas ses projets. Rentré à Paris, il renouvelle sa démarche et pénètre enfin dans l'hôtel de Bellegarde où la jeune femme demeure avec sa mère (la Marquise), son frère aîné et la famille de celui-ci ; (un frère cadet, « Count Valentin », loge en appartement particulier rue d'Anjou : néanmoins il est auprès de sa sœur au moment où l'étranger est introduit). L'Américain risque des ouvertures auprès de Claire, et ne tarde pas à entrer en relation avec toute la parenté. La douairière et son fils Urbain ne le repoussent point catégoriquement, lui laissent la liberté de faire agréer ses prétentions par l'intéressée, (sans ajouter toutefois qu'ils ratifieront aucune espèce d'engagement). Newman ne flaire pas d'argutie dans leur promesse de neutralité. Après six mois de réflexion, M^me^ de Cintré lui annonce qu'elle accepte de l'épouser. Voilà que dans la joie exubérante du triomphe il parle de recevoir chez lui le ban et l'arrière-ban des amis de sa fiancée ! La nécessité d'étouffer cette fausse-note rend la marquise géniale. Elle improvise : — C'est elle qui ouvrira ses salons, donnera une soirée...

Et au cours du bal et des amusements officiels, le « man of business » sent le sort lui devenir contraire.

Un certain cousin de la famille assiste à la fête, — Lord Deepmere, — jeune seigneur britannique, riche et bête ; il est honnête, mais il s'est par malheur décidé à fréquenter l'hôtel tout récemment, juste à temps pour que M^me^ de Bellegarde, enhardie par l'espoir de le faire entrer dans ses combinaisons, ait commencé d'échafauder de perfides pensées... Valentin s'était appliqué de son mieux à mettre l'Américain en garde, contre les machinations éventuelles de sa mère et de son frère, — sa peine avait été vaine. Or les événements se précipitent : — Urbain et la

douairière suspendent les pourparlers matrimoniaux, — le jeune comte meurt d'une blessure reçue en duel.

Une sympathie utile sans doute reste à l'étranger, celle d'une ancienne femme de chambre anglaise de la marquise, Mrs. Bread, suivante honoraire, qui est toute dévouée à Claire, et que navre le veto opposé par sa maîtresse à l'union prévue.

Mme de Cintré, craintive et obéissante, s'est soumise à l'obligation de rupture. Mais elle prendra le voile, sa résolution est formelle. Et Newman lui pardonne sa trahison. Il se refuse à la compter parmi les offenseurs.

Cependant, sur sa couche d'agonie, Valentin, apprenant les ennuis du prétendant, lui avait conseillé de demander à la vieille camériste une arme contre sa famille, sous forme d'informations officieuses qui en concerneraient l'histoire intérieure. Mrs. Bread, priée, interrogée, mise en confiance, livre un document dont l'ingéniosité du comte avait été loin pourtant de suspecter l'existence. Sur une simple feuille de papier, — dans un effort désespéré de mourant, — M. de Bellegarde père avait attesté que sa femme s'était... employée à le tuer alors qu'il était alité par la maladie. La criminelle aurait été guidée dans l'aventure par le désir d'avoir ses coudées franches pour marier Claire à un sien ami, au gentilhomme âgé dont on la voit veuve (— et dont elle a du reste refusé l'héritage).

Si malgré la tendresse, la ténacité presque sans-gêne avec laquelle il s'est imposé, l'Américain a été éconduit, il possède maintenant le moyen d'une éclatante revanche sur ceux qui l'ont outragé. Il rencontre ses ennemis au sortir de la chapelle du Carmel où ils ont entendu la messe, et où lui-même vient d'essayer de reconnaître pendant les chants la voix de la novice. Il leur porte un défi, les menace d'un scandale. Et leur impassibilité calme sa fureur, parce qu'elle aiguillonne sa fierté. Du conflit de races, l'homme de l'Ouest sort vainqueur, en s'abstenant de châtier ceux qui lui ont infligé une si cruelle blessure ; il brûle le document accusateur.

Lorsqu'on est un modeste Européen, on ne tient pas pour certain que la marquise et Urbain soient des échantillons de ce qui prétendait, il y a un demi-siècle, « représenter la plus haute civilisation possible ». Si ces monstres ont une signification sociale indiscutable, c'est aux Etats-Unis, à distance, qu'ils jouissent de l'avantage. Henry James fondait en 1876 l'intérêt de son roman sur une telle signification. Une plus grande familiarité avec les mœurs de notre continent ne lui a-t-elle point fait perdre

ensuite à ce sujet la belle assurance de sa jeunesse, — redouter d'avoir diminué la portée de son livre en créant des caractères excessifs ? Il n'y paraît guère. Préfaçant son ouvrage (tard dans sa vie), il protestait de sa bonne foi d'antan comme d'une excuse à ce qu'il jugeait être, après tout, un manque de vraisemblance de son canevas. Il estimait qu'au moment opportun il n'avait pas su développer heureusement son sujet, et ainsi répudiait l'idée suivant laquelle une famille titrée mais ruinée aime mieux rester pauvre que de s'abaisser devant un nouveau riche. Il regrettait de n'avoir pas placé son millionnaire en face de personnages cupides qui auraient tiré de lui tout ce qu'ils auraient pu lui prendre avant de le congédier sans pudeur. La première union de Mme de Cintré avait bien été une répugnante affaire d'argent ; mais elle avait été aussi un arrangement discret entre gens du même monde, — pour ne pas dire entre complices. S'il était question d'elle dans le roman, c'était surtout parce qu'elle permettait d'exploiter la tragédie intime dont elle avait dépendu, — et l'auteur ne croyait pas qu'elle dût prouver avec un grand effet dramatique la rapacité des Bellegarde... Les considérations rétrospectives de Henry James étaient sans indulgence. Toutefois, réellement appliquées au cas des adversaires de Newman elles leur auraient, semble-t-il, profité en quelque manière. S'ils ne s'étaient pas conduits envers l'étranger avec une superbe intransigeance, un détachement qui leur laissait les mains vides sinon propres, — s'ils avaient agi comme de simples aigrefins, — point n'eût été besoin de les pousser au meurtre pour les confondre. Newman aurait eu des motifs d'accusation plus précis à invoquer contre eux ; il n'aurait pas cherché à percer leurs secrets, — bref, ces honteux secrets n'auraient pas existé à nos yeux.

En vérité, l'écrivain n'a pas su se défendre de montrer une physionomie plaisante dans le groupe antipathique créé par lui. Il y a un aimable Bellegarde. Ce n'est pas l'adorable Claire, qui dans sa douceur trouve la force de choisir entre deux partis pénibles à prendre celui qui sacrifie Newman avec elle. Ce n'est pas non plus la femme d'Urbain, née de la Rochefidèle, nantie de titres de noblesse encore plus nombreux que ceux de son mari, — qui affecte de se moquer des préjugés de caste, et offre au « commerçant » une amitié de perruche oisive dont nous n'avons pas fait mention plus tôt, car lui se défend sauvagement d'y répondre... La charmante personne de la famille, c'est Valentin, le jeune homme qui périt des suites d'un combat singulier, (— périt sottement

à cause d'une pécore, Noémi Nioche, dont il a irrité au théâtre le chevalier servant).

Jusqu'à la venue de l'Américain, le frère de Claire avait cru que son nom lui interdisait l'exercice d'une profession, et avait pris son désœuvrement douloureux pour un mal incurable ; mais le Yankee — avec lequel il s'était rapidement lié — l'avait peu avant le duel tragique converti à l'idée d'aller travailler aux Etats-Unis, dans une banque par exemple. En plus de trente années de vie, le pauvre garçon n'avait su que se battre pour le Pape, recevoir une blessure comme zouave pontifical à Castelfidardo, — et « s'amuser ». A propos d'une telle seconde occupation, le romancier, spécifiait qu'il était « *sentimental* ». Valentin aimait sa sœur avec tendresse, — et on sait combien il se défiait du Marquis et de sa mère. Il était frivole, peut-être par tempérament, mais surtout en raison d'une éducation fondée sur des principes étroits qui ne disciplinent pas toutes les énergies. Par son apparence même, il était un « gentilhomme », — et Newman avait deviné en lui de prime abord un caractère assez indépendant et aventureux. Il avait de la gaîté, — c'est-à-dire que rire était pour lui le seul moyen de ne pas « *crever d'ennui* » ; il était en outre fanatique de l'Honneur, agile, modeste et très franc, — ressemblait fort peu à son aîné rempli de componction, de morgue et de mystère. Ses seules dispositions naturelles le préservaient de s'appareiller à un de Mauves. Rien n'aurait pu entraver ses instincts s'ils avaient été mauvais, puisque l'auteur ne lui accordait pas de vrai sens moral, et ne lui permettait pas non plus de connaître ce préservatif des tentations : la pratique de sains divertissements, — chasse, équitation, etc...

D'une manière générale, on ne parle pas assez de chevaux dans les milieux aristocratiques de Henry James. Cela nuit au réalisme des descriptions de mœurs. A quoi attribuer sur ce chapitre la réserve du conteur ? A une maladresse d'observation, (dans ses lectures) ? — ou à l'intention arrêtée de priver de tout innocent motif d'activité ceux qu'il dénigrait ? — ou à son faible goût personnel pour les sports ? Il ignorait en fait quelles satisfactions on éprouvait à s'offrir chaque matin un peu de trot dans une allée, sans être forcément un dandy, — si, du luxe des ancêtres, une bête à l'écurie pouvait encore témoigner.

Dans un ordre de considérations opposées, signalons que ses héros d'antique noblesse ne se distinguaient guère non plus par la culture de leur intelligence. Ils ne montraient pour la plupart

aucune connaissance profonde des choses de la pensée. Et ceci était assez véridique, relativement aux vieilles familles royalistes qui, faute d'être en état de jouer les Mécènes, se tenaient écartées des sphères où se développaient les idées. M. de Mauves vantait à la rigueur Musset, si facile ! toutefois Wordsworth lui paraissait aussi repoussant que la fumée d'une « *soupe aux choux* »... Urbain de Bellegarde, par égard pour sa personnalité très marquante, était, d'exception, autorisé à prendre étiquette d'érudit, — ce qui était fort Ancien Régime. Oui, dans le silence de son cabinet, il se mesurait aux chroniqueurs du temps jadis, prouvait son dévouement à la cause légitimiste en écrivant l'histoire des princesses de la Maison de France qui ne s'étaient point mariées... Mais les êtres de son entourage utilisaient les plus beaux dons de leur esprit en causant... La conversation de ces gens-là avait une certaine finesse, beaucoup de vernis, mais dans l'intimité quotidienne tout cela n'arrivait pas à animer prodigieusement l'hôtel de la rue de l'Université. Aussi l'entrée d'un visiteur inattendu dans leurs austères salons représentait-elle une aubaine pour plus d'un d'entre eux. Lorsque l'Américain fut introduit pour la première fois auprès de Claire, Valentin s'empara de lui pour son propre plaisir, — s'ingéniant à telle fin de divertissement que l'entretien auquel sa sœur se soumettait avec la plus suave gravité faillit tourner en bouffonnerie. Il fallut même que la jeune femme réveillât le sens des convenances ordinaires chez son frère au moment où il s'apprêta à promener par toute la demeure — à la manière d'un gardien de musée — le nouveau venu trop simple qui, sans voir là rien de déplacé, avait accepté avec joie le facétieux projet d'inspection.

« Tenez-vous tranquille, et sonnez pour le thé » — conclut doucement M^me^ de Cintré. Le comte Valentin obéit. Un domestique apporta bientôt un plateau qu'il mit sur une petite table. Quand il eut disparu, M^me^ de Cintré s'occupa, sans quitter sa place, de faire le thé. A peine avait-elle commencé que la porte s'ouvrit vivement et qu'une dame entra précipitamment, dans un grand frou-frou. Celle-ci fixa son regard sur Newman, fit un petit signe de tête accompagné d'un « Monsieur ! » ; rapide, elle s'approcha ensuite de M^me^ de Cintré et présenta son front pour un baiser. M^me^ de Cintré la salua, mais continua de surveiller la bouilloire. La personne aux froufrous parut à Newman jeune et jolie ; elle avait sa toque et son manteau, plus une traîne de proportions royales. Elle se mit à parler en français avec volubilité. « Oh ! donnez-moi du thé, ma belle,

pour l'amour de Dieu ! Je suis *anéantie*, annihilée ». Newman se sentit tout à fait incapable de la suivre;... [1] ».

La belle tapageuse était la petite marquise... Si amateur que Henry James ait été pour lui et pour les autres des assemblées familières autour d'une table à thé, il voulait sûrement, dans le tableau de la première réception faite à son riche compatriote, souligner de façon défavorable l'obsédante communauté de vie entre des murs humides, en des maisons d'un autre âge, à laquelle une race étiolée s'était laissée réduire.

Et cependant on ne saurait affirmer que le romancier fût constamment et absolument à l'aise devant la majesté séculaire de la gent aristocratique dont il médisait dans *The American*. Tandis qu'il rédigeait cet ouvrage, l'atmosphère de son intrigue renforçait son amour du protocole. Ses nobles personnages avaient un grand air qui leur assurait de sa part les égards qu'on accorde aux prévenus de marque : souvent il leur témoignait son intérêt le plus méchant avec la naïve déférence oratoire que s'imposaient, en les nommant, les bourgeois français de 1850, et dont maints livres lus par lui portaient à vrai dire la marque.

Or un peu de pratique de la vie parisienne avait suffi à faire germer quelques grains d'humour en sa pensée — à côté des notions de pompeux décorum. C'est ce que signifie l'existence des portraits, — portraits équivoques, — imaginés peu de temps après ceux des Bellegarde. L'obscure aventurière dépeinte dans *Four Meetings* [2] était appelée la « Comtesse » ; on ne savait au juste qui elle était ; « ...probablement la femme émancipée de quelque petit coiffeur », — suggérait l'auteur en la version française de la nouvelle publiée par la *Revue des Deux-Mondes* ; mais dans le texte anglais, plus hardi, il parlait d'humble bourgeoise perdue ou même de drôlesse moins édifiante... Et une « Madame de la Maisonrouge » était la tenancière de la vague pension de famille pour étrangers qui servait de gîte aux héros de *A Bundle of Letters*.

« Madame de la Maisonrouge appartient à l'une des plus anciennes et des plus fières familles de France, mais elle a eu des revers, et a été forcée d'ouvrir un établissement où un nombre limité de voyageurs qui sont fatigués de suivre la route battue, qui fuient les grands caravansérails, qui chérissent la tradition de la vieille sociabilité

1. *The American*, p. 105 de l'Éd. Déf., ch. VI.

2. Vol. XXI de l'Éd. Déf.

française,... — elle explique cela elle-même, elle sait si bien l'exprimer ! — bref, d'ouvrir une pension de famille « sélecte »[1].

Quelle vision de déchéance ! En fait, quoiqu'il permît de tenir pour suspecte cette « imitation » de « femme du monde », et l'authenticité de son histoire, le littérateur n'hésitait pas à lui offrir d'exercer ses talents de charlatan sur les « traditions » de la bonne compagnie. Les orgueilleux ennemis de Newman devaient lui sembler fort lointains, en 1879, lorsqu'il décidait de publier les lignes que nous venons de transcrire.

Par la suite, l'abondance des modèles anglais le submergeant pour sa plus grande joie, il devait moins pouvoir s'occuper de cette aristocratie française qui n'avait pas consenti à se donner à lui en spectacle. Dans *The Reverberator*, il prit pourtant plaisir à inventer des noms qui sonnaient bien : « Marquis de Cliché », « Mme de Marignac », « Mme de Villepreux », etc... Et il montra dans *Collaboration* une « Mme de Brindes » qui, réduite par l'adversité à se servir de sa plume, se flattait d'être libérée des convenances de sa classe — pour les observer toutes, du reste, comme ses moindres paroles l'indiquaient. Ainsi disait-elle, au sujet de sa fille :

« Elle a les sentiments qu'une fille de France est obligée d'avoir... »[2] ou : « Elle l'adore. Mais elle ne le prendra pas déshonoré »[3].

Les dernières personnes citées eussent-elles le plus impérieux tempérament réactionnaire, elles s'imposaient un effort pour ne point paraître trop arriérées. Des signes de leur bonne volonté à se moderniser : — elles frayaient avec des Américains sans regarder ceux-ci comme des pierres tombées du ciel ; — elles ne se détournaient pas en rechignant du Paris républicain ; — et, dans leur mode de vie, elles étaient de leur siècle, à quelques petits accommodements près. Elles n'auraient su s'entendre avec les Bellegarde, les auraient trouvés bien vieux jeu. Cependant elles ne laissaient pas deviner quelle fine fleur de leur genre allait se dresser, — auprès de laquelle leurs figures seraient toutes ternes et effacées.

Et voilà que subitement « Mme de Vionnet »[3] fut chargée de prouver au monde que le Faubourg Saint-Germain sait s'arranger pour tenir sa place dans tous les systèmes sociaux. Elle était une vraie grande dame, et par sa distinction naturelle rappelait

---

1. *A Bundle of Letters*, vol. 19 de l'Éd. Déf., p. 443, ch. IV.
2. *Collaboration*, vol. 27 de l'Éd. Déf., p. 180.
3. *The Ambassadors*.

Mme de Cintré. Elle habitait rue de Bellechasse, au premier étage d'une vieille maison donnant sur la cour, et vivait dans le décor de fines boiseries et d'objets d'art qu'elle tenait de sa famille. A peine sortie de l'enfance, elle avait dû épouser le comte de Vionnet. On nous apprend qu'elle n'avait pas divorcé, parce que cela ne se faisait pas dans son monde... Pratiquement, elle était séparée de son mari et élevait seule sa fille Jeanne. Pour les besoins de l'intrigue, elle était née de père français et de mère anglaise, (il fallait qu'elle n'éprouvât aucune gêne de langage pour converser avec ses amis américains). Ceci, dira-t-on, la rapprochait encore de Claire. Mais, considérant la nature de ses affaires privées, on doit procéder avec une certaine réserve à toute comparaison d'elle à l'angélique fiancée de Newman.

Des tendances cosmopolites la défendaient-elles des influences mentales les plus déformantes du milieu auquel théoriquement elle appartenait ? Chose évidente : l'éclectisme de ses fréquentations lui permettait d'échapper à l'effet de plus d'une loi de son clan d'origine. D'ailleurs, issue de deux races différentes, elle demeurait un être. hybride : l'auteur affirmait qu'il était impossible de distinguer en elle une Française véritable, mais il ne lui trouvait pas non plus l'air d'une parfaite Anglaise. Nous sommes donc moralement tenus de ne point renier cette ravissante pécheresse que le romancier — libéral — laissait croire fort supérieure à son partenaire venu du Nouveau-Monde, et à laquelle il accorda un rôle très digne au moment où la rupture se fit menaçante entre elle et ce dernier... Si quelqu'un manqua de délicatesse, au dénouement de la liaison — dans l'après-livre — ce fut nécessairement (— eu égard à ce que nous savons —) Chad Newsome, le beau Yankee. De toute façon, si l'on se rappelle qu'au moment où Henry James fondait l'un et l'autre caractères (soit peu avant 1903), il n'avait pas encore pu approcher les vivants modèles de sa « Comtesse », on admet que *The Ambassadors* fournit un démenti étrangement gratuit à la thèse qui avait été illustrée dans *The American*, et dont quelques lignes de *The Point of View* mettaient en relief le sujet :

« Quant aux manières, partout il y en a de mauvaises, mais une aristocratie représente celles-ci sous une forme organisée. (Je ne veux pas dire que ses membres ne puissent être polis entre eux, mais ils sont grossiers envers tous les autres gens) ».

Henry James était trop intrigué par cette noblesse héréditaire

française, dont il forgeait tant bien que mal des images, pour chercher à étudier la haute volée de notre bourgeoisie. Nos changements de régime politique, au XIXe siècle, ont tendu à faire fusionner les deux éléments nationaux. Si une telle union n'était pas consacrée vers 1875, le monde de la finance était alors néanmoins très puissant, très important chez nous. Il y avait, à Paris surtout, aussi en province, une sorte d'aristocratie de la fortune, composée de banquiers, de riches industriels, qui avait son cachet particulier. Malgré qu'il n'eût pas de relations avec elle, le jeune littérateur étranger connaissait probablement son *habitus* par la voix publique. Cela, rien toutefois ne le dénote dans son œuvre. Peut-être manquait-elle pour lui de qualité romanesque... Peut-être, en sa qualité de citoyen américain, ne savait-il prêter grande attention aux capitalistes de notre pays : chez lui, dans leur catégorie humaine, il avait vu de si prodigieux exemples !

Les conditions d'existence de l'ordinaire bourgeois français, celui qui avait un minimum de rentes ou exerçait une profession libérale, n'excitaient d'ailleurs guère sa curiosité. Cependant, de temps à autre, il se tournait vers des gens appartenant à cette large unité sociale pour leur demander d'animer quelque histoire. Et c'est ainsi qu'il eut l'occasion d'introduire dans une de ses nouvelles la figure de M. Gustave Lejaune, de l'Académie française... L'Immortel accompagnait son beau-frère aux États-Unis, et désirait rapporter un livre d'impressions de son voyage. Or, de Washington, dans une longue épître, il offrait à un ami la primeur de ces impressions — dont une phrase suffit à montrer la valeur : « Je m'arrête aux coins des rues, je donne un coup d'œil dans les magasins, *je regarde passer les femmes* [1] ». Force nous est d'observer que la fin de la déclaration était rédigée dans la langue même du héros, — ce qui ajoutait pour sûr, d'après l'auteur, une note précieusement réaliste à l'ensemble.

Sans doute Henry James témoignait-il à ce brave homme de classe honorable, qui avait le malheur d'être Académicien, un peu de l'hostilité nourri par lui à l'égard de la généralité des Gallo-Latins de grande réputation, (hostilité préalable que la connaissance directe faisait tomber souvent). Mais M. Lejaune n'avait pourtant pas le droit de se poser en victime de l'opinion, — car Miss Aurora

---

1. *The Point of View*, vol. 19 de l'Éd. Déf., p. 521, ch. VI.

Church, qui avait accompli la traversée sur le même bateau que lui, avait dit dans une lettre. :

« C'est un Français comme un autre, avec peut-être plus de calme ; il a une grande moustache et le ruban de la Légion d'Honneur. Depuis de Tocqueville, il est le premier écrivain français de distinction qui aille en Amérique : les Français sous ce rapport ne sont guère entreprenants [1] ».

Il tranchait sur la foule des passagers : il avait un air solennel auquel ses compagnons ne manquaient pas de s'intéresser.

Insistons sur le fait que, pour sa part, Aurora l'avait remarqué. A l'époque de ses débuts littéraires, Henry James aimait assez à représenter des jeunes filles de son pays natal dont la naïveté était éblouie par l'aplomb des hommes de notre race. Dans *A Bundle of Letters* il rapportait, encore par le moyen de missives privées, les pensées de chaque hôte de Mme de la Maisonrouge sur son entourage. Il montrait de cette façon une compatriote de Miss Church, Miranda Hope, conquise par la loquacité, l'élégance, les prévenances de M. Léon Verdier, le cousin de la logeuse... Miss Evelyn Vane, une Anglaise plus avertie, appréciait moins les mérites du personnage. Elle avait raison, autant qu'un spécimen de la correspondance de celui-ci avec un camarade de Lille nous permet de le croire. Le bellâtre s'exprimait sur un ton affreusement trivial ; sa lettre était un recueil de plaisanteries lourdes, bêtes et grossières, de gouailleries qui ne ménageaient aucun des étrangers auprès desquels il vivait, mais s'attaquaient en particulier aux dames présentes, — à ce que le nom de « ladies » représente pour des Américains, — et parmi les dames à Miranda. En ne repoussant pas des apparences de camaraderie, l'honnête fille entrait dans son jeu impudent : il étalait devant son ami un scepticisme de très mauvais aloi... Parce qu'elle voyageait seule en Europe pour s'instruire, « *Dis donc, mon vieux* », — écrivait-il, — « ce doit être un *drôle de pays*, là-bas, où l'on admet que c'est cela qu'il faut aux jeunes bourgeoises ambitieuses ». Et il ponctuait inévitablement la phrase d'un ricanement intérieur. ...Beaucoup d'autres Français, à sa place, se seraient étonnés de voir une adolescente occupée à explorer seule le monde. Tout de même, son portrait est réellement chargé : quand nos jeunes gens de situation moyenne ne sont pas de bons sujets, leur langage, si cru ou irré-

1. *Ibid*, vol. 19 de l'Éd. Déf., p. 485. ch. I.

vérencieux soit-il, n'a pas la gaucherie, la fatuité imbécile du sien. Avec, pour « unique » défaut, sa pernicieuse sottise, le parent de Mme de la Maisonrouge aurait figure de piètre « Monsieur ». Bah ! il serait alors conforme à un patron qui, dans une nation entière, doit bien exister. Mais la familiarité malhabile de cabaretier dont il use au cours de ses bavardages épistolaires a faussé son caractère, a fait sa vulgarité encore plus outrée qu'elle n'est outrageuse pour nous.

Considérons cependant un moins invraisemblable bourgeois gallolain, le vieux M. Pigeonneau, — un de nos concitoyens devenu habitant de Genève.

« Lorsque pour des raisons qu'il ne précisait point il avait dû mettre un terme à sa résidence parisienne il s'était rejeté sur Genève ; il était tombé à la Pension Beaurepas. Genève après tout était ce qui ressemblait le plus à Paris, et, dans une pension de famille génevoise, on trouvait sûrement un grand nombre d'Américains qu'on pouvait faire plus ou moins entrer en ligne de compte pour la ressemblance [1] ».

Le digne homme, on s'en rend compte, avait été forcé de fuir, — désagréable circonstance de départ qui ne l'avait point dénationalisé. C'était dans toutes ses habitudes un traditionnaliste ; il se montrait avenant, était un galant admirateur des jolies demoiselles, témoignait d'une éducation soignée — tout en s'occupant peut-être à l'excès de fadaises. Il avait des grâces d'ancien maître à danser, mais il rappelait aussi d'assez près le Français bien élevé que les étrangers, à l'époque où il vivait, rencontraient dans les hôtels. A côté de lui Léon Verdier était deux fois un goujat. Signalons que le sexe ne s'émeuvait pas forcément de ses gentillesses un peu obséquieuses. Abordant un jour Miss Sophy Ruck à la promenade, — « Je vous citais avec enthousiasme à mon jeune ami que voici sans même vous avoir reconnue, Mademoiselle ! » — déclara-t-il. Peine perdue. « Je ne crois pas aux compliments français ! » — lui fut-il répliqué, et on lui tourna le dos. Le souriant vieillard put philosopher sur la rudesse américaine... Mais il se garda bien de murmurer : passant ses jours au milieu de voyageurs du Nouveau-Monde, il était destiné à essuyer de temps à autre une rebuffade.

Ces voyageurs en effet se défiaient au siècle dernier des Latins

---

1. *The Pension Beaurepas*, vol. 19 de l'Éd. Déf., p. 354, ch. II.

aimables. La délicatesse des manières leur paraissait être un jeu de subtilités fallacieuses et malsaines. N'y étant pas entraînés chez eux, ils s'y habituaient mal en Europe. Ils redoutaient nos convenances, parce qu'ils ne les comprenaient pas, et étaient inaptes à les interpréter ou à les imiter à propos. D'où en général leurs dispositions agressives et leurs critiques acerbes à l'adresse de ce qui pour nous était aménité sans hypocrisie et aisance sans faiblesse. Ce que des touristes quelconques pensaient, un Mark Twain, par exemple, le criait, pour mettre en garde la foule. Actuellement, plus n'est besoin d'aucune sorte d'avertissement ; — nos usages se simplifient, s'effacent, — ceux des Américains se compliquent, ont des recherches inattendues : un abîme se comble. Henry James savait que les Français se flattaient d'avoir l'instinct du bon ton. Or il voyait là surtout un talent de dire les pires choses, « discrètement voilées, avec un art d'insinuation » ; — soit un signe d'insincérité morbide chez une vieille race. Il braquait volontiers le soupçon de ses lecteurs sur notre « politesse ». S'il reconnaissait qu'elle était utile à former une « personne distinguée » (« a refined person »), il faisait porter la distinction sur des marques trop physiques : élocution, gestes, etc... pour ne pas suggérer l'idée qu'elle était un bien instable artifice. Il présentait les Bellegarde, Léon Verdier, comme des êtres polis, pour montrer que l'émail de leur civilité craquait vite sous l'ongle. Nous aimons une certaine prudence dans l'expression des sentiments et des pensées, — un tamisage qui adoucit les rapports sociaux. Il ne rendait point parfaite justice à tant de prévenances mutuelles. Il ne saisit que tardivement la portée sérieuse de notre code national de grimaces. Celles-ci, plus ou moins nombreuses, plus ou moins savantes suivant les classes d'hommes, furent un attribut pittoresque des maints caractères français de sa création. Dans ses jeunes années, il s'en était probablement un peu entiché, car ses lectures lui en avaient fourni une si pompeuse notion ! Puis une réaction de son goût avait dû se produire contre elles le jour où il avait commencé à juger par soi-même les dépositaires de l'Ancienne civilisation... On ne saurait mettre en doute son amour de la politesse de l'esprit, différente de celle des manières, qu'elle couronne pourtant en toute logique. Ce qui était élégamment conçu avait pour lui une valeur sacrée. Il appréciait les mentalités épurées, et se complaisait à éliminer de son propre domaine intellectuel toute donnée vulgaire, — à polir, c'est le mot, les divers matériaux bruts que la réalité fournissait à son expérience. On a

donc peine à comprendre le discrédit malveillant jeté par lui sur nos pratiques de bienséance mondaine qui signifiaient, dans un long passé de succès, l'effort collectif d'un peuple vers le perfectionnement, l'idéalisation des formes de la vie commune.

Les instincts des dernières générations pouvaient avoir fait en sorte que cet effort dans le présent fût souvent mal dirigé, détourné de son vrai sens. Mais le mobile obscurément artistique qu'il avait eu d'abord n'était point supprimé. Et l'écrivain n'était pas positivement autorisé à condamner des usages ayant à leur origine le mobile même auquel, entre tous, il obéissait par inclination. Aussi bien la majorité de ses héros de romans joignaient et joignirent toujours à la délicatesse de l'esprit une très diplomatique urbanité, l'une et l'autre leur étant également nécessaires pour se tirer des situations épineuses où il les plaçait. Que l'on songe à ceux de *The Awkward Age*, de *The Wings of the Dove*, de n'importe quel roman... Comme ils respirent bien dans la dissimulation et la contrainte des conversations de salon, comme ils savent éviter avec adresse les coups de théâtre ! Ce sont d'admirables machinateurs.

D'ailleurs, notons que de son propre aveu Henry James avait un faible pour les êtres qui étaient « d'un abord suave », (« suave when you meet them »). La préférence qu'il nourrissait à leur égard se trahissait dans le choix de ses amitiés ; c'était elle qui, invariablement, l'incitait à rechercher Tourguénieff beaucoup plus que Flaubert. Lorsqu'un Français de valeur, — littérateur ou autre, — se montrait envers lui gracieux et empressé, nous savons qu'il était fort touché. Et il était content de trouver de l'affabilité chez la foule anonyme qu'il côtoyait à Paris ou en nos provinces, au cours de ses voyages. En somme, il se laissait aller à apprécier le grand bienfait de notre politesse en profitant, autant que ce lui était loisible, des salutaires apparences de cordialité que nous lui offrions.

Comment ce bienfait manquait-il d'excuser absolument, à ses yeux, les affectations mensongères dont à l'occasion il prétendait nos mœurs empoisonnées ?

Il est certain qu'il y a chez nous courtoisie et courtoisie : celle de M. Pigeonneau était grotesque, on n'en oserait disconvenir. Les milieux d'avant-garde où la pensée s'échauffe, fermente, ont réduit la leur à l'extrême..., — et ils n'en ont pas moins essuyé des paroles assez méprisantes de la part de Henry James. Ici, un paragraphe

d'une lettre adressée en 1897 à Miss Norton est digne qu'on le traduise. Il était question des *Déracinés*, de Barrès. Selon Henry James, le livre était :

... « une peinture très curieuse et très sérieuse, mais horrible, de la nouvelle France. Si cela ne sonnait trop « Anglais » et trop « Pharisien », je me risquerais presque à dire que, d'après ce que de plus en plus j'en vois, la nouvelle et l'ancienne France me semblent être l'une et l'autre dans un étrange état de décomposition morale et intellectuelle. Mais inutile d'en parler si l'on n'entre dans le détail de l'évidence, — et ceci me mènerait trop loin. »

Retenons ce jugement qu'attirait sur tout un peuple l'histoire des jeunes ambitieux à qui le romancier lorrain avait, en fait, prêté quelques secrets espoirs, (Paris...), de sa très fine adolescence. L'activité des cerveaux neufs mais mal dégrossis, la fièvre des volontés épuisées par les âges, confondaient — de l'avis du littérateur américain — leurs lamentables résultats : les esprits en travail, bourrés de science indigeste, n'avaient point réussi à sauver le pays du péril de désagrégation où des traditions usées le menaient. Parvenus de fraîche date et piliers de la bourgeoisie, « radicaux » et conservateurs, étaient stigmatisés par celui qui les fréquentait peu, ne les recherchait point,... et se défendait d'entretenir à leur endroit tout sentiment « pharisien »... L'avenir que Henry James augurait pour nous était sombre, et les lignes que nous venons de rapporter étaient comme une paraphrase personnelle de ce grand titre : « Le Roman de l'Energie nationale »... : roman tragique d'une grande agonie. Or depuis plus de vingt années le critique supputait nos défaillances, et avait l'air d'être un peu préparé à notre perte !

Les « Déracinés », à quelque niveau social qu'ils eussent la chance d'arriver, étaient selon lui tous sujets aux aberrations et faiblesses, mentales, morales, dont on l'a vu accuser nos hommes politiques. Surprises par une transplantation trop brutale, beaucoup d'âmes perdent sans doute leur rectitude, s'accrochent à des principes tortus, ou rampent... On est cependant navré de constater quels funestes effets un de nos livres sérieux peut avoir sur la réputation de notre peuple, à l'étranger. Dans l'ouvrage de Barrès, Henry James voyait un spectacle véridique de vie française contemporaine dont les couleurs les plus attristantes lui paraissaient être aussi les plus exactement observées. Il ne se demandait point si, à côté de ce tableau, la réalité offrait par-ci par-là quelques touches réconfortantes. Pourquoi aurait-il cherché à modifier l'im-

pression — « décomposition » — suggérée par la plume d'un confrère respectable ? Aucun intérêt ne l'y contraignait ! Il avait toute latitude d'envisager de la plus pessimiste manière la crise dans laquelle la France se débattait...

Là-dessus, pour ne pas être exposés à former une opinion erronée — trop rigoureuse — touchant les idées du romancier anglo-saxon sur notre société, considérons quelles « faveurs » nos masses populaires urent de lui.

Henry James regardait nos petits boutiquiers, traiteurs, paysans, serviteurs, tous nos compatriotes de rang modeste qui défilaient devant ses yeux de voyageur cosmopolite, (voire ces employés de gare dont il bafouait les mœurs administratives...) Et il les représentait dans ses livres, avec une bonhomie un peu affectée, certes, puisqu'il enregistrait scrupuleusement leurs travers, mais avec une égalité d'humeur enjouée qui frappe le lecteur. Ils étaient pour lui des objets un peu ridicules qu'il toisait sans se formaliser de leur approche, dans sa tranquillité d'homme supérieur. Il les décrivait avec beaucoup de soin, et dégageait avec une singulière perspicacité la valeur comique de leur aspect, de leurs gestes, bien que la plupart d'entre eux fussent destinés à rester dans ses œuvres des figures de second ordre. Il est intéressant de rappeler que, en d'autres pays que le nôtre, les petites gens ne s'imposaient pas forcément à son attention. Les humbles classes d'Amérique, d'Angleterre ou d'Italie manquaient-elles à son gré de pittoresque ? En fait, il les a volontiers laissées dans l'ombre, condescendant une seule fois, une seule ! à s'occuper d'elles dans le détail de leurs circonstances d'existence, en composant *The Princess Casamassima*. Et encore le héros de ce roman, jeune ouvrier londonien, était-il le fils d'une Française... Nos prolétaires étaient donc privilégiés dans la pensée de Henry James, si tant est qu'il soit avantageux de servir d'amusement à plus grand que soi.

Voici quelques notes datant de 1877, tracées par l'auteur de *The American*, relatives à ceux dont son bien-être en notre pays le rendait tributaire :

« Adolphe, ou Edouard, dans son long tablier blanc et ses grands escarpins vernis, a une parfaite mémoire des *habitudes de Monsieur*. Il se souvient de la table que vous avez préférée, du vin que vous avez bu, des journaux que vous avez lus. Il vous salue avec le plus aimable des sourires, et observe que depuis longtemps il n'a eu le

plaisir de voir Monsieur. Dans cette simple remarque, il y a de quoi bien toucher un cœur ayant souffert de l'incorruptible mutisme de la domesticité britannique. Mais, à Paris, un tel cœur trouve des consolations à chaque pas ; cette qualité éminemment classique du naturel français, la sociabilité, se rappelle à lui ; — une sociabilité qui opère, ici, comme elle ne le fait jamais en Angleterre, de bas en haut. Votre serveur exprime ses compliments parce que, après tout, quelque chose d'humain, en lui, est son mobile ; son instinct lui ordonne de parler, et son goût recommande que ses paroles soient agréables. La réflexion qui s'impose, c'est qu'un serveur ne doit pas en dire trop long, même par humanité. Mais en France les gens ont toujours plaisir à pratiquer la petite remarque supplémentaire, à ajouter à ce qui est simplement nécessaire. Je m'arrête devant un petit homme qui vend les journaux à un coin de rue, et je lui demande le « Journal des Débats ». Sa réponse mérite d'être rapportée en toutes lettres : « *Je ne l'ai plus, Monsieur ; mais je pourrai vous donner quelque chose à peu près dans le même genre, — la « République Française* ». « Même quelqu'un de sa condition modeste aurait dû sentir secrètement ce qu'il y avait de comique dans n'importe quelle offre d'équivalent, quant au *genre* des vénérables, classiques, académiques « Débats ». Mais mon ami ne pouvait supporter de me donner un refus sans ornements, en une seule syllabe [1] ».

Henry James se serait accommodé d'une moindre verbosité... Cette dépense de mots inutiles agaçait un peu son moi intime, on le devine. Lui, enclin à condenser une multiplicité d'idées dans ses phrases, n'aurait peut-être pas su écouter perpétuellement le flot de paroles qui se débite chaque jour en ce pays, — et auquel nous, Français, ne prenons pas garde sachant ce qu'il vaut. Ceux d'entre nous qui, sur tel ou tel sujet, ont de solides notions intellectuelles aiment à les communiquer ; ils y réussissent souvent bien. Mais les autres, ceux dont l'esprit est plus ou moins inculte, ignare, sont encore les plus loquaces, les plus portés à discourir ; il semblerait que le son de leur voix comblât un vide douloureux, anormal, du cerveau qui, en principe, leur a été donné pour accumuler beaucoup de pensée. A la vérité, si lors de ses séjours en France l'écrivain américain trouvait assez de patience pour ne point fuir les bavardages de ses fournisseurs, ceux-ci étaient loin de présumer au nom de quel

1. *Occasional Paris*, [*Portraits of Places*].

intérêt il acceptait de bonne grâce de les prendre pour interlocuteurs...

Il était tellement rompu à entendre jacasser autour de lui, si résigné à constater la familiarité de langage qui unissait personnel et clients de café ou de restaurant, que le « commis-voyageur » l'étonnait par sa réserve. Il ne retrouvait rien en lui de l' « illustre Gaudissart », — et, dame ! il en éprouvait une légère déception. La jovialité, l'exubérance, que Balzac l'avait mis en droit d'attendre, auraient alimenté sa curiosité durant les haltes dans les petites villes de province, où, à table d'hôte, seul le représentant de maison de commerce lui tenait compagnie. Il était réduit à observer pendant le repas un voisin silencieux, sur l'identité duquel il avait pourtant l'agrément de ne point se tromper, car : « Il peut être reconnu à deux signes infaillibles, — ses mains sont grasses, et il passe sa serviette dans son col de chemise ». De telles caractéristiques, qu'elles fussent suffisantes ou non, avaient du moins, rapportées sur le papier, la vertu de souligner une apparence vulgaire... Même aux jours où le romancier était animé des meilleurs sentiments envers nos nationaux, il excusait avec peine, chez nous le laisser-aller, les manières négligées, peu décoratives, — et notamment la bonne franquette des Français de condition modeste. Ses yeux d'Anglo-Saxon souffraient du spectacle que tant d'insouciance leur donnait. Du reste, le type physique de la race ne corrigeait pas en elle le défaut inné de correction dans la tenue. La silhouette du commis-voyageur était dessinée en lignes molles qui déroutaient son sens personnel de la statuaire...

Il savait à l'occasion se montrer excellent prince :

« L'ouvrier parisien », — écrivait-il, — « avec sa blouse démocratique, son regard expressif, démonstratif, agréable, ses membres maigres, ses traits irréguliers, pointus, son teint blême, son visage à la fois fatigué et animé, son tempérament agile, nerveux, est une figure que toujours je rencontre avec plaisir » [1].

Mais, règle générale, lorsqu'il examinait autour de lui la variété des travailleurs,— en admettant même qu'il y eût parmi eux quelques jeunes femmes accortes du genre de « la belle Ernestine » [2], — il renonçait à toute satisfaction esthétique.

Leur cadre ne lui inspirait qu'une admiration très mesurée...

---

1. *Ibid.*
2. *From Normandy to the Pyrenees.* [*Portraits of Places*].

Notre pays, pour lui, était une douce terre : la pauvreté y était discrète, les talents ménagers y florissaient. Le populaire néanmoins s'y présentait à lui fort dépourvu d'instincts de confort, d'hygiène, de judicieuse coquetterie dans l'organisation et l'enjolivement de l'« *intérieur* ». Il était entré à Paris dans les loges de concierge où l'on respire à peine, où l'on ne peut se laver, — où par contre on mange bien, et où l'on dort en d'excellents lits. Ah ! il était d'avis que l'on sait faire bonne chère, en France, partout, même dans les demeures les plus ordinaires : s'il n'appréciait pas l'infâme « *gras-double* », il était sûr que ce mets n'est qu'une erreur, à peu près unique, de notre science culinaire. Chez le ménage Poupin [1], à Londres, Hyacinth Robinson avait connu les premières joies gastronomiques de son existence, il avait participé à un véritable dîner de roi ; et pourtant ses vieux amis étaient gens de même situation que la sienne ! Ceux-ci habitaient deux pièces encombrées de tout le bric-à-brac et des ornements que l'on entassait, que l'on entasse encore ! dans les petits logis français. Il y avait là, en particulier, un superbe service de tasses à café noir et des verres à liqueur avec leur carafon, — tout près du fourneau à charbon de bois, sur lequel s'élaboraient tant de plats délectables.

Mme Poupin était une grosse femme mal habillée, peu soucieuse de ses charmes ; n'empêche que le couple s'entendait à merveille, vivait dans une de ces amitiés réciproques qui rendent à la longue les goûts semblables. Les deux âmes-sœurs communiaient dans une touchante camaraderie politique..., car M. Poupin — Eustache Poupin — faisait de la question sociale l'objet de sa première préoccupation. Le bonhomme était un Républicain de la vieille manière, — « dans la note de 1848, — humanitaire et idéaliste », — et aussi « socialiste agressif ». Avec ses convictions militantes il avait dû quitter sa patrie, se réfugier en Angleterre, après la Commune, sous le gouvernement de M. Thiers. Par la suite, amnistié, il était resté à Londres, en son état de relieur. Il avait des relations de métier avec Hyacinth, — le fils de Florentine Vivier et de Lord Frederick. Sa femme et lui s'étaient peu à peu attachés à cet orphelin qui avait tellement l'air d'un petit « Frenchman », — à l'orphelin dont la mère était morte en prison (dans la prison où elle avait été condamnée à expier l'assassinat du noble séducteur qui l'avait abandonnée), — mais dont le grand-père maternel, artisan parisien, était

1. *The Princess Casamassima*, vol. 10 et 11 de l'Éd. Déf.

mort sur les barricades pour la Cause sacrée... Et, nonobstant leurs théories avancées, la clairvoyance de leur race les guidant, les deux époux finirent par s'alarmer au sujet de leur protégé qui, selon leur trop juste prévision, allait être une victime des menées ténébreuses des modernes révolutionnaires, ses frères. Hyacinth devait à ses hérédités mêlées d'être en proie à beaucoup plus de difficultés intérieures qu'ils n'en ressentaient. Qu'est-ce à dire ! sa sensibilité avait été fatalement troublée par ses premières larges visions de beauté et de civilisation... Il ne fut pas capable de survivre à de tels aperçus parmi les dures contingences de son sort habituel, et surtout en sa qualité d'affilié à une bande de conspirateurs dont les maximes désormais l'écœuraient... Mais, comme maints ouvriers rencontrés chez nous par Henry James, comme les Poupin, il montrait dans le courant de la vie un esprit alerte à tout remarquer. Et il y avait peut-être quelque indice spécial de son origine française dans une sorte de respect religieux qu'il éprouvait pour les aspects brillants de l'existence, (pour l'ensorceleuse Princess Casamassima ou Paris et l'Italie,...) dès qu'il se trouvait en leur présence.

Ce jeune garçon, aussi nerveux et impressionnable qu'il se croyait raisonneur à tous crins, avait un fond de stricte honnêteté. Le romancier fit parfois crédit de quelque droiture aux petites gens de notre race, qui avaient l'air si déluré : il le prouva en créant les figures que nous venons d'évoquer. Cependant il ne s'abusait pas sur la valeur morale de misérables prétentieux qui, payant d'audace, s'efforçaient de prendre le pas sur les modestes travailleurs. C'est pourquoi il inventa un « M. Nioche » [1] par exemple...

L'espèce de dévoyés à laquelle appartenait l'homme était représentée assez largement à Paris, du vivant de Henry James, comme elle l'était, sous des formes diverses, dans tous les grands centres humains. Or le vieux Nioche, en tant que type de collection gallo-latine, était à la fois paresseux et vaniteux, veule et phraseur, — était d'un ridicule achevé. Il jurait avec grandiloquence d'imiter l'antique et implacable geste de Virginius si son honneur paternel était jamais offensé, — pour se tenir coi, pauvre chiffre, après la chute de la très gracieuse Noémi. D'ailleurs, comment aurait-il eu le front de tuer cette fille qui le menait à sa guise, et à qui ses générosités d'argent, du moment où elle fut tombée dans la galanterie,

1. *The American.*

donnèrent droit aux plus sérieux ménagements ? Il finit donc par déclarer gravement à Newman qu'il continuerait de veiller sur cette jeune personne au « caractère indépendant », qu'il lui octroierait — tout en la haïssant — au moins le bénéfice de sa propre expérience des affaires (!) Cela — tandis qu'il empilait sans compter les soucoupes, et noyait ses remords dans des punchs multipliés, au Café de la Patrie.

Un sujet de méditation : les deux Nioche (père et fille), sont introduits dans *The American* à titre de comparses... Henry James croyait-il la partie honorable de notre société engagée, par l'usage, à entretenir une séquelle de parasites qu'elle méprisait, mais dont elle n'essayait point de se débarrasser, et qu'elle n'osait publiquement désavouer ? Notre littérature n'a cure de jeter un voile sur les ratés, les demi-mondaines et les ivrognes. Il est probable que l'écrivain avait vu dans nos livres trop de personnages interlopes, dont les agissements apparaissaient comme les choses les plus acceptables qui fussent, pour ne pas être tenté d'orner un de ses romans de pittoresques images de dégradation française. Félicitons-nous qu'il ait encore prouvé à cet égard assez de discrétion, qu'il n'ait pas surchargé de telles parures l'ensemble de son œuvre.

Ainsi son esprit plutôt formaliste ne l'obligeait pas à fermer les yeux sur la vie qui se déroule au fil de l'aventure.

Sa très attentive observation s'attachait aux milieux d'artistes, que nous sommes désolés de mentionner juste après avoir parlé de Noémi, et à qui leur réputation d'indépendance, seule, nous autorise à infliger pareil voisinage.

Il était plein d'indulgence sympathique pour « Felix Young » [1], dont la physionomie ouverte, les gamineries un peu irrévérencieuses trahissaient au cours d'une existence vagabonde quelques années, quelques mois de séjour à Paris. Le jeune homme avait pratiqué beaucoup de métiers, son talent de dessinateur ne l'avait pas toujours nourri. Le beau malheur ! A peine arrivé dans un sévère village de New England, il savait gagner là tous les cœurs, y compris celui de sa cousine Charlotte, — cependant que, à côté de lui, sa sœur, la baronne Münster, se vouait d'elle-même à une terrible humiliation... [Cette sœur était la compagne morganatique d'un

1. *The Europeans*, vol. 3 de l'Éd. Déf.

petit seigneur allemand ; il lui avait été demandé, pour raison d'État, de se désister de son titre d'épouse : avant de prendre une décision, elle était venue sous l'escorte de Felix réfléchir et... chercher fortune en Amérique, auprès des seuls parents que son frère et elle eussent encore. L'intrigante dut assez vite retourner bredouille à ses affaires d'Europe.]

...Mais il y avait le poète Vendemer[1], un Français authentique, qui n'avait à peu près rien du bohême. C'était à celui-ci que Mme de Bruides refusait la main de sa fille. Henry James, pour sa part, lui était singulièrement favorable, n'avait pas peur de profaner certaines de ses opinions en les lui prêtant. Aussi Vendemer manifestait-il un profond dédain du public : « Le lecteur, le consommateur, peut appeler les choses comme il lui plaît, nous le laissons à ses petits divertissements »[2], — et professait-il que l'art n'a point de patrie [3]. Ce furent ses idées sur cette relation entre art et patrie qui firent crouler son projet matrimonial. Il s'avisa de les appliquer, il se lança dans la composition d'un opéra en collaboration avec un musicien allemand ; or son éventuelle belle-mère ne comprit pas qu'il eût pu de la sorte déserter, « passer à ces gens-là ».

... Le romancier américain n'était nullement désobligeant à l'égard de « Mademoiselle Voisin » [3], de la Comédie-Française. Et Mlle Voisin avait le bonheur d'échapper aux critiques instinctives de la future « Muse de la Tragédie », de Miriam Rooth. Elle remplissait d'admiration cette géniale petite Israélite, à qui elle avait fait la gentillesse de l'accueillir dans sa loge, un soir mémorable.

Par contre « Madame Carré »[4], célébrité de notre théâtre, était fort malmenée par Henry James. Certes elle était présentée comme « le Balzac des actrices », et Miriam, qui rêvait de devenir la « Rachel anglaise », ne souhaitait rien tant, en débarquant à Paris, que d'avoir d'elle une audience. Toutefois la première réception faite à l'ambitieuse devait entraîner la perte de la pauvre vedette, dont le grand défaut était apparemment d'être vieille ou d'avoir mal consenti à vieillir.

---

1. *Collaboration.*
2. *Collaboration,* vol. 27 de l'Éd. Déf., p. 167.
3. *The Tragic Muse.*
4. *Ibid.*

« Cette artiste accomplie avait en particulier une bouche qui, de façon visible, était un rare instrument, deux lèvres aux courbures et aux coins délicats, parlant d'une vie entière de « pointes » sûrement lancées et de vers exquisement dits, qui aidaient à expliquer la pureté du son qu'elles laissaient sortir. Toute sa figure disait un long service, une chose dont on avait usé, dont on s'était servi à l'infini, qui était tirée et tendue à l'excès, fatiguée dans son élasticité, distendue dans ses ressorts, qui était conservée cependant avec un soin religieux et bien réparée, juste comme une vieille pendule de prix, qui vibre et résonne, mais à laquelle on peut se fier pour l'annonce des heures. Aux premiers mots prononcés par l'actrice, Gabriel Nash, empressé, s'écria : « *Ah ! la voix de Célimène !* » Célimène, portant une grosse fleur rouge au sommet de sa dense perruque, avait un très grand air, des hochements de tête et diverses petites manières majestueuses ; de plus, elle était étrange, presque grotesque, et certaines personnes auraient même pu la juger terrifiante, capable de revenir, avec ses yeux durs, en fantastique apparition des ténèbres. Elle s'excusa d'avoir fait attendre la compagnie et, comique au possible, prenant des intonations flûtées, elle grimaça et mima les gestes et les prétentions des *belles dames* à qui elle s'était efforcée, tout à l'heure, de communiquer certaines notions rudimentaires. « *Mais celles-là, c'est une plaisanterie* », — ajouta-t-elle, s'adressant à Mrs. Rooth ; — « tandis que, avec vous et votre fille, *chère Madame*, je suis sûre que c'est une toute autre affaire ! [1] ».

Or la mère était effrayée à l'idée que sa fille aurait à jouer des rôles scabreux... Mme Carré prit ces craintes de très haut : « De mauvaises femmes ? *je n'ai joué que ça, Madame.* « Vraiment » mauvaises ? j'ai fait ce que j'ai pu pour qu'elles soient vraies .» Le coup fut par bonheur un peu amorti, grâce à Miriam qui s'offrit aussitôt à déclamer un passage de *L'Aventurière*. Ce que proposait l'adolescente était de sa part assez osé pour l'époque. Rien néanmoins ne devait empêcher l'auteur de ruiner Célimène dans la pensée du public. A la fin de l'entrevue :

« Mme Carré regarda la belle jeune fille, (— plus belle que jamais à ce moment), — et les trois jeunes gens qui avaient pris leur chapeau et se tenaient prêts à l'accompagner. Ses yeux durs, brillants, eurent un instant une expression plus profonde. « *Ah ! la jeunesse !*»

---

1. *The Tragic Muse*, vol. 12 de l'Éd. Déf., tome I, livre II, ch. III, p. 104-105.

— soupira-t-elle, — « vous auriez toujours cela, mon enfant, si vous étiez la plus sotte oie de la terre [1] ».

Voilà comment elle formulait sa bénédiction. Le trait avait-il été étudié sur le vif ? en tout cas, la scène était perfide. Il était impossible, dans un roman anglo-saxon, de donner plus déplorable genre à la fameuse étoile française. Qu'importaient désormais sa renommée et ses talents ! On lui avait précédemment pardonné ses mines de mentor, ses airs pontifiants, qui étaient pourtant un peu énervants ; mais que, plus loin dans le livre, elle appréciât ou non les brillantes dispositions de la débutante, son opinion n'affectait plus guère le lecteur. Les dernières paroles ici rapportées lui avaient ôté tout son prestige d'arbitre. Elle n'était plus qu'une triviale cabotine.

Dans la préface de *The Tragic Muse*, au hasard d'une allusion à la façon dont Anatole France avait représenté le « tempérament histrionique » en son *Histoire Comique*, Henry James laissait d'ailleurs entendre qu'il ne donnait pas cher du caractère d'un grand nombre de gens de théâtre, qu'il ne leur accordait pas beaucoup de fonds. Et il est permis de supposer que, parmi tous nos artistes, c'étaient les acteurs qu'en groupe professionnel il aimait le moins... On verra cependant qu'il ne convient pas à ce sujet de se lancer dans la généralisation expresse [2] : devant ce qui était un véritable talent dramatique, il ne manquait jamais dans la vie courante de s'incliner.

Nous avouons être un peu vexés par le fait que, dans un ouvrage proposé à la plus sérieuse considération publique, le romancier ait dit ce qu'il pensait de cette « Madame Carré », astre pâlissant du théâtre parisien, en s'arrogeant si ingénument l'exclusivité du sens critique. Eh ! quoi, nous n'avons pas le sentiment d'être faciles à éblouir ! Nous exigeons autre chose que du « métier » chez les comédiens qui passent pour être la gloire de notre scène. Et eux savent qu'ils doivent, en avançant dans leur carrière, compter autant sur la malice que sur la bonne volonté d'amateurs dont les oreilles entendent tout et les yeux voient tout, — à qui nulle faiblesse n'échappe. Mais *The Tragic Muse* dément bien tout cela !

Le portrait précédent — d'une ancienne jeune première — évoque en notre esprit, avec un léger effet d'opposition, ceux des femmes

1. *Ibid.*, vol. 12 de l'Éd. Déf., tome I, livre II, ch. VII, p. 123, (fin du chapitre).
2. Voir page 81 : « ... MM. Régnier, Bressant, Delaunay et Got,... ».

âgées appartenant à des éléments rassis de notre société que Henry James introduisait parfois dans ses œuvres. A titre d'exemple, rappelons celui de la grosse duchesse d'Outreville [1]. En réalité, la duchesse avait avec l'artiste des points de ressemblance que tout un passé de différences n'arrivait pas à effacer, — qui étaient en quelque sorte des marques ethniques. Comme « le Balzac des actrices », elle était sans méchanceté, et avait l'air superficielle à force de volubilité. Après l'écroulement de ses rêves, Christopher Newman était allé en visite chez elle, presque décidé à la prendre pour confidente.

... « Elle lui parla de fleurs et de livres, merveilleusement prompte à se lancer sur un sujet ; parla des théâtres, des institutions particulières à sa patrie, de l'humidité de Paris, du joli teint des Américaines, des impressions qu'il avait sur la France et de ses idées sur la population féminine de ce pays. Tout ceci était débité d'abondance par la Duchesse qui, semblable à beaucoup de ses compatriotes du même sexe, appartenait plutôt à l'espèce qui affirme qu'à celle qui interroge, — disait de « bonnes histoires » qu'elle mettait elle-même en circulation, — et savait vous faire cadeau d'une petite opinion commode, bien enveloppée du papier doré d'un heureux gallicisme [2] ».

Il est évident que les Françaises, dans les compositions du romancier, auraient souvent gagné à se taire. Il leur faisait volontiers prononcer des paroles maladroites, pour les punir de céder à leur tendance à « l'affirmation ». Mme de Vionnet, sans doute, conversait de manière fort honorable ; elle avait tant de finesse, une si exceptionnelle finesse ! Et la réserve que Mme de Cintré avait montrée constamment dans ses discours avait bien été la plus jolie parure octroyée par l'auteur à une héroïne qu'il avait voulu rendre digne de l'amour de son « Américain ». (Ç'avait aussi été l'idéale récompense accordée à Claire pour des mérites que sa famille avait méconnus.) Mais la « remarquable » Noémi Nioche s'était condamnée par ses propres bavardages...

Newman était venu la saluer un soir d'opéra dans la baignoire qu'elle occupait :

... « Vous me trouvez au bon moment », répéta-t-elle. — « Deux messieurs (— l'un d'eux est M. de Bellegarde, que je vous dois le

1. *The American.*
2. *The American*, p. 441 de l'Éd. Déf., ch. XXV.

plaisir de connaître, —) viennent précisément d'avoir une discussion à propos de votre humble servante. Et une discussion très vive ! Ils ne peuvent s'en tirer sans lui donner de suite. Une rencontre et un grand tapage, cela va me pousser ! » — dit Noémi, avec un doux claquement de ses petites mains couleur de perle. « *C'est ça qui pose une femme* ! [1] ».

Henry James déclarait dans *Mrs. Temperly* [2] : « Une agréable Française est un triomphe de la civilisation ». Il proférait cette sentence au sujet d'une certaine « Marquise de Brives » ; Mme de Vionnet lui en aurait aussi bien inspiré l'expression, et il l'appliquait à toute cette catégorie de personnes qui représentaient autrefois la Parisienne aux yeux des étrangers. Personnes charmantes et charmeuses, plus dangereuses que perverses, plus jolies que belles, — chefs-d'œuvre à leur façon, — chefs-d'œuvre d'humanité compliquée.

Au diable les « *cocottes* en jupons écarlates », dont la phalange, envahissant en France les lieux assignés aux plus candides ébats nationaux, (« *stations balnéaires* », etc...) scandalisait toujours plus ou moins le littérateur anglo-saxon ! Reste devant nous le troupeau commun des épouses et des jeunes filles. Les femmes mariées, lorsqu'elles n'avaient point d'enfants ou avaient des enfants en bas âge, étaient généralement regardées par l'écrivain comme de prodigieuses poupées du genre « triomphe de la civilisation ». Parfois, il faut le dire, frivoles et coquettes, un peu écervelées, avec des manières de petites folles, elles n'intéressaient point à leur avantage celui qui les rencontrait alors... notamment dans des livres, (l'impression n'en étant que pire). Mais, quand il s'agissait de mûrissantes mères de famille, l'affaire était assurément tout autre, et Henry James chassait de sa pensée le moindre soupçon de futilité, un peu surpris de voir le rôle de matrone assumé avec tant de félicité par les mêmes êtres qui avaient pu, en des temps antérieurs, se montrer de parfaites « jeunes filles ».

La parfaite « jeune fille », c'était « Pansy Osmond » [3], suivant le vœu exprès de son père, — c'était même « Jeanne de Vionnet » [4], qui se croyait assez avancée sur le chemin de l'émancipation, —c'était une

---

1. *The American*, p. 306 de l'Éd. Déf., ch. XVII.
2. Vol. 26 de l'Éd. Déf.
1. *The Portrait of a Lady*, vol. 6 et 7 de l'Éd. Déf
2 *The Ambassadors*.

très gracieuse et gentille non-valeur, à moins que ce ne fût (si on tenait à lui concéder quelque individualité) une vivante énigme ou une sainte-nitouche, au choix. Dans le peuple, il y avait un certain nombre de Florentine Vivier, livrées à elles-mêmes,... et l'insouciante légèreté des grisettes était proverbiale. Néanmoins l'ensemble de la jeunesse féminine était élevée sous une étroite surveillance. Et si parmi les filles en puissance de chaperon il y avait de-ci de-là des exemples de dévergondage à la Noémi Nioche, des désertions vers le bataillon des « jupons rouges », la conduite était plutôt bonne dans le rang des opprimées, — Henry James ne le niait pas. C'est que de si merveilleuses chances luisaient au bout des années d'adolescence ! On avait beau jeu à rester sage, à être docile, passive devant l'autorité des parents, à se comporter en bébé quoique l'on fût aussi grande que sa mère...

... « Cette perpétuelle mise en lisières me faisait, au début, plaindre les jeunes personnes, mais un peu de réflexion me montra que les Français ont réglé ceci comme ils ont tout réglé. La chose est loin d'être aussi dure qu'elle le serait avec nous, de par l'immense différence qui existe entre le sort de la *jeune fille* et celui de sa sœur américaine, — à savoir qu'en général on peut dire de celle-là qu'elle est sûre de se marier. « Hélas, de se mal marier ! » saurait être l'objection anglo-saxonne. Objection précipitée, car, en admettant que les mariages français soient presque toujours arrangés, on doit ajouter qu'ils le sont avec succès dans la majorité des cas. Donc, si pendant trois ou quatre ans une *jeune fille* est attachée à une corde très courte et forcée de brouter exclusivement l'herbage maigre qui croît à l'ombre maternelle, elle a du moins la consolation de penser que, suivant l'expression de son pays, *on s'occupe de la marier*, que l'on prend des mesures sérieuses pour l'élever à un état de liberté sans bornes. Quoi que le mariage puisse manquer d'être pour son imagination, il représente toutefois indépendance et considération. Il ne signifie pas, comme si souvent en Amérique, être socialement mise de côté, et ce n'est pas trop de dire, en certains milieux, abaissée ; il signifie être socialement lancée et consacrée. Il signifie devenir ce personnage qu'on exalte, une *mère de famille*. Etre une *mère de famille*, c'est occuper une position non purement sentimentale, (ce qui a lieu d'ordinaire chez nous), mais réellement officielle. Considération, autorité, pompe et condition domestiques attribuées à une maman française font un contraste frappant avec l'aimable tolérance qui — d'une façon si fréquente — est en notre

organisation la mesure la plus libérale sur laquelle la mère doive oser compter de la part de ses enfants, et qu'il n'est pas rare — chez la jeune personne de dix-huit ans représentant la famille dans le monde — de voir tempérer par une consciencieuse sévérité. Tout cela vaut une attente, surtout si ce n'en est point une trop longue. Mademoiselle se marie sûrement, se marie jeune, et elle est assez bien informée pour savoir — et se soutenir par l'idée que l'épanchement sentimental impossible maintenant aura le champ libre après son mariage. Qu'il le précède lui semblerait aussi peu naturel que de mettre ses chaussures avant ses bas. Et d'ailleurs, brouter à l'ombre maternelle n'est nullement regardé comme une affaire pénible. Une jeune fille française *bien élevée* (— expression qui veut dire tant de choses ! —) trouvera certainement que la compagnie de sa mère est la plus charmante de toutes, et pensera que l'herbe poussant auprès des jupes de cette dame est particulièrement tendre et succulente. Voici qui peut être romanesque, mais le ton dont une telle demoiselle dit *Ma mère* me paraît avoir une toute spéciale intensité de sens. Et je ne me trompe toujours pas en affirmant que la maman, notamment si elle est du type replet dont j'ai parlé plus haut [1], a dans son accent, lorsqu'elle parle de *Ma fille*, une sorte de dignité sacerdotale » [2].

Dans *Outremer*, M. Paul Bourget, attirant lui aussi l'attention de ses compatriotes sur des mœurs étrangères qui étaient dignes de les surprendre, a fait un portrait de l'adolescente américaine qu'on aimerait à détacher pour le mettre auprès de ce tableau. Du rapprochement résulterait un joli effet d'équilibre.

A la vérité, une comparaison s'établissait en l'esprit de Henry James entre ce produit d'un éclat très pur, l'« American girl » de 1880, et le pâle échantillon de race française représenté par l'honnête petite bourgeoise ou fille noble enfermée dans ses murs et parmi ses proches. En forgeant le caractère d'*Isabel Archer* [3], de *Daisy Miller* [4] ou de *Milly Theale* [5], il montrait vers quels modèles féminins le portait son inclination. Sans doute lui était-il aisé de donner la partie belle à des figures imaginaires, quelles qu'elles fussent. Or

1. Allusion à un passager qui n'est point rapporté.
2. *From Normandy to the Pyrenees*, [*Portraits of Places*].
3. *The Portrait of a Lady.*
4. *Daisy Miller.* vol. 23 de l'Éd. Déf.
5. *The Wings of the Dove*, vol. 30 et 31 de l'Éd. Déf.

il établissait sur un piédestal, et choyait du regard et de la plume, une catégorie bien distincte de ses personnages : si les trois-quarts de ses héros étaient des héroïnes, presque toutes ses grandes héroïnes étaient des jeunes Américaines. Celles-ci, faisant des incursions en Europe, vivaient chez nous ou près de nous le meilleur et le pire de leurs aventures. Elles étaient des parangons d'élégance physique et morale, elles étaient adornées de talents, de grâces et de luxe vestimentaire : - - les ternes demoiselles françaises n'étaient donc point en état de lutter avec elles dans les livres où elles apparaissaient. Ces petites princesses transatlantiques, si innocentes quoique si libres, régnaient sans rivales sur notre continent avec une simple fierté qui défiait d'ailleurs toutes nos traditions, et, s'il leur arrivait le moindre mécompte, la faute en retombait sur notre culture frelatée : elles étaient des victimes auréolées, et dominaient encore, toujours, la situation, avec de grands airs excentriques.

Le romancier a dispensé louanges et moqueries à des types de femmes qu'il avait quelque droit à situer sur la scène du monde à l'époque où il écrivait.... Mais soyons philosophes : — les contemporaines américaines de Henry James se contentaient du mode d'éducation auquel maintenant est soumis l'élément féminin de notre pays, — et n'importe quel littérateur yankee moderne peut trouver dans l'examen de ce même mode matière à divertissement ! L'évolution des coutumes sociales en France ayant été, avec la dernière guerre, brusquée dans son cours, nous n'avons pas de peine intime à reconnaître que le maître décochait aux Françaises qu'il visait plus d'une juste remarque ; c'est tout ce qu'il faut ! Cependant oserons-nous applaudir bruyamment à tant de mots railleurs qui pouvaient égratigner nos aïeules et nos mères ?

II

Décors d'activité nationale. Paris et la Province.

Si Henry James a largement usé de ses facultés critiques aux dépens de notre peuple, il a su aussi se mettre patiemment à l'affût des occasions de se documenter sur nous. En fait son ingéniosité à tirer parti des plus infimes miettes de réalité pittoresque qui se présentaient amuse, quand on considère qu'il participa

à notre vie, qu'il s'initia à nos manières nationales, surtout dans les hôtels, pensions, « palaces », auberges et autres caravansérails.

Dans sa jeunesse, il prônait volontiers les avantages que les pensions de famille offraient à lui et aux gens de sa corporation, relativement à l'étude de nos mœurs. Et nous lui attribuons la paternité des pensées dont il gratifiait le très sympathique voyageur venu du Nouveau-Monde qui, dans la nouvelle intitulée *The Pension Beaurepas*, s'exprimait en ces termes :

« Je me sentais enclin à faire de la littérature, et un ami m'avait dit : « Si vous avez l'intention d'écrire, vous devriez aller vivre dans une pension : c'est le seul moyen de trouver des matériaux... J'avais lu quelque chose d'analogue dans une lettre du célèbre Stendhal à sa sœur : « J'ai un désir passionné de connaître la nature humaine, et une grande envie de vivre dans une pension de famille, où les gens ne peuvent cacher leur véritable caractère » [1]. J'étais grand admirateur de *La Chartreuse de Parme*, et crus sans peine qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de suivre les traces de son auteur. Je me souvenais aussi de la magnifique pension qu'on trouve dans le *Père Goriot* de Balzac, — la « pension bourgeoise des deux sexes et autres », tenue par Mme Vauquer, née de Conflans. Magnifique, veux-je dire, à titre de morceau descriptif ; l'établissement, en lui-même, était certes assez sordide, et j'espérais mieux de la Pension Beaurepas [2] ».

...Le romancier avait indiqué dans *A Bundle of Letters* que Mme de la Maisonrouge gagnait sa vie en exerçant la profession illustrée par Mme Vauquer ; plus tard, préfaçant *The American*, consignant toutes les circonstances de la composition de ce dernier ouvrage, il allait évoquer son séjour dans un petit hôtel sombre de la Rive Gauche, qui lui rappellerait encore le triste asile où la vieille logeuse avait accueilli Rastignac et Vautrin. Ainsi la « sordide » peinture de Balzac avait si fortement touché son imagination qu'il lui paraissait naturel de la décalquer à l'infini sur les indifférentes formes de la réalité.

Sa confiance dans les mérites de nos pensions, au temps où elle était la plus vive, ne l'empêcha pas à vrai dire de goûter chez nous à l'installation en domicile particulier. *The American*, dont on

---

1. Ceci veut être la traduction de la citation faite en anglais par Henry James, et non une restitution littérale du texte de Stendhal.

2. *The Pension Beaurepas*, vol. 19 de l'Éd. Déf., p. 349, ch. I.

vient de parler, fut en partie rédigé par lui dans un appartement meublé de la rue de Luxembourg dont il apprécia les médaillons Empire. Mais cette sorte de gîte ne prêtait évidemment pas beaucoup aux découvertes de valeur. Tout bien considéré, croyons que Henry James a reçu chez nous ses impressions les plus originales et les plus fécondes en idées soutenables lorsqu'il s'est trouvé, — promeneur, voyageur qui passe, — libre de s'intéresser aux plus larges décors de notre activité.

Il a eu, dans ce qui est la connaissance de ces larges décors, l'autorité qui s'acquiert avec les espèces sonnantes. Ses moyens pécuniaires lui assurèrent en effet l'accès de tous les endroits intéressants de notre pays, la pratique de bien des commodités de déplacement, la liberté d'errer chez nous à sa guise.

Peu de temps après son arrivée de 1875 sur notre sol, il se mit à affirmer son sens du pittoresque de nos contrées dans quelques-unes des relations de tourisme qu'il écrivit alors pour des périodiques des États-Unis. Ces relations étaient destinées à paraître ensuite dans des cahiers de réminiscences variées de voyages, — dans *Portraits of Places* par exemple. Mais l'homme de lettres fondit une certaine quantité d'appréciations sur notre seul pays dans une suite qu'il publia, dès 1878, sous le titre de *A Little Tour in France*. Il prétendit que ce recueil ne renfermait que de petites choses sans importance, de « light pages ». Nous, nous y décelons son application d'Américain érudit et artiste à sonder l'inconnu et le mystère de nos provinces. Eglises, châteaux, rues tortueuses, s'y montrent hantés pour lui par les ombres d'authentiques princesses et de seigneurs illustres, — par la silhouette du Visigoth Théodoric et celle du Prince Noir, — et par des figures de héros de romans modernes, (figures balzaciennes pour la plupart : M^me^ de Mortsauf, Lucien de Rubempré, M^me^ de Bargeton...) L'histoire et la littérature, dans le spectacle qu'il avait eu sous les yeux, l'avaient assailli de souvenirs. Mais les joies romantiques qu'il avait éprouvées lui avaient laissé toute faculté de signaler avec humour l'apparence rudimentaire, démodée, de ce qui avait trait à la vie des habitants actuels. Et son interprétation élégante, sa description exacte s'imposeraient, ne souffriraient pas une objection légitime, si elles n'étaient lestées des noms répétés de Murray, Joanne. Ces noms parlent trop positivement de « guides » — au cours de ce livre à ordonnance

claire et un peu monotone : un fâcheux parallèle finit par s'établir en l'esprit du lecteur...

Or les récits officiels d'excursions en France sont doublés, dans ce qui est l'Œuvre de Henry James, par les allusions à des coins familiers de territoire qu'on trouve en ses ouvrages d'imagination. Dans *Four Meetings*, il dépeignit avec complaisance le Hâvre, ses quais bruyants et ensoleillés, sa principale artère qui ressemblait à une « ancienne aquarelle »... Dans *Confidence* [1], il vanta non sans malice les agréments du pauvre casino de Blanquais-les-Galets.

Mais aussi, en octobre 1882, de Toulouse, il raconta ceci à Miss Norton :

... « Pour ma part, comme vous le voyez, je « fais » le sud de la France, dans un but littéraire sur lequel je ne veux point m'attarder — d'autant plus qu'il est d'un caractère peu relevé. (J'essaie d'écrire quelques articles sur ces régions pour un magazine américain illustré, le *Harper*, mais je ne prévois jusqu'ici aucun résultat très brillant). J'ai quitté l'Angleterre il y a cinq semaines, et, après un petit nombre de jours à Paris, je suis descendu en Touraine à cause des châteaux de la Loire...

...La Touraine est charmante, Chenonceaux, Chambord, Blois, etc... sont très intéressants. ...Mais le reste de la France, (c'est-à-dire ce que j'en ai visité), m'a plutôt désappointé, — quoique, sans doute, quand je vais vous débiter mon itinéraire, vous allez penser que j'aurais dû découvrir tout un monde de choses pittoresques, — à Bourges, le Mans, Angers, Nantes, la Rochelle, Poitiers, etc... La cathédrale de Bourges vaut un long pèlerinage ; mais à part cela la France a bien moins conservé la physionomie du passé que ne l'ont fait l'Angleterre et l'Italie. D'ailleurs je ne peux me consoler de ne pas être dans ce dernier pays, maintenant que je suis dans le Sud. Je n'aime pas les gens d'ici, et en fin de compte je déteste plutôt la contrée. Je rentre à Paris le premier novembre, j'y resterai un mois »...

Pour adoucir l'aigreur des propos qui concluent ce petit exposé, rappelons que l'écrivain n'était en général pas obstiné dans ses jugements... La randonnée en automobile entreprise en 1907 avec ses amis Wharton allait précisément le remettre en présence des lieux à l'égard desquels, vingt-cinq ans auparavant, il manifestait si peu de sympathie. Il alla cette fois de nouveau jus-

1. Vol. IV de l'Éd. Déf.

qu'aux Pyrénées, en passant par Blois, Poitiers, Bordeaux. Du « Grand Hôtel », à Pau, il écrivit à son neveu William :

... « Nous sommes arrivés ici hier soir, dans le Midi tout embaumé, tiède et poussiéreux, et nous resterons environ trois jours, pour faire des excursions ; nous accomplirons probablement cet après-midi Lourdes, aller et retour »...

Et, à quelque temps de là, il affirma que les trois semaines pendant lesquelles il avait été à même de voir « cette grande et incomparable France », dans le « chariot de feu » de ses compagnons de route, comptaient pour lui à peu près autant que tout le reste de sa vie.

Il avait rendu justice au Sud-Ouest. Pourtant si on ose, non pas agiter la question de ses préférences, mais se demander quelles parties de notre pays lui étaient le plus familières, il semble qu'on soit forcé de penser à celles du Centre, des bassins de la Seine et de la Loire. Les autres, avec leur individualisme plus marqué, l'intéressaient un peu moins ; elles avaient pour la plupart échappé à cette tonalisation historique uniforme, œuvre des siècles de relations étroites dans l'intérieur même d'un royaume ; elles manquaient de la couleur qui l'attirait entre toutes, celle qui venait de l'Ile-de-France. L'Alsace, la Bretagne, lui inspirèrent beaucoup moins de pages que ne le firent la Normandie ou la Touraine.

On pourrait être surpris qu'il ait pendant longtemps traité avec indifférence le Midi méditerranéen, où, à l'époque de sa jeunesse, avaient commencé d'affluer les cosmopolites de Paris et des villes d'eaux. Il y avait surtout là, certes, aux environs de 1875, des stations de cure pour riches valétudinaires, (tel son héros Longstaff [1]). Toutefois la saison du Carnaval présidait à Nice aux ébats d'étrangers fort bien portants... Et la Côte d'Azur n'annonçait-elle pas la divine Italie ?... Or l'écrivain professait une invincible horreur des mascarades et des cohues ; et l'Italie ne le séduisait point tant par ses caractéristiques physiques que par sa saturation artistique....

Visitant M. Paul Bourget à Hyères en 1899, il distingua enfin les mérites de notre Riviera. Ses lettres du moment décidèrent son frère le Professeur à passer peu après quelque temps de repos dans ces parages bénis. Son âme d'émigré était fort lourde lorsqu'il parlait au philosophe des « splendeurs étrangères, — et sans doute

1. *Longstaff's Marriage*, vol. 24 de l'Éd. Déf.

inférieures, — de l'indigeste Midi de Bourget et du vicomte Melchior de Vogüé ». Cependant la mélancolie d'un jour de spleen ne l'empêchait pas, après tout, d'estimer qu'il avait « les plus aimables des hôtes et les plus brillants des commensaux », de dire qu'il se trouvait dans un « Eden à grands murs », et de risquer de devenir lyrique :

« Cette petite propriété — (deux maisons côte à côte, dans un parc de vingt-cinq acres qui est entouré de murs et planté de pins et de cèdres touffus, sur un flanc de montagne en terrasses, avec des vues délicieuses sur l'intérieur et sur la mer), — c'est une acquisition précieuse et enviable. Les promenades sont innombrables, les agréables « coins sauvages », (partout accessibles), ne sont que d'autres aspects pleins de douceur, et la lumière, l'air, les nobles et gracieuses lignes, etc... sont tous de premier ordre. C'est du pur classique, — Claudien, Virgile... »

... Il n'était plus insensible à l'harmonie qui règne sous ce ciel profond et lumineux.

De bonne heure en fait il avait apprécié le cachet des humbles paysages campagnards français, — ceux qui s'offrent au regard sur la plus grande étendue du territoire, admirables non par la richesse de leur éclairage ou la rareté de leurs lignes, mais par le grand calme épandu sur eux. Il connaissait les bonnes petites plages de la côte de la Manche, où le Tout-Paris d'il y a un demi-siècle se serait ennuyé ferme. Mais il aimait particulièrement à entretenir en son esprit le souvenir de plaines vertes, coupées de petits cours d'eau, semées de bouquets d'arbres, sereines et discrètes dans la pâleur de leur atmosphère, — le souvenir de ces vastes espaces agricoles où les villages, avec leurs tuiles brunes, leurs troupeaux et leur clocher, faisaient des taches si nombreuses. Et ses premiers romans consignent plus d'une image de nos tableaux champêtres : il représenta les alentours de Saint-Germain-en-Laye dans *Madame de Mauves*, la Touraine dans *The American*...

Il recourait parfois à nos décors rustiques pour nuancer l'expérience intime de ses héros. Il leur donnait alors sur les âmes une influence sentimentale assez voisine de celle qui se dégageant des belles nefs gothiques, — leur faisait engourdir par de secrets artifices les cœurs humains les plus palpitants, inspirer judicieusement les esprits hésitants, mettre en bonne forme, comme par magie, des gens dont les notions habituelles étaient chavirées. ...Les agrestes abords de la forêt de Saint-Germain assistaient moralement

l'honnête Longmore que les suggestions de l'affreuse Clairin avaient blessé dans son affection à l'égard d'Euphemia... Et lorsque Lambert Strether, soudain isolé de ses anciens amis, eut l'idée d'aller chercher un salutaire regain d'assurance personnelle dans une promenade hors de la « banlieue », il partit pour un endroit où il y aurait peupliers, rivière, auberge, voire carriole, conducteur en blouse et bonnet de coton..., — bref tout ce qui pourrait évoquer un « Lambinet », plus encore ! — mais qui, par la simple promesse de sa réalité, avait la vertu de tirer un sifflement d'allégresse des lèvres du pauvre Ambassadeur disqualifié.

Le génie de notre terroir affectait ainsi des personnages spécialement disposés à en ressentir l'action. Or les émotions qu'il leur procurait, si bien distinguées fussent-elles par l'écrivain, n'étaient pas nécessairement éprouvées par lui de manière aussi nette qu'elles l'étaient par eux, — enfants de son imagination. Lorsqu'il était bien portant, — dans sa jeunesse notamment, — Henry James voyait notre campagne en promeneur curieux, plus volontiers qu'il ne la regardait en poète, et ne prisait d'elle en toute sincérité que sa valeur pittoresque. Sur la fin de ses jours il devint néanmoins fort accessible aux délicates joies bucoliques. Son installation à Rye avait été le signe d'un besoin de repos qui le faisait s'abandonner à elles avec délices. Ce fut alors qu'il eut, à l'occasion d'un voyage en automobile, la perception inattendue de ce qu'était l'« agréable pays de France » et sa puissance d'envoûtement. Pour la première fois, n'est-ce pas ? il acceptait de se soumettre avec simplicité à cette puissance.

Les spectacles ruraux de la Grande-Bretagne, (ceci soit dit en passant), eurent tôt dans sa vie une chance de lui plaire que les nôtres furent bien empêchés de partager. Longtemps avant que, sur notre sol, une gentilhommière lui eût bénévolement ouvert ses portes, il avait été l'objet de nombreuses invitations dans des « English country-places », — ces propriétés anglaises, théâtre d'un si grand nombre de ses intrigues romanesques. Il y avait été fort gracieusement reçu... — les paysages bénéficiaient de sa reconnaissance envers tout ce qu'il avait approché pendant ses visites ! Au sujet des habitations comme telles, comparons les demeures de Mr. Touchett, de Lord Warburton, dans *The Portrait of a Lady*, avec le château poitevin des Bellegarde, et plaignons nos hobereaux pour le bien-être aimable et cossu dont ils étaient à son avis privés !

Pourtant, sous le rapport des conditions climatériques, la vie de nos contrées lui paraissait beaucoup plus favorisée que celle des comtés d'Outre-Manche. L'humidité était chez nous toujours plus tolérable, même par la pluie, sauf bien entendu au cours des années d'inondations, 1910 par exemple... Force nous est d'apprendre qu'à plusieurs reprises ses bonnes dispositions d'hôte de passage à l'égard de la France tinrent à une question de climat : lorsqu'il débarquait sur le continent, il se laissait captiver par notre température clémente [1], notre ciel léger que souvent le soleil perçait. Or son intérêt professionnel l'amenait plus fréquemment en notre capitale que dans nos provinces : il prit notre métropole pour but de plus d'un de ses voyages sur notre sol. C'est pourquoi se présentait parfois à son esprit le contraste formé par le joyeux printemps qu'il trouvait là justement lors de sa venue, et le sombre hiver de Londres qu'il venait de quitter. Et il lui arrivait d'avouer qu'à défaut d'autres commodités ou avantages, et en dépit d'inconvénients sérieux ou graves, Paris lui procurait durant les journées qu'il y passait la force de supporter ensuite les brouillard de la Tamise. En mars 1893, il engageait son ami Edmund Gosse, dont la santé était ébranlée, à le rejoindre en ce lieu de réconfort. La lettre était adressée à la femme du poète :

...« Dites-lui, je vous prie, qu'il s'attende en toute confiance à ce que Paris lui donne un regain des plus belles impulsions de la vie. La ville est tiède, ensoleillée, splendide, — dorée et claire, — toute prête à l'accueillir. Je fais naturellement allusion aux attraits spécieux de l'aspect extérieur. Au fond, ce n'est que corruption parfumée, — mais tout le reste est charmant. Et puis, quelle bénédiction, après tant de tristesse et de souffrance, lorsqu'on retrouve autour de soi les bras d'un « climat » ! Hâtez-vous, mon cher Edmund, de venir vous guérir ! »...

L'invitation fut sans effet. Et l'ardeur convaincante de Henry James s'éteignit très vite, ainsi qu'en témoignent ces lignes écrites quelques semaines plus tard aux mêmes correspondants :

... « Paris n'est plus possible d'aucun point de vue, et je le quitte demain ou après-demain... L'endroit continue à *rengorger* (*sic*) de soleil et de sauces, sans parler d'autres appels aux sens et autres pièges pour la poche... »

1. Cf. Lettre à M. Jusserand publiée en Appendice.

L'attrait du climat parisien ne saurait être invariablement irrésistible, lorsque des motifs d'intérêt personnel le combattent. Nous avons vu l'écrivain américain lui échapper dans son animosité contre le milieu littéraire en 1876. A cette époque-là il reprochait — par surcroît — à la capitale française de l'avoir trompé sur la qualité de tout ce qu'elle s'était soi-disant engagée à lui laisser tirer d'elle, lorsqu'elle l'avait reçu. C'était là un gros grief. Mais, — la tiédeur de l'air mise hors de cause, — il allait falloir compter avec ses nombreux revirements d'opinion sur la ville... Au moment même où s'affirmait son ralliement à l'idéal « anglo-saxon », au bout de dix ans de résidence londonienne, il chantait, au livre IV de *The Princess Casamassima*, les glorieuses images de notre métropole qui restent inaltérables, fixées par de la poudre d'or, dans la mémoire des pèlerins. Il amenait Hyacinth Robinson à Paris. Dans son premier émerveillement, le jeune homme apportait une gravité particulièrement attendrie. Il était — c'est entendu — sur les lieux où avait vécu toute la branche maternelle de sa famille. N'empêche que son attendrissement incite, on ne sait trop pourquoi, à suspecter l'auteur d'avoir confessé en secret, dans cette histoire de petit relieur inexpérimenté, les sentiments d'indulgence émue que la vieille cité lui avait inspirés, à lui-même, aux heures où il s'était plu à l'admirer.

Hyacinth ne dédaigna pas de dépenser son argent chez les « Français sanguinaires » ; il arpenta avec piété la grande scène de 1789, — vit la « Place de la Concorde », d'abord « Place Louis XV », puis « Place de la Révolution ». Il était conquis par le rôle plus « créateur » que « destructeur » de la Révolution ; et le romancier, sans être porté à la considération des plus brûlants sujets politiques, parut accorder derrière lui un salut discret à notre grand amour de la liberté, à notre propre compréhension du progrès. Hyacinth alla par ailleurs de révélation en révélation. Il goûta d'une excellente cuisine, il rencontra des « femmes très chic », et consentit dévotement à céder à la griserie de l'air ambiant. Aussi bien :

« Le Boulevard était plein d'animation, — brillant avec ses illuminations, avec la variété et la gaîté de sa foule, l'éblouissement de ses magasins et cafés perçus par des façades ouvertes ou par d'immenses glaces transparentes, le flamboiement des porches de théâtres, l'éclat des lanternes de voitures, le murmure des causeurs et des flâneurs qui s'étend au loin, le tumulte du plaisir et de la prospérité, la générale magnificence de Paris, un très beau soir de

juin. Hyacinth s'était promené toute la journée, — il avait marché de l'heure du lever à celle du coucher, chaque jour de la semaine depuis son arrivée, et maintenant s'était abattue sur lui une fatigue extraordinaire, une terrible lassitude, qui n'était pas cependant privée du charme d'une douce satiété ; il s'assit sur une chaise, près d'une petite table, devant chez Tortoni, moins pour s'en remettre que pour en jouir. Il avait tant vu, tant éprouvé, tant appris, tant frémi, vibré, ri et soupiré durant les derniers jours passés qu'il sentait finalement le danger de devenir incohérent vis-à-vis de soi-même, et la nécessité d'arrêter ses comptes.

Ce soir, il venait à un point d'arrêt ; il s'établit simplement à la porte du café le plus élégant de Paris, s'examina et fit l'inventaire de ses impressions. Il avait eu l'intention d'aller au Théâtre des Variétés, qui jetait ses feux, de l'autre côté de la grande avenue, à travers les lumières intermédiaires et le maigre feuillage des arbres auxquels l'asphalte n'est point salutaire. Mais, connaître Chaumont [1], — il renonçait à cela pour l'instant. La pensée qu'il aurait encore largement le temps de voir le *succès du jour* ajouta au luxe de sa situation. La détermination de commander une *marquise* eut même effet, — quand le serveur, dont le plastron et les favoris imposants sortaient du long cylindre blanc d'un tablier, vint prendre ses ordres. Il savait que la décoction coûtait cher ! il avait appris cela au moment où il l'avait entendu mentionner pour la première fois, le soir précédent, alors qu'il était à sa place pendant un *entr'acte* de la Comédie-Française. Un monsieur, près de lui, — un jeune homme en habit causant avec quelqu'un de sa connaissance qui était dans la rangée suivante, recommandait à ce dernier de se rafraîchir après le spectacle avec le régal en question : il n'y avait rien de tel, faisait-il remarquer, par une chaude soirée, en plein air, lorsqu'on avait soif. Le serveur apporta à Hyacinth un grand verre de champagne dans lequel fondait une glace à l'ananas. Et notre héros comprit qu'il n'avait pas espéré une sensation moins intense en cherchant à la terrasse de Tortoni une table qui fût libre... Il y en avait très peu de vacantes, et il croyait que les autres étaient occupées par de grandes célébrités ; — en tout cas, ces gens étaient justement les types qu'il avait prévus et

1. Nous avons tout lieu de croire qu'il s'agit d'une actrice, morte le 4 février 1926 dans l'oubli après avoir vécu au siècle dernier des années de célébrité, Marie-Céline Chaumont, (née en 1848), qui a effectivement joué sur la scène des Variétés.

qu'il avait particulièrement désiré rencontrer quand la prodigieuse occasion de venir à l'étranger avec ses poches pleines d'argent (...), était devenue une réalité pour lui à Lomax Place. Il connaissait Tortoni du fait qu'il avait étudié le roman français ; et, installé là, il avait un vague sentiment de fraterniser avec Balzac et Alfred de Musset : il y avait des échos et des réminiscences de leurs œuvres dans l'air, tout confondus avec les indéfinissables exhalaisons, la bizarre odeur composite, moitié agréable, moitié impure, du Boulevard.

« Splendide Paris, charmant Paris ! » Ce refrain, — fragment d'une invocation, commencement sans fin, — bourdonnait perpétuellement dans les oreilles de Hyacinth, seuls mots articulés ayant trouvé à s'exprimer, de l'hymne de louange que son imagination adressait à la capitale française depuis la première heure de son séjour ... » [1].

Henry James résistait à la contagion de la fièvre de plaisir qui règne dans les secteurs babyloniens de notre métropole, à la soif de jouissance qui réclame des boissons coûteuses. Nous n'avons pas à donner trop d'attention à l'aventure, somme toute assez vulgaire, à laquelle l'écrivain vouait avec tant de vraisemblance le pauvre petit ouvrier de Londres en l'obligeant à absorber une « marquise »... Ce sont la « générale magnificence » de la cité, si magistralement évoquée, et surtout la ferveur dont cette magnificence était l'objet qui confèrent une certaine valeur représentative à la citation précédente.

Mais comment ne pas relever une série d'impressions, introduites par le romancier dans *The Tragic Muse*, quelques années après la publication de *The Princess Casamassima*, — impressions qui apportaient encore, confiées en message à un jeune seigneur anglais artiste, blasé sur les mérites de Tortoni, un tribut au charme multiple et irrécusable de notre Ville !

...« Nick Dormer, installé depuis cinq minutes avec Gabriel Nash à une terrasse de café formant un angle de la Place de l'Opéra, s'écria : « Partons ! je voudrais vous parler et je ne le puis ici. Allons n'importe où ! Il sera agréable de marcher ; faisons une promenade vers les *quartiers sérieux*. Chaque fois que je viens à Paris, je prends le Boulevard, avec sa conventionnelle grimace, en plus grande

1. *The Princess Casamassima*, vol. II de l'Éd. Déf., tome II, livre IV, ch. VII, p. 107-108-109.

aversion au bout de trois jours. J'ai même horreur de le traverser. Je fais un détour d'un demi-mille pour l'éviter [1] ».

Les deux amis se dirigèrent vers les Tuileries... Ils ne comptaient point leurs pas... Retrouvons-les auprès de Notre-Dame:

... « Ils traversèrent pour passer sur l'autre bord du fleuve, — là où l'influence du monument gothique donnait une distinction même à ce qui rend Paris pimpant : règle et mesure municipales, mportune symétrie, « beauté » de toute chose, débauche de gaz, cliquetis perpétuel sur les ponts bien tenus. Devant un tranquille petit café de la Rive Gauche, Gabriel Nash dit : « Asseyons-nous » ; ...L'établissement était engageant et le quartier sans prétention, — loin des caravansérails. Petites tables et chaises traditionnelles, sur le quai, — rideaux de mousseline derrière la face vitrée, — note générale de sciure de bois et d'un dégouttement de petite bière. L'endroit était réduit au silence, sinon à l'obscurité, par 'heure tardive. Il ne passait aucun véhicule, — rien que de temps à autre un léger pied parisien. Au delà du parapet ils pouvaient entendre rouler la Seine. Nick Dormer dit que cela le faisait penser au vieux Paris, à la grande révolution, à M^me^ Roland, *quoi* ! » [2],

Si Henry James ne se laissa jamais ensorceler à fond par les aspects historiques de notre capitale, si en toute circonstance il s'éloignait d'eux à volonté, il mit néanmoins assez longtemps à perdre l'habitude de venir une fois l'an les contempler. Il savait interpréter sans effort leur nom, leur légende, deviner le rôle de témoins augustes qu'ils avaient pu jouer. Son goût des descriptions nocturnes de la ville semblait trahir chez lui des rapports occultes avec ces grandioses décors d'activité moderne qui, aux heures où l'humanité s'assoupit, ont leur plus expressive physionomie, — celle qui correspond pour chacun d'entre eux à son âge respectif.

Cependant, appliqué à Paris, l'instinct romantique n'affaiblissait pas chez lui une curiosité aigüe, précise, à l'égard de ce qui dans la cité était purement pictural, — amusant par de très modestes qualités de forme ou de couleur. Il arrivait qu'il s'attardât à apprécier dans le jardin du Luxembourg les très innocents effets d'automne sur le feuillage, — à examiner les enfants avec leurs bonnes, et les gens qui flânaient là comme lui, — à étudier une rue éclairée par le soleil couchant d'avril : l'intense agitation, les boutiques de

1. *The Tragic Muse*, vol. 12 de l'Éd. Déf., tome I, livre II, ch. IX, p. 147.

2. *Ibid.*, vol. 12 de l'Éd. Déf., tome I, livre II, ch. IX, p. 156-157.

confiseur ou de coiffeur, la petite voiture aux violettes et la marchande en coiffe gaufrée, — à regarder défiler voitures et piétons se rendant au Bois. Aussi son œuvre comporte-t-elle des notations ingénieuses du Paris qui se présente aux yeux les plus simples, à ceux qui, exactement, ne sont qu'une bonne rétine. Ses conditions d'existence personnelle lui imposaient, du reste, un spectacle de notre métropole plus diversifié que ne l'était celui de nombreux sédentaires, habitants perpétuels d'un même appartement, leur coquille. Ses observatoires étaient établis en autant de points que son sort d'étranger en décidait pour lui. Les plus fixes dont il disposât étaient naturellement les balcons, — balcons des hôtels où il élisait un domicile éphémère, — et les restaurants et cafés, — tous endroits commodes d'où il pouvait du même coup éviter la fatigue physique et distraire son esprit. Sa spontanéité à évoquer les uns et les autres dans ses romans suffirait à indiquer qu'il en usait souvent. Il aimait à se réfugier en particulier dans les cafés, malgré l'affreuse « petite bière aigre » qu'on y servait, — et il enseignait avec libéralité le chemin de tels asiles à ses personnages. Grand-Café, Café de Paris, Café Riche, Café Anglais, Ritz, etc..., et en d'autres genres, Café de la Jeunesse, Café de la Patrie, la plus pauvre salle de consommation pour humbles rentiers et artistes, — n'importe quoi lui plaisait pourvu qu'il y eût au moins « des petites tables et des chaises ». Il aurait peut-être gémi en voyant se multiplier l'« American bar » parisien. Mais il était deux fois heureux lorsque le café possédait une de ces « terrasses » qui agrandissent tellement l'angle de vision. C'est ce que prouve, dans ses livres, la fréquence presque fastidieuse avec laquelle il utilisait les ressources de ces salons en plein air, à entrée libre : il conduisait là des gens très bien, « Lady Julia » [1] lui paraissant toutefois avoir manqué aux convenances, le soir où elle réalisa l'extravagante envie de s'asseoir, un moment, parmi l'habituelle clientèle de « M. Durand » ; et il en faisait le comique symbole de tout ce que regrettait, loin de sa patrie, la drôlesse qui prenait dans *Four Meetings* le titre de Comtesse. Lorsqu'il y était lui-même installé, il avait par malheur mille raisons d'évaluer la qualité artificielle du « brillant », (puisqu'il faut toujours employer ce mot !), de la vie environnante : « grimace » des nouveaux Boulevards, insipide « article de Paris », etc.

Il avait pris dès 1876 l'habitude de ne point accepter les yeux

1. *The Tragic Muse.*

fermés la sanction d'élégance parisienne à laquelle beaucoup de ses concitoyens se rapportaient dans leurs appréciations. Et il ne craignait pas d'établir dans ses romans qu'il répudiait, relativement à elle, maints axiomes chers aux snobs américains. Lorsqu'il exhibait l'un d'eux, il s'efforçait donc de le montrer naïf et gauche en dépit de ses idées prétentieuses. « Louis Leverett », le jeune esthète bostonien présenté dans *The Point of View*, à force de maladresse, — lors de son voyage en notre pays, — allait jusqu'à perdre ce qu'il avait jamais pu avoir de jugement. C'était lui qui, de retour dans sa patrie, s'écriait pathétiquement : « Je voudrais mon petit coin de Paris, je voudrais le riche, le profond, le sombre Vieux-Monde, je voudrais être parti de cet horrible endroit ! » Sa folie enthousiaste n'était rien moins qu'une recommandation pour nous. Quant aux talents acquis chez nous par une » Mrs. Headway » [1], ils étaient sujets à caution : « Mais, ce qui était assez parisien, — si être parisien constituait la mesure du succès, — c'était la manière dont elle ramassait les idées et prenait de toute circonstance une suggestion ». D'autre part, tout le factice de l'existence de « Mr. Tristeam », de « Mr. Luce » [2] ou du petit « Mr. Rosier » [3] était mis sans merci en lumière par l'écrivain. Henry James se jouait de ces pauvres poseurs, tout en leur concédant une aimable science dans le choix d'une ombrelle, d'un menu ou d'une pièce d'ancienne faïence, et une connaissance sérieuse des lieux où l'on dépense beaucoup d'argent, (l'Hôtel Drouot étant regardé comme tel pour la satisfaction de Mr. Rosier, passionné collectionneur). Que ces êtres-là manquaient donc d'impulsion, de vitalité ! Ils avaient dû répéter avec une grande patience leur leçon de maintien parisien pour arriver à être à la fois si impeccables et si nuls. Mais aussi, leurs manières trop apprêtées, leur trop faible dose de sens critique, empêchaient heureusement le lecteur de se renseigner auprès d'eux sur ce qui était le théâtre de leurs actions. En vérité, — le romancier n'eût-il compté que sur les confidences de ses modèles ou sur une expérience personnelle analogue à la leur pour estimer Paris, il eût proféré à son adresse, inévitablement, d'irrémédiables paroles de dégoût...

Si son intelligence active l'avait préservé de se déclarer

1. *The Siege of London*, vol. 19 de l'Éd. Déf.
2. *The Portrait of a Lady*.
3. *Ibid.*

content des premiers mirages de raffinement qui suffisaient à tant d'âmes cosmopolites, il avait d'ailleurs eu l'intuition que le truquage de la vie des bords de la Seine était une sorte d'industrie née de l'engouement des envahisseurs, qu'à cet engouement était imputable le caractère frivole ou spécieux de beaucoup de dehors flatteurs. Partout où une population de « colons » côtoie celle des natifs, il existe un double courant d'activités ; car l'élément immigré, à la longue, en crée un correspondant à ses tendances particulières, que l'autre groupe commercialement exploite, et de ce fait aide à s'affirmer. Henry James avait deviné que l'habitant d'origine n'était pas dupe des miroitements de surface ménagés pour l'illusion d'un certain public. Voilà pourquoi il s'appliquait parfois à jauger la mentalité générale et ordinaire des autochtones. Il remarquait alors l'air bon enfant de la foule, la noble simplicité des quais, les séries de fenêtres qui annonçaient la paisible animation intérieure — proche à travers les vitres minces — invisible pourtant derrière la façade indifférente des immeubles ; — et à aucun moment il ne devait lancer l'anathème définitif contre cette ville qu'il savait si habile à dresser des pièges, mais qu'il avait jugée capable de réserver des terrains sûrs à l'usage des initiés.

Au demeurant tout nous porte à croire que le « parfait Parisianisme » dont, vers sa douzième année, il s'était imaginé avoir déjà la possession complète, n'avait rien eu à faire avec l'acceptation facile de la tournure d'esprit soi-disant parisienne, — qu'il avait senti précisément, à cette époque, sa puissance de résistance aux appâts qui empêchent tant d'autres de goûter aux bienfaits réels de notre capitale, — et que c'est le souvenir d'un tel sentiment qu'il a signalé dans ses mémoires.

Or en avançant en âge, Henry James s'installa dans l'idée que les privilégiés à qui toute sécurité était garantie, pouvaient être des gens qui prenaient part au tourbillonnement des moins avisés qu'eux... De là cette grande apologie, sous le titre de *The Ambassadors*, — où l'aspect physique des monuments et des rues, le pittoresque de l'agitation journalière, le caractère « prodigieusement artistique et décoratif » de Paris, noté dans *The Princess Casamassima*, tombait d'une façon toute nouvelle au deuxième rang des motifs d'intérêts de l'auteur. Les plus récents ouvrages que le maître avait publiés étaient moins ornés de copieuses descriptions d'objets concrets que ne l'avaient été ses premiers. Jamais pourtant jusqu'ici son ultime manière, si sobre de tableaux détaillés, d'images expli-

quées, ne s'était déployée sur le thème de notre métropole. Le lecteur était en fait maintenant censé connaître la place... Il était du moins engagé à compléter par lui-même les évocations d'apparences intégrales dont quelques traits, — fort souvent des traits secondaires, — seuls lui étaient indiqués. Les personnages américains de l'intrigue montraient d'autre part une grande sûreté dans leurs mouvements, n'étaient déroutés par rien de ce qui était condition matérielle de leur séjour. Ils n'étaient cependant que des hôtes d'occasion, tels autrefois Newman, Hyacinth Robinson, — à qui la pratique de l'endroit avait plutôt manqué. Il y avait là, comme en n'importe quel précédent roman ou conte de l'écrivain, une profusion de balcons, de restaurants et de cafés à la disposition de ces héros étrangers, qui s'en servaient. Mais les nouveaux venus avaient, en outre, trouvé le chemin des logis familiers et charmants à côté desquels Newman était passé, les ignorant, tandis que ses pas le menaient vers son appartement à dorures ou vers l'hôtel de Bellegarde aux murs salpêtrés. Et c'était dans des cadres à la fois personnels et accueillants, — chez Chad, chez la comtesse de Vionnet, — que les êtres assemblés par le sort recevaient le subtil enseignement de Paris. L'esprit de la célèbre cité présidait à leurs rencontres, leur soufflait les mots qu'ils devaient dire ou taire, les gestes, la tenue qu'ils devaient adopter ou éviter, et toute une interprétation intime des silences, des paroles, de la conduite de leurs pairs, dont ils tiraient en temps utile la morale pour leur propre profit. Les entretiens entamés sous une si lumineuse égide devenaient d'autant plus aisés qu'ils chargeaient l'âme des interlocuteurs de problèmes plus lourds. Leur transparence semblait augmenter à mesure qu'ils faisaient lever un buisson plus dense d'idées et de pensées complexes. Et ainsi la souplesse, la finesse intellectuelle qu'ils nécessitaient étaient, par excellence, le moyen d'initiation à l'art du bien-vivre parmi les embûches de la Ville. Sans eux, les seules suggestions du décor le plus savamment harmonieux, — ensemble des beaux objets Empire de M^me^ de Vionnet, par exemple, disposés de façon qu'auprès d'eux la collection des bibelots de « Maria Gostrey »[1] n'était que riche entassement, — ces suggestions se seraient évanouies sans effet. Voilà ce dont il advint que Henry James, sur le tard, parut assuré, — après qu'il eut à plusieurs reprises battu en retraite vers Londres, voyageur décontenancé,

1. *The Ambassadors.*

— et alors qu'il se tenait depuis plusieurs années très soigneusement éloigné de Paris.

Aussi bien, Chad Newsome, Little Bilham [1], Maria et Mme de Vionnet elle-même, étaient les témoins de leur destinée. Ils se savaient responsables de leur tranquillité et de leur malheur, prévoyaient tout, se rendaient compte de tout. La ravissante comtesse n'avait pas cédé à un entraînement romanesque de « servante », — elle avait analysé et admis son cas. Et Chad, dans son insouciance, avait une vue très nette de l'impasse où il se fourvoyait avec elle. Lorsqu'il devint opportun pour eux de songer à la fin prochaine de leur liaison, ces deux protagonistes se montrèrent, au mépris de leur possible déplaisir, foncièrement raisonnables. Mme de Vionnet, si délicate, avait en somme la force de vaincre toute sentimentale aberration, de dominer une passion tyrannique pour regarder l'abîme qui se creusait à ses pieds, — comme Maria dominait, de sa perspicacité honnête, les épisodes de n'importe quelle affaire dont elle ne percevait que des signes fugitifs. Or, si les étrangers qui entouraient dans le livre la grande dame française (née de mère anglaise) ne ressemblaient guère à Newman, ils n'avaient rien non plus des habituels hôtes cosmopolites de Paris, que le littérateur américain avait fréquentés dans sa jeunesse et dont il avait précédemment tracé quelques portraits. Et la sagesse de ces nouveaux personnages était à la gloire de l'hospitalité de notre capitale... Celle-ci ne favorisait pas jalousement ses enfants ; non, elle accordait sans partialité son bon sens à tous ceux qui, évitant de l'aborder comme un terrain conquis, voulaient bien se laisser instruire par elle.

Et c'est devant cette formidable supériorité de la claire intelligence sur le débordement du luxe, sur la somptuosité du cadre, que l'écrivain insistait dans *The Ambassadors*. Lambert Strether venait, à la requête de Mrs. Newsome, détacher Chad, fils prodigue, des contingences ambiguës qui empêchaient vraisemblablement son retour en New England. L'« Ambassadeur » avait cru débarquer en pays connu, puisqu'il avait déjà visité notre capitale, autrefois, avant son veuvage, en compagnie de sa jeune femme. Il s'apercevait soudain de l'inutilité de son premier voyage, pendant lequel il s'était laissé éblouir par ce que ses yeux avaient vu, sans prêter d'attention à ce que les regards sont impropres à saisir. Et lui, que toutes les apparences séductrices étaient incapables de corrompre, s'aban-

1. *Ibid.*

donnait avec délices au désir de mesurer cette élasticité robuste de la pensée, qu'il devinait chez les authentiques Parisiens et vrais Parisianisés. Observateur palpitant des événements dont sa mission le rendait juge, oublieux de son devoir initial, l'âme embuée du mélancolique regret de tant d'années usées dans des conditions de trop chiche dépense spirituelle, il acceptait, il demandait tout le secret de la généreuse cité.

Si Henry James avait parfois médit de la capitale gallo-latine, il faisait faire à Strether amende honorable à sa place... Là-dessus, il mettait de côté les données que la France avait apportées dans son stock de matériaux à exploiter : il ne devait plus désormais employer aucune d'elles dans ses travaux d'imagination. D'ailleurs, le manifeste en faveur de notre métropole, présenté dans le long roman qui vient de requérir notre attention, était plus une œuvre de justice qu'un témoignage sentimental. Il indiquait surtout jusqu'à quel point l'analyse peut suppléer à la connaisance secrète qui naît de la communauté d'intérêt ou de tradition. Néanmoins, comme on le sait, quelques années après la publication de *The Ambassadors*, en 1907, le maître, tenté par les nouvelles reçues de la « rue de Varenne » [1], se décida à franchir la Manche, à venir passer quelques temps « dans une belle vieille demeure, au cœur de la Rive Gauche... », — pour emporter ensuite de son séjour dans notre ville des souvenirs tout empreints de douceur [2]...

---

1. Venant de Mrs Wharton.

2. Nous avons montré Henry James découvrant Paris. Il nous paraît intéressant de rapporter maintenant quelques passages du chapitre dernier de l'*Histoire de la Littérature anglaise*, [Tome V, livre V, chap. VI, (Hachette, 1874-78)] de Taine. Nous groupons ici des fragments qui dénotent, sur le sujet de notre capitale, une impression d'ensemble assez curieusement voisine de celle que le romancier anglo-saxon, par degrés successifs, est arrivé à forger :

« C'est le soir, les rues flamboient, et une poussière lumineuse enveloppe la foule affairée, bruissante, qui se presse, se coudoie, s'entasse et fourmille aux abords des théâtres, derrière les vitres des cafés. Avez-vous remarqué comme tous ces visages sont plissés, froncés ou pâlis, comme ces regards sont inquiets, comme ces gestes sont nerveux ? Une clarté violente tombe sur ces crânes qui reluisent ; la plupart sont chauves avant trente ans. Pour trouver du plaisir là, il faut qu'ils aient bien besoin d'excitation ; la poudre du boulevard vient imprégner la glace qu'ils mangent ; l'odeur du gaz et les émanations du pavé, la sueur laissée sur les murs fanés par la fièvre d'une journée parisienne, « l'air humain plein de râles immondes », voilà ce qu'ils viennent respirer de gaieté de cœur. Ils sont serrés autour de leurs petites tables de marbre, assiégés par la lumière crue, par les cris des garçons, par le brouhaha

En 1909, il se sentait devenir si casanier que « les grandes aventures telles que Paris » le faisaient reculer. Et il écrivait que, transformé maintenant « en un rustre petit bourgeois du Sussex », il redoutait l'effort qu'il lui faudrait accomplir pour se mettre au niveau du ton parisien, « de la *haute élégance*, du brio général de la vie et de la conversation » qu'il connaissait bien. Il ne souhaitait plus que la paix, à tout prix, dans son « village » ; et, pour la seule raison qu'il se representait ses amis dans un « labyrinthe de chaleur et de bruit », il fut dorénavant « sourd à la voix de sirène » de ce Paris dont les appels cléments démentaient assez la « notoire perversité ».

III

Civilisation et beaux-arts.

Dès son installation en Europe, Henry James, nous le savons, s'était proposé de ne pas considérer seulement en notre pays la région située entre l'Arc de Triomphe et le Gymnase... « La France peut être Paris, mais Paris n'est pas la France », — avait-il énoncé en manière de préambule à *A Little Tour in France*. Cependant il n'en chercha pas moins les marques principales de notre culture dans la capitale... Là, sans doute, s'offraient-elles à lui plus sensibles et plus variées. Notre mouvement effectif de décentralisation intellectuel et artistique ne remontant qu'à ces toutes dernières années, il ne fut guère admis à observer, chez nous, qu'une situation dans laquelle la province était réputée trop arriérée pour produire à elle seule grand'chose de remarquable.

---

des conversations croisées, par le défilé monotone des promeneurs mornes, par le frôlement des filles attardées qui tournoient anxieusement dans l'ombre » p. 463.

« Toutes leurs jouissances sont factices et comme arrachées au passage ; il y a en elles quelque chose de malsain et d'irritant. Elles ressemblent à la cuisine de leurs restaurants, à l'éclat de leurs cafés, à la gaieté de leurs théâtres. Ils les veulent trop promptes, trop vives, trop multipliées... » p. 464.

« Mais qu'ils sont fins, et que leur esprit est libre ! Comme ce frottement incessant les a aiguisés ! Comme ils sont prompts à tout saisir et à tout comprendre ! » p. 644.

« Cette grande ville est cosmopolite ; toutes les idées peuvent y naître ; nulle barrière n'y arrête les esprits ; le champ immense de la pensée s'ouvre devant eux sans route frayée ni proscrite. » p. 464.

Fréquemment les mots « clever », « cleverness », revenaient dans ses essais, dans ses romans, associés avec le nom de « French », relatifs à notre idiosyncrasie, visant une sorte d'habileté, de virtuosité de pensée des gens de notre race... Ceux-ci comprenaient vite, — mais leur imagination était réputée peu scrupuleuse. Le littérateur qui en 1875 s'installa chez nous, venant de New England, était mal disposé à excuser les moindres signes de malice, de fantaisie perverse chez les Gallo-Latins que le sort mettrait en sa présence. Et les plaisanteries si effrontément spirituelles qu'il eut parfois à apprécier le révoltèrent. A son dire, il y avait souvent « quelque chose de cruel et de blessant » dans l'« ironie » de Français, — « quelque chose de presque sanguinaire » dans leurs caricatures[1]. Aussi, peut-être pour ne point se croire trop de reste avec eux, leur lançait-il à tout hasard des flèches.

La « cleverness » recevait sa consécration dans l'atmosphère de la métropole. Oui — Dieu merci ! Henry James finit par admettre qu'elle équivalait là, en dépit de ses mauvaises apparences sophistiques, à un lumineux bon sens. Toutefois elle s'appuyait sur un fond de conscience, de « sérieux » qui, précisément à Paris, était à peu près intangible. A diverses reprises le romancier devina ce fond, sous les éléments « légers » qui tendaient à le submerger, en certains confrères et autres artistes, (— nous aurons l'occasion d'en reparler). Mais, au moins jusqu'à la guerre, il ne put jamais bien se persuader de l'existence générale et de la solidité d'une pareille base. Car il ne sut pas se représenter que la condition de fortune de la plupart de nos compatriotes était pour eux un facteur d'honnêteté. L'homme, ou le groupe, le plus représentatif de la nation était en effet le Français, ou la famille française, de fortune moyenne — existant dans toutes nos classes sociales — obligé d'assumer des occupations quotidiennes, et partant familiarisé avec la notion de devoir comme telle. Paris, avec son air à la fois majestueux et riant, ne nous montre peut-être pas suffisamment sous l'aspect d'un peuple de travailleurs, aux heures où les étrangers aiment à l'explorer. Ainsi leurrait-il un peu l'écrivain anglo-saxon sur la juste valeur de notre caractère, dont il exaltait trop exclusivement la finesse pratique, l'entregent, au détriment de la moralité. C'était là, disons-le, la seule duperie dont notre capitale se rendait coupable à l'égard de cet observateur, à

1. *Honoré de Balzac.* [*French Poets and Novelists*, 1878.]

qui elle assurait sans conteste des informations de premier ordre dans tous autres champs d'étude.

Elle lui procurait, par exemple, l'avantage d'entendre notre langue dans ses plus splendides combinaisons, étant donné qu'elle la pliait aux besoins de notre plus luxuriante activité. Notons qu'il ne haïssait pas les accents populaires, déclarait celui du Languedoc « fascinant », — et supportait celui des bords de la Seine, racheté d'ailleurs par la très pure diction de tout ce qui, sur les lieux, se piquait d'instruction... Au fait, Henry James vénérait le français. Mais, bien qu'il le parlât à la perfection, il le pratiquait avec une certaine lenteur d'élocution. C'est pourquoi il n'osait l'employer en public. Il lui reconnaissait des qualités de richesse flexibilité, etc... ; d'où cette réflexion de « Mr. Braud » [1] qui venait d'écouter la baronne Münster : « Voyons, je suppose que c'est cela qu'on appelle de la conversation, de la vraie conversation. C'est tout à fait le style dont nous avons entendu parler, le style de Mme de Staël, de Mme Récamier ». Ces lignes appartiennent au texte de la première édition de *The Europeans*, (1878). Dans l'ouvrage, elles comportent une intention facétieuse, et pourtant on ne saurait s'abuser en prétendant qu'elles furent inspirées par des souvenirs estimés. L'oreille de l'auteur gardait l'écho de paroles vives, de jolies réparties, qui, échangées dans plusieurs réunions auxquelles il avait été convié lors de son récent séjour en notre capitale, lui avaient permis d'imaginer ce qu'avait été le ton des grands salons disparus.

La lecture d'aucun de nos livres ne l'embarrassait ni ne le rebutait ; il était rompu à toutes les fantaisies de plumes d'artistes. Il donna à la *Revue des Deux-Mondes*, de 1875 à 1878, quelques traductions de nouvelles publiées par lui en anglais [2]. Mais Mrs. Wharton a eu jusqu'ici la plupart de ses œuvres éditées dans le même temps en Amérique et chez nous !... Il écrivait rarement en français, ceci est indéniable. Néanmoins il encastrait beaucoup de locutions ou de mots « gallo-latins » dans ses pages. Les productions de la première moitié de sa carrière en sont émaillées de manière parfois obsédante. Peut-être leur trouvait-il la vertu de traduire des pensées que les termes anglais correspondants ne rendaient pas exactement

1. *The Europeans.*
2. Voir [Bibliographie]. « Traductions... ».

avec le même sens, — peut-être aussi se laissait-il séduire par leur aspect pittoresque, — ou bien obéissait-il, en les utilisant, à une simple habitude de cosmopolite, (— cette habitude que R. de Montesquiou, désireux d'exploiter les ressources présumées de sa propre langue, redoutait de contracter au point qu'il s'abstint toujours de faire de grands voyages)... L'emploi fréquent par un auteur de vocables étrangers à l'idiome de fond adopté par lui crée en notre esprit, à la longue, une certaine impression de monotonie, lorsqu'il ne suggère pas l'idée d'un désagréable tic. Et il finit de toute façon par nuire aux effets artistiques d'ensemble et de détail. De la part de Henry James destiné à devenir si méprisant des arrangements vulgaires de phrases, des significations de mots directes, ce que nous appellerons le jeu nous semble avoir été durant plusieurs années un peu grossier. Le romancier, par bonheur, en abandonna la pratique excessive quand il résolut de se donner des attaches « anglo-saxonnes ». Mais jamais ses plus graves motifs de bouderie à notre égard, les conditions d'existence qui l'éloignèrent le plus de nous, ne réussirent à l'empêcher absolument d'orner de quelques expressions françaises son style, — même son style privé, celui de ses lettres intimes, — de l'en parer dans la mesure discrète où, à l'occasion, il usait à cette fin de termes allemands, italiens ou latins.

Son élection de domicile à Londres avait eu pour effet de le corriger assez rapidement et assez bien de ce que son frère lui reprochait en 1876 [1] comme un travers, — soit l'abondance de nos tournures dans sa prose anglaise ; cependant son écriture littéraire devait trahir toute sa vie quelques accommodements de son esprit à la valeur gallo-latine plutôt qu'à la valeur anglaise de certains termes, mixtes par la forme. Signalons à cet égard que la critique n'a pas été sans relever, par exemple, qu'il se servait normalement de « suprême » pour dire « final » ! La faute, dans des cas de cet ordre, était médiocre. Mais il convient de reconnaître qu'au temps de ses débuts il avait fait une consommation de gallicismes un peu abusive. Or l'influence parisienne sur sa mentalité du moment avait été responsable d'un tel abus : sa langue, à cette époque, n'avait pas tant acquis de tournures françaises que sa pensée, — n'importe quels matériaux étant pour elle à pied d'œuvre, — ne s'était laissé

1. Voir page 10 : « Il est évident que vos remarques au sujet des tournures françaises dans mes lettres... »

affecter dans son exercice par le tour français ; — et, pour en juger, il faut lire en entier des essais comme celui qui fut composé par lui, en 1877, sur notre George Sand.

Il admirait notre langue parlée. Comme de juste, c'était d'abord à la scène qu'il l'avait particulièrement appréciée. Quand il était à Paris, il passait maintes soirées au théâtre, avec une fidélité déconcertante à ceux des programmes qu'il avait trouvés bons. Si peu que cela parût dans *The Tragic Muse*, il estimait chez nous en réalité autant le discernement général du public que l'homogénéité artistique des troupes ; et il lui arrivait de prôner l'un et l'autre éléments sociaux lorsqu'il les comparait à leurs équivalents anglo-saxons. En Amérique, « le manque de goût est incroyable », écrivait-il dans *The Point of View*, et, la Comédie-Française s'étant transportée à Londres en 1879 pour y rester pendant six semaines, il s'était écrié qu'elle le soulevait au-dessus de l'air anglais. Il n'ignorait aucune de nos salles de spectacle, aucun de nos acteurs en renom, mais il avait des préférences. Parmi les établissements, il avait très vite fixé — immuablement — son choix. Il tolérait le Gymnase, les Variétés, le Palais-Royal, l'Odéon, — et donnait toute sa foi à la Maison de Molière, la considérant comme « une école d'éducation pour le goût », — « la première scène du monde », — où ne jouaient d'ailleurs que les artistes les plus distingués, — « MM. Régnier, Bressant, Delaunay et Got,... Mmes Plessy, Nathalie et Favart... », d'autres encore, avec ceux-ci et après eux... Il déplorait qu'Aimée Desclée, la meilleure tragédienne depuis Rachel, n'eût pas reçu là au moins une place de pensionnaire, et rappelait judicieusement à ce propos que Molière et Balzac n'avaient point été admis à siéger à l'Académie...

Dès 1876, il avait vu des promesses de célébrité au-dessus de la tête de Sarah Bernhardt, et il avait fait à la jeune actrice l'honneur de clore un long article intitulé *Le Théâtre-Français* sur cette déclaration : « Quant à Mlle Sarah Bernhardt, c'est tout simplement pour l'instant, à Paris, l'une des grandes figures du jour. Il serait difficile d'imaginer une plus brillante incarnation du succès féminin ; elle mérite un chapitre pour elle seule ». N'empêche que, onze ans plus tard, évoquant les effets de notre répertoire sur une assistance étrangère, il avançait l'opinion suivante : « Mme Sarah Bernhardt fut aidée à rendre le français acceptable à ce public mêlé par le fait que, — outre son extraordinaire intelligence, — elle avait aussi,

pour bien des yeux, une grande beauté, beaucoup de pittoresque, et possédait de merveilleuses et innombrables robes ».

Bref, sachons que son favori fut Coquelin, — qui avait pendant quelques mois, au temps de son enfance, été à Paris son camarade d'école, — qui jouait « Gringoire », « Le Luthier de Crémone », « L'Ami Fritz », etc..., — avait une diction parfaite et une grande spontanéité, — et créait pour « soi » les personnages de ses rôles avec une telle puissance que, dans un essai de 1887 à lui consacré par notre écrivain, on lisait : « M. Coquelin est vraiment le Balzac des acteurs ». (Le compliment était formulé en toute gravité : — il est fâcheux qu'il soit identique dans ses termes à celui que l'auteur, ironique, fit adresser dans *The Tragic Muse* à la vieille Carré par l'un de ses fidèles...).

Quant à nos chanteurs et cantatrices, ils ne devaient point espérer subjuguer Henry James. Car il était presque hostile à la musique. Il se désintéressait de nos concerts. Il n'était point un habitué de l'Opéra-Comique, et, s'il pensait que l'Opéra pouvait fournir de convenables amusements à Newman ou aux Bellegarde, il se gardait d'en fréquenter lui-même les abords.

Ainsi, toute une branche de notre culture artistique resta à peu près inconnue de lui. Il est assez singulier que, sensible comme il l'était à la qualité du discours verbal, il ait montré un complet détachement de ce qui se rapportait au son musical. On dirait que les jouissances auditives n'existaient pour lui que dans la mesure où elles comportaient un minimum de plaisir raisonné. Il semble qu'il se défiait des beautés qui transportent l'âme à son insu, qu'il redoutait les ravissements extatiques, — voire les ordinaires admirations irréfléchies. Il avait, par exemple, un grand goût pour la peinture ; or sa joie devant une toile de maître aurait été presque nulle s'il n'avait pu analyser ce qui causait l'agrément de ses yeux... Rigorisme atavique, — chez cet Américain de l'« Est » qui avait des ancêtres ?

L'éducation qu'il avait reçue dans son jeune âge l'avait disposé à devenir un connaisseur des arts plastiques. A ce titre de connaisseur, il s'arrêtait souvent en contemplation devant l'un quelconque des monuments variés qui abondent sur notre sol. Mais il a prouvé dans ses livres que nos cathédrales gothiques et nos châteaux de la Renaissance ne le faisaient pas se détourner de nos paysages ou du spectacle social dont il avait un aperçu... « Tout en France est un

tableau, — même les choses laides ! », — écrivait-il dans *The Point of View*, — et c'était son opinion. Pourtant sa curiosité se serait peut-être lassée de nos provinces et de leurs trésors, tandis que Paris le tenait facilement en éveil avec ses musées, ses ateliers, ses galeries, ses expositions. Il trouvait au Louvre et au Luxembourg des impressions qui, d'une visite à l'autre, savaient être différentes, et, autant que son habituelle résidence anglaise le lui permettait, il s'efforçait d'être au courant des nouveautés de chaque Salon. Corot, Diaz, Daubigny, Courbet, Manet, Gavarni, Doré, Daumier, étaient ses aînés ; il fut donc juge de leur talent et des meilleures de leurs œuvres. Aucune tendance ne lui échappait, il surveillait toutes les écoles. Dans les beaux-arts, les Français sont « sérieux » exprimait-il en 1893, (au cours d'une étude sur Daumier). Et il ajoutait que cela ne dénotait pas chez eux l'« absence de comédie », le manque de sens comique... La double remarque était flatteuse pour qui elle atteignait. Toutefois Henry James ne prisait pas beaucoup la « férocité » de nos humoristes ; il n'aimait guère que Cham dans leur groupe, — et se réjouissait de ce que le dessinateur Du Maurier, fils d'un Français et d'une Anglaise, qui avait travaillé, mis au point ses dispositions en notre capitale, les exploitât à Londres et à la façon londonienne, en collaborant à *Punch*. D'autre part, il estimait que certains des nôtres avaient une manière un peu morbide à force d'élégance et d'imagination ; mais il vantait néanmoins les grâces précieuses de Watteau et de tout ce qui est pour nous la joliesse de la tradition Louis XV. Il regrettait pour l'Anglais C. E. Kempe que celui-ci ne se fût pas soucié de découvrir chez les Italiens et chez nous le secret du style, et montrait de plein gré un de ses héros de roman, Nick Dormer, cultivant une vocation réelle dans les studios de la rue Bonaparte. Il ne comprenait pas comment ses parents, jadis, avaient pu avoir l'idée de quitter Boulogne et traverser l'Atlantique afin de donner à leur fils William de meilleures occasions d'apprendre la peinture. Aussi, en 1906, ne sut-il trop féliciter son neveu Bill [1] de s'être décidé à venir au contraire en Europe pour étudier à notre Académie Jullian. Il était d'avis que les artistes de sa patrie tiraient un profit très net de nos leçons, et prétendait qu'en se conformant aux enseignements reçus de Carolus-Duran un Anglo-Saxon tel que feu John S. Sargent avouait

1. Fils de William.

ses origines : — lorsqu'on cherche « l'art américain », c'est à Paris, assurait-il, qu'on le trouve !

Pour lui les ressources qui s'offraient là dépassaient en vérité les exigences de notre vitalité nationale, — se multipliaient indéfiniment. Or l'éloignement n'avait pas la vertu d'émousser l'attention qu'il lui plaisait de leur porter. Les chers *Débats*, le *Temps* ou n'importe quelle feuille à sa convenance lui apportait à distance, quand il le voulait, les nouvelles de cette ville radieuse et de sa fête de lumière. Ce n'est pas dire qu'une telle commodité lui procurât des satisfactions toujours égales, — plus exactement, ce n'est pas dire que toutes les idées formulées dans nos journaux eussent le même don de s'imposer à son examen. Celles qui se rapportaient à l'évolution scientifique, économique ne le touchaient guère plus que ne le troublait la réclame commerciale. Cependant, pour qu'il célébrât, comme il le faisait les mérites, le niveau comparatif de notre presse, il fallait qu'il reconnût en elle, non seulement dans certains de ses articles mais dans toute sa tenue, ce qui en France s'était de bonne heure imposé à lui, — notre pensée sous sa forme littéraire.

CHAPITRE III

A TRAVERS LA FRANCE LITTÉRAIRE

Le mépris qui assaillit parfois Henry James relativement au « charmant Paris, splendide Paris » n'eut jamais une chance de couper les ponts de façon définitive entre l'écrivain et notre capitale. Celle-ci était pour lui un centre d'informations professionnelles. Il pouvait avoir des griefs contre elle lorsque de telles informations lui déplaisaient par leur qualité. Mais il était forcé d'apprécier à peu près constamment la complaisance avec laquelle elle se chargeait de lui faire les honneurs de la France littéraire, — lui en racontait, illustrés, les grands chapitres d'histoire, lui offrait des modèles, des critères, des confrères, et le livre du jour...

I

Tout le passé, aux yeux d'un Américain né en 1843.

Il acceptait qu'elle lui contât l'histoire de nos lettres. Or sa majeure considération allait à ce qui en était les plus modernes époques. Notre production des siècles antérieurs au XIX^e^ n'avait pour lui qu'une valeur de second ordre. On a prétendu que *Gabrielle de Bergerac* prouvait sa reconnaissance des travaux de Scarron ; tout ce que nous sommes en état d'affirmer, c'est que très jeune il avait lu *Le Roman Comique*. On a établi un rapprochement [1] entre *La Princesse de Clèves* et ses œuvres d'imagination — pour la manière dont la suite des pensées d'un ou de plusieurs personnages

1. *The Art of Henry James*, by Morton Fullerton. *Quarterly Review*, avril 1910.

renseignent de part et d'autre sur la marche de l'intrigue : bornons-nous à rappeler ici que Mme de La Fayette, dans son célèbre roman, avait mis en forme le genre dit psychologique, — lequel genre Henry James adopta lui-même à son heure.

Notre Classicisme laissait l'auteur de *The American* sans beaucoup de ferveur dans les occasions fortuites où il était sur le tapis pour lui. L'écrivain ne tirait pas vanité d'avoir très bien réussi, — paraît-il, — dans son enfance à traduire La Fontaine en anglais. A cause du *Bourgeois Gentilhomme*, il avait des mots inattendus de souvenir pour Molière ; c'est ainsi qu'après avoir lu le *Pragmatisme* de son frère William, (1907), il avait déclaré que pour trouver l'ouvrage si admirable et convaincant, pour l'avoir tellement bien assimilé, sans doute fallait-il qu'il eût de tout temps pragmatisé, semblable en cela à M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir... Il ne lui répugnait pas de voir jouer *Les Fourberies de Scapin*, *Le Menteur*, ou *Phèdre*. Mais on se demande après tout si « Andromaque », même avec les « beaux bras » de « Mlle Sarah Bernhardt » dans le décor, valait à son avis *L'Aventurière*.

Il est vrai qu'il félicitait Mrs. Wharton du « sérieux racinien » qui se dégageait de *The Reef*, (1912) ! Il comparait Anna, l'héroïne du livre, à Bérénice ou Eriphile, — et s'essayait à croire que la romancière avait situé son action à Paris plutôt que dans une ville anglo-saxonne, parce que son « inspiration racinienne » du motif et des caractères lui imposait, comme « fond harmonieux », une vague et élégante colonnade ou galerie française, laissant apercevoir une de nos discrètes rivières...

Plus d'un Américain se dispense de témoigner à nos classiques l'estime que notre tradition leur voue : or le maître n'éprouvait point à les comprendre les difficultés qui probablement rebutent le grand public de son pays... Peut-être leurs fréquents thèmes antiques ne l'attiraient-ils guère. Mais il n'aurait su leur reprocher leur style abstrait : il n'était pas lui-même si simple. Et puis, quoiqu'il n'eût pas leur culte du raisonnement, il s'employait comme eux à fouiller studieusement le sujet abordé... Reconnaissons pourtant la distance spirituelle qu'il y avait — de ces serviteurs du roi de France, élevés par des Jésuites ou d'autres prêtres catholiques — à lui, citoyen américain, fils de pasteur, dont l'intelligence n'avait jamais connu aucune discipline scolaire !

Si quelques noms individuels d'auteurs du grand siècle semblent avoir un peu ému son indifférence, ce furent ceux d'auteurs fémi-

nins, (Mme de La Fayette, Mme de Sévigné), et celui de Racine. Voilà qui ne nous étonne pas. Il avait toujours des égards spéciaux pour le sexe faible et pour les écrivains qui le traitaient avec déférence — en tant qu'objet d'étude et en tant que public.

Il parlait à l'occasion des pièces de Regnard ou du *Gil Blas* de Le Sage. Il ne contestait point à Voltaire son intelligence à la fois profonde et alerte ; toutefois, dans une de ses nouvelles — qu'il n'écrivit pas à la légère ! — « Sir Arthur Demesne » [1] signalait que la lecture des ouvrages du philosophe était mauvaise pour les dames ; — quelle que fût l'opinion privée nourrie par lui-même à ce sujet, l'avertissement n'était pas un acte de propagande sympathique.

Il appréciait hautement Marivaux, ses mignardises, toute sa dépense d'ingéniosité délicate que nous trouvons un peu artificielle et dépourvue de vigueur. Mr. W. A. Gill [2] a indiqué les ressemblances nombreuses qu'il a perçues entre les talents de l'un et de l'autre élégants romanciers, en insistant sur la très subtile puissance de discrimination que présentèrent leurs deux mentalités. A nous, Henry James rappelle le directeur de conscience des « demoiselles, Habert » [3] : — ainsi que le digne homme, il sut « bien des choses », suivant l'expression de « Jacob », le « Paysan Parvenu »... Mais Marivaux n'a pas été moins clairvoyant que son vénérable personnage. Sans faire beaucoup discourir les divers protagonistes de ses intrigues, il a détaillé toute leur âme. La manière de ses histoires a annoncé celle de *Daisy Miller*, de *Confidence*, — avec les petits malentendus, conflits entre amoureux, qui fournissent des épisodes gracieux, — souvent fades, dans le second de ces deux ouvrages en particulier... Il n'est point à supposer pourtant que le littérateur américain se soit inspiré directement des « marivaudages » de Marianne ou de Silvia. Il était capable d'inventer lui-même d'aimables caractères féminins, et ceux de son lointain devancier ne suscitèrent pour sûr jamais en lui que de l'admiration. (De quoi faire bien des jaloux !).

Remarquons ici que les dispositions de Henry James envers les Françaises du XVIIIe siècle étaient bien plus bénignes que l'humeur montrée par lui à l'égard de leurs arrière-nièces, ses contemporaines

1. *The Siege of London.*
2. *James and his Double*, by W. A. Gill. *Fortnightly Review*, octobre 1909.
3. *Le Paysan Parvenu*, de Marivaux.

de notre pays,— fussent-elles du meilleur monde. Les belles disparues n'avaient-elles pas pratiqué la fameuse existence de la cour et des salons, — savoir-vivre, esprit, badinage de bonne compagnie ! La publication de la correspondance de Mme de Sabran avec le chevalier de Boufflers en 1875 lui inspira un commentaire enthousiaste. Il n'eut pas trop d'éloges pour ce qu'avait dû être ce dialogue sentimental. L'amoureuse avait passé dans sa jeunesse par les mêmes épreuves qu'avait subies Mme de Cintré. Dans les deux cas, le mariage forcé. Mais la fille des Bellegarde, malgré ses vertus, n'était après tout selon lui qu'une silhouette effacée par sa soumission aux coutumes de la race et aux arrangements domestiques, tandis que la comtesse de Sabran lui apparaissait comme une figure dont la contrainte sociale n'avait pas enrayé l'harmonieux développement, et qui, par ses lettres, mélange de passion et de raison, lui plaisait « irrésistiblement ».

Ne nous dissimulons cependant pas que cette grande dame à talents épistolaires ne l'aurait point conquis avec tant de facilité, sa *Correspondance* n'eût-elle pas été une nouveauté de librairie. Henry James, de son propre aveu, accordait aux livres récents une attention qu'il ne prenait pas la peine de donner aux « vieux papiers de famille et d'arrière-boutique ».

Si amateur qu'il fût, sans contredit, de souvenirs, de mémoires, il fallait que ceux-ci lui fussent présentés avec une couverture et une date d'édition toutes fraîches ; et non sous forme de manuscrits jaunis dans la poussière des bibliothèques. Un certain nombre de ses essais rédigés sur des sujets beaucoup plus modernes que celui qui vient de nous occuper lui furent suggérés par la lecture de biographies ou de journaux intimes à succès posthume qui étaient des actualités de presse, mais dont les héros n'étaient pas toujours pour lui l'objet d'une connaissance préalable très particulière ni de préférence manifeste. Autant dire qu'il lisait ce qui défrayait la chronique littéraire, sans prévention ni système. Et s'il est besoin de justifier cette assertion, rappelons que les *Mémoires du général Marbot* valaient à son sens un poème exquis, — valaient même davantage — (il n'aimait guère la poésie). Il les trouvait charmants et doués d'une grande force de persuasion. Les anecdotes qu'ils comportaient ne relevaient pourtant point de l'ordre des travaux artistiques ! Les *Mémoires de la duchesse de Dino*, eux, le captivaient par les réminiscences de figures anglaises qu'ils

contenaient... Et il s'émerveillait de l'abondance de tels ouvrages, qui semblaient inépuisables, et avaient un si prenant parfum d'intimité.

On croirait volontiers que les circonstances de la vie privée de nos écrivains, des plus obscurs et des plus renommés, avaient souvent à ses yeux une importance qui primait celle de leurs œuvres. Ceci peut se soutenir du moins pour ce qui est des auteurs de générations nettement antérieures à la sienne.

Il n'était pas prodigue d'honneurs envers les mânes de Voltaire. Il était d'autre part assez concis dans ses témoignages de l'intérêt fort vif qu'il vouait à Mme de Staël. Notre idiome était la « langue » de cette femme de génie ; — la mère de « Gilbert Osmond » était mentionnée dans *The Portrait of a Lady* comme ayant été dans son bel bel âge la « Corinne américaine » ; — et le romancier, rencontrant par hasard, en août 1915, à Saint-James' Park, Mr. F. M. Hueffer lui lança ces paroles : « *Tu vas te battre pour le sol sacré de Mme de Staël* », (paroles si caractéristiques que l'interlocuteur lui-même put méditer sur ce que « Mme de Staël », et non Stendhal ou George Sand, avait été nommée...) Mais — tout cela est peu de chose à côté de ce qu'aurait été une critique de détail des livres de la grande, de la vraie « Corinne ».

Pourtant Henry James n'avait pas su visiter la région genevoise sans évoquer l'ombre de Voltaire à Ferney et celle de Mme de Staël à Coppet.

En traversant la Savoie, il avait eu soin d'ailleurs de faire l'excursion des Charmettes, de la « Maison Jean-Jacques ». Le vieux « *papier à ramages* » fané des murs, les meubles, l'épinette et la pendule, tout ce qui était là relique, lui avait paru digne de remarque, et avait mérité de sa part une attention qu'il n'accordait guère à la *Nouvelle Héloïse* ou à *L'Emile*. Le spectacle du sordide petit chalet de Mme de Warens l'avait naturellement autorisé à signaler que les *Confessions* n'étaient pas pour lui lettre morte. Il prisait leur qualité documentaire — cependant qu'il blâmait les aventures sur lesquelles elles le renseignaient...

Tout bien considéré, « Coppet et Ferney », — exprimait-il, — « parlent sinon de bonheur parfait du moins de prospérité et d'honneur, de richesses et de succès. Mais Les Charmettes sont hantées par des fantômes impurs et désolés [1] ».

1. *From Chambéry to Milan.* [*Foreign Parts.* Tauchnitz. Leipzig, 1883].

Ces derniers mots furent glissés par lui dans une relation de voyage qu'il intitula *From Chambéry to Milan* pour la faire publier par Tanchnitz, et qui présenta sous une forme révisée un texte datant de 1875. Ainsi, avec une fidélité de souvenir intransigeante, à huit ans d'intervalle, il insistait sur des impressions personnelles qui — sans avoir beaucoup de rapport avec la production d'un homme illustre — ne ménageaient point le caractère de celui-ci. Et rien n'indique qu'à aucun moment de son existence il ait, par égard pour une réputation consacrée, effacé d'une page la moindre ligne de chronique dépréciatrice tracée, en un autre temps, d'après des observations de coulisse littéraire, ou même de « chambre » qui la rendaient alors plausible.

« Mme de Staël », c'était une figure douée de tous les charmes, mais s'était aussi l'un des premiers noms d'écrivains français de ce siècle auquel Henry James réservait ses soins de pensées les plus assidus..,

Le romancier prit plaisir à commémorer l'idylle de Mme Récamier et de Joseph Ampère [1]. Il montra le futur professeur au Collège de France, membre de l'Académie Française, etc..., envahi dès 1820 par un sentiment qui devait être « la grande affaire de trente ans de sa vie », — amour, puis amitié. Il narra l'histoire impliqué là avec un luxe étonnant de détails et d'ornements : la femme « avait plus de deux fois l'âge du jeune homme », — toutes les plus puissantes têtes d'Europe étaient à sa dévotion, — Mérimée pour bien débuter dans la Carrière était venu lui demander sa bénédiction, — W. von Schlegel était l'un de ses anciens adorateurs, — elle décidait partout de la pluie et du beau temps, — recevait à l'Abbaye-aux-Bois... Tout ce bavardage, — destiné à nourrir des esprits anglo-saxons peu chargés d'aliments français et d'autant plus friands de notions pittoresques sur notre passé artistique, — remplissait fort bien son office. Mais, puisque le laconisme n'était pas le principe directeur du critique, on regrette le silence observé par lui à l'endroit d'un des familiers, vieillard triste et ruiné, à qui « l'incomparable Juliette » réservait la place d'honneur dans son salon, — Chateaubriand.

Après sa mort, Châteaubriand avait recouvré un peu de sa gloire perdue, grâce aux *Mémoires d'Outre-Tombe*, (1849-50), qui avaient fait revivre sa figure dans la pensée du siècle. Henry James

1. *The Two Ampères.* [*French Poets and Novelists*].

ne mit néanmoins jamais d'empressement à le vanter, et il ne lui arriva que fort rarement de le citer. Avait-il été secrètement exaspéré par sa neurasthénie orgueilleuse ou par ses trop chimériques descriptions du Nouveau-Monde ? voilà qui n'est pas facile à prouver. Toute imagination brillante mais peu contrôlée le portait à la défiance ; peut-être celle de ce Français qui cultivait de pair la pompe classique et le sentiment romantique le repoussait-elle parce que particulièrement apte à déjouer ses tentatives d'appréciation exacte ?

A la vérité, la nouvelle tendance littéraire dont l'authentique «René » avait été en partie responsable, — la révolution individualiste qu'il avait du moins annoncée de près, — ne l'incitait pas non plus à dire à son public que l'Abbaye-aux-Bois avait été un lieu de réunion cher au Lamartine des *Méditations*, à tous les gens d'esprit et de talent qui allaient constituer le premier Cénacle, y compris Victor Hugo, l'Enfant Sublime.

Et la fécondité du Romantisme militant, — celui de l'anarchie technique, — celui de la quinzaine d'années qui suivit le manifeste de la *Préface de Cromwell*, — n'embarrassait pas son choix de lectures parmi les productions datant de l'époque de sa naissance. Il accorda, en toute évidence, son attention la plus sérieuse aux littérateurs qui s'étaient notoirement spécialisés dans le genre que dès l'enfance il avait désiré cultiver, — le roman. Certes les romanciers du groupe avancé, (Victor Hugo, Alexandre Dumas, Eugène Sue), se complaisaient dans une fantaisie historique, dans des aventures mouvementées, qui en elles-mêmes ne l'alléchaient guère, — et où il voyait sans doute un danger pour la tonicité d'une œuvre, (elles offraient à un auteur des échappatoires pour se tirer d'erreurs de tout ordre). Mais Jules Sandeau et la charmante Delphine Gay l'intéressèrent avec leurs histoires « romanesques », auxquelles il préférait — oui-da ! — les créations plus originales de Mme Sand, *Indiana* ou *Jacques*.

II

Dans le roman moderne, les ainés français de Henry James. G. Sand, Stendhal, Mérimée, Balzac, etc...

Il comprenait bien que l'épouse séparée du baron Dudevant était excusable de ses diatribes sur le mariage, et que sa récente

émancipation, au temps où elle s'était lancée dans les lettres, l'avait désignée comme avocat de la « passion ». Et, sans partager les convictions belliqueuses clamées par elle dans sa rébellion à l'égard du décorum social, il admirait l'aisance avec laquelle sa philosophie s'était muée en de brillants ouvrages : sans exception, chacun de ses livres avait été « un roman qui s'était épanoui aussi rapidement et aussi parfaitement que la fleur que le soleil du matin voit ouverte sur sa tige ».

Conscient de s'être longtemps laissé charmer par une extraordinaire confiance en soi, une magique fluidité de style, une éloquence irrésistible, il se trouva, lors du décès de la « bonne dame de Nohant» dans une situation délicate. Beaucoup d'Anglo-Saxons pouvaient tenir rigueur à la romancière d'avoir voulu battre en brèche les convenances courantes ; leur servir de porte-parole, c'était discréditer de ferme propos un beau tempérament artistique, c'était aussi commettre un reniement... Henry James, cependant, n'était pas moins intraitable sur le sujet de la décence des principes que ne l'étaient les plus sectaires arbitres du monde. Risquant le tout pour le tout, il essaya bravement d'éviter l'impasse morale.

« Miss Austen et Sir Walter Scott, Dickens et Thackeray, Hawthorne et George Eliot », — écrivit-il, — « ont tous représenté des jeunes gens qui s'aimaient ; pourtant, autant que nous en ayons le souvenir, aucun d'eux n'a décrit rien qui puisse être appelé une passion, — ne l'a mis en mouvement devant nous et ne nous en a montré la marche. Dire cela, c'est dire en même temps que ces écrivains nous ont épargné beaucoup de choses que nous jugeons « répréhensibles » et que George Sand ne nous a pas épargnées ; mais c'est dire en outre que peu de personnes se rapporteraient à la littérature d'imagination en prose anglaise pour se renseigner sur les forces ardentes du cœur, pour se faire des idées sur celles-ci. Le mérite de George Sand est de nous avoir donné des idées sur elles, d'avoir élargi la conception que le lecteur de romans en avait, et d'avoir prouvé qu'elle était en tout ce qui les touchait une autorité. C'est énorme. Si l'on prend ainsi position, Miss Austen, Waller Scott et Dickens paraîtront avoir omis tout à fait le sentiment « érotique »; et George Eliot aura l'air de l'avoir traité avec une remarquable austérité. Vues dans un tel jour, ces grandes et puissantes œuvres romanesques : *Middlemarch*, *Daniel Deronda*, sont singulièrement dénuées d'amour ! Pour le public étranger, elles sont probablement comme des pièces vastes et froides, agréables et respectables, dont

les carreaux de fenêtres laisseraient apercevoir un paysage de neige, et où, par delà des arpents de tapis aux teintes sobres, on chercherait en vain une cheminée ou un feu [1]. »

Il ne désavouait pas les romanciers anglais. Et puis, il expliquait avec plus d'humour que de cynisme le « mérite » de l'auteur de *Valentine* ! N'empêche qu'il déployait, on le voit, une argumentation assez audacieuse pour engager les Anglo-Saxons à l'indulgence : eux n'avaient peut-être jamais encore prévu qu'il existât une possibilité de représailles bien fondées de la critique française, au cas où ils ne contiendraient pas leur indignation contre l'« impure [2] »... Ah ! il conciliait bien toute la vénération et toute l'indépendance d'esprit compatibles, à l'endroit de cette morte de génie qui, — selon l'expression assez heureuse forgée par lui, — ne s'était guère souciée de son vivant que « d'amour et de minéralogie [3] »!

Laissons là les minéraux. George Sand n'avait pas su faire de distinction entre « l'amour honnête » et « l'amour malhonnête », (—« virtuous and vicious love ») : ceci était admis. Or, — si, tant qu'elle s'était bornée à crier sa foi dans la nature divine de la passion elle avait usé d'un droit inaliénable, — si, tant qu'elle s'était à peu près contentée, en ses livres, d'illustrer ce qui était son éthique, elle avait eu le bénéfice de la candeur avec laquelle elle avait paru faire profiter ses héros de toutes les expériences que le hasard offrait — du moment où elle s'était mise à vouloir légitimer ses idées dans la pensée publique, elle avait dépassé les limites du champ où une juste tolérance lui permettait de s'ébrouer. La sincère mansuétude du jeune littérateur américain tombait devant les ouvrages sentimentaux de sa seconde manière, qui péchaient par « une indéfinissable fausseté de ton » :

...« Le défaut des premiers, le fait que la passion est trop intellectuelle, trop pédantesque, trop entachée de sophisme, trop appliquée à démontrer qu'elle est abnégation et humilité, maternité, fraternité, humanité ou n'importe quelle belle chose qu'elle n'est pas en réalité, et à quoi il serait plus simple et mieux pour elle de ne point prétendre, — ce défaut est de beaucoup exagéré dans les romans écrits après *Lucrezia Floriani*. *Indiana*, *Valentine*, *Jacques* et

1. *George Sand.* [*French Poets and Novelists*].

2. « George Eliot est pure et George Sand est impure », disait en 1876 un personnage de son petit sketch littéraire : *Daniel Deronda : a Conversation.*

3. *Ivan Turguénieff.* [*French Poets and Novelists*].

Mauprat sont franchement et honnêtement passionnés ; ils ne représentent pas l'amour qui refuse de s'accommoder aux circonstances en faisant penser à quelqu'un qui mangerait de son gâteau et l'aurait quand même, qui mettait son plaisir à en manger et sa vertu à l'avoir »[1].

Quant à ce roman intime, *Elle et Lui*, le critique le regardait surtout comme le travail d'une riche imagination sur un petit canevas de réalités. Imagination capable d'« arranger » d'assez vulgaires souvenirs vécus en rêves pleins de noblesse, et de tirer même, sans honte pour arriver à ses fins, un avantage de la mort de partenaires gênants dont les contradictions auraient été à craindre... Sans doute une telle faculté, entrant dans le lot de la romancière, avait-elle causé sa « faiblesse », soit son inaptitude à jamais être véridique ; mais elle lui avait donné aussi sa distinction, avait fait d'elle la « grande improvisatrice » en littérature. Ces dernières considérations de psychologie artistique avaient été inspirées à Henry James par la capricieuse mais charmante *Histoire de la Vie* : apparemment influencé par elles, il ne prenait pas le temps d'examiner de très près les origines scandaleuses de *Elle et Lui*, ni par suite de s'en formaliser.

Aussi bien, n'était-il pas avéré qu'en toute action, dans ses fictions gratuites comme dans ses propres intrigues, Mme Sand n'avait semblé connaître que des motifs de la plus haute moralité ? L'écrivain étranger insistait sur cette note, non tant pour railler que pour mettre au point son opinion dominante..., en 1877, sur un talent qui était hélas à l'ordre du jour littéraire :

...« Elle prend plaisir », — disait-il, — « à représenter la vertu, et si parfois nous avons le sentiment qu'elle n'a pas réellement mesuré les hauteurs sur lesquelles elle place ses caractères, qu'elle n'a guère dépensé de jugement pour les placer ainsi, nous sommes cependant frappés par la noblesse de son imagination. M. Taine l'appelle une idéaliste ; nous pourrions dire d'une façon un peu restrictive qu'elle fut une optimiste. Une optimiste « doublée », suivant le terme français, d'une romancière, ne donne pas une moraliste. L'optimisme de George Sand, son idéalisme, voilà qui est admirable, qui est la source de cette impression de grandeur, de luminosité, de libéralité, qu'elle produit sur nous. Mais nous soupçonnons que ce qu'il y a encore de mieux pour un auteur de romans, c'est

1. *George Sand.* [*French Poets and Novelists*].

cette scrupuleuse appréciation de choses existantes qui fait que même l'application d'une seule couche de rose semble être un acte de violence [1] ».

Le jeune critique se refusait à croire personnellement à de l'« idéalisme » ; sous la poussée probable des idées répandues autour de lui, il émettait en outre des doutes sur la valeur de ce qui était à tout le moins travail d'idéalisation... Pour nous, son raisonnement — avec l'imputation d' « optimisme » qu'il comporte — éclaire assez bien le « cas » de l'auteur de *Lélia* admettant, vers la fin de sa vie, que sa manière à elle n'était plus tolérée par la mode.

Pendant les vingt années qui suivirent la publication de cette espèce d'adieu, le souvenir de l'agrément trouvé à une autre époque de sa vie dans la lecture des livres de George Sand s'effaça de l'esprit de Henry James. Sa bienveillance peu à peu tomba. L'apparition des *Lettres à Alfred de Musset* dans la *Revue de Paris*, vers la fin de 1896, rappela à son attention, avec beaucoup de précision, les épisodes d'une « fameuse amitié » sur lesquels il s'était toujours estimé suffisamment instruit par le texte fantaisiste de *Elle et Lui*. En raison de leur brutalité, les nouvelles révélations l'incommodèrent. Elles furent tout de suite, (1897), pour lui le sujet d'un article destiné au *Yellow Book* où il était question de « cendres d'une ancienne ardeur » — qui avaient été remuées dans l'âme d'un quinquagénaire jadis grand admirateur de la disparue — et dont on se demandait si elles allaient redonner un peu de chaleur ou devenir plus froides que jamais... En fait, se gardant de souffler impatiemment sue ces cendres, le « quinquagénaire » s'occupait à ouvrir dans ses pages des horizons intellectuels sur les « relations de l'expérience et de l'art ». Et il cherchait à expliquer chez la romancière la volonté de divulgation posthume des *Lettres*. L'exploitation de ces impudents témoignages ne lui paraissait pas être l'« œuvre de rancune » dont parlait Mme Arvède Barine. Il croyait George Sand capable, ou coupable, d'un trop superbe détachement littéraire pour cela ! — trop indifférente, somme toute, au caractère spécifique, — scabreux en l'occurence, — des matériaux qu'elle utilisait. D'après la plus favorable supposition dont on pût lui accorder le profit, elle avait tenté de démontrer que « nulle souffrance n'est assez grande, nulle émotion assez tragique, pour exclure l'espoir d'une assimilation

1. *Ibid* (Fin).

esthétique plus ou moins tardive de tels tourments ». Mais Henry James la suspectait d'avoir, sous les apparences d'un semblable dessein, tout simplement obéi aux suggestions de son habituel égoïsme... Rien, aucune décence, aucun respect d'autrui ni d'elle-même, ne l'avait retenue lorsqu'elle avait trouvé une occasion d'employer ses brillants moyens d'expression. Elle ne méritait donc pas que l'on discutât sa conduite d'écrivain à propos de cette Correspondance mise au jour, — l'existence en elle d'un intérêt personnel à la fois si âpre et si vulgaire la condamnant en quelque sorte *a priori*.

...Restait cependant à comprendre comment elle était arrivée, en dépit de la bassesse de ses mobiles, à concilier laideur et beauté, à se servir de cette même sordide intrigue des « Lettres » pour écrire le captivant *Elle et Lui*. Or, après qu'il se fut entouré de toutes les données secondaires qui auraient pu lui aider à résoudre le problème, Henry James fut réduit à abandonner la partie. C'est-à-dire qu'il se résigna à ne pas se placer au point de vue logique pour regarder les « disgracieuses réalités » se confondre avec le génie...

... « Elles le font incontestablement devant nos yeux », — avoua-t-il, — « et la mystification persiste. Nous essayons de suivre le processus, mais avant que d'avoir à y renoncer nous ferions peut-être mieux d'admettre que, — du moins en ce qui concerne George Sand, — certaines de ses étapes sont d'impénétrables secrets de la grande manière »[1].

Il se sentait autorisé à fouiller, à retourner à son gré le caractère qui s'offrait ainsi de plein gré à la critique de la postérité... Il s'était risqué à illustrer son essai de 1877 d'une étude généalogique, ou plutôt d'un tableau de famille, destiné à rendre plus vivant le portrait auquel il servait de fond ; il avait dans la circonstance adopté des couleurs très franches pour dépeindre la longue théorie où figuraient Maurice de Saxe, (bâtard d'Auguste II, roi de Pologne), et Caroline, (compagne d'enfance et demi-sœur de la petite Aurore, — née d'un amour prénuptial de Mme Dupin) ; mais tout de même il n'avait présenté qu'un dessin fort estompé de la vie mouvementée de la romancière. Par contre, en 1897, aucune touche hardie ne lui coûtait plus. On aurait dit que ce qu'il allait appeler bientôt la « publicité et palpabilité du cœur »,

1. *George Sand*, 1897 (Fin). [*Note ou Novelists*, 1914].

chez l'illustre femme, lui imposait alors la nécessité de se lancer pour sa propre part dans la chronique médisante. Et de toute façon la suite des événements allait développer en lui le goût d'une telle pratique.

En 1899 parurent en effet les deux premiers volumes de *George Sand, Sa Vie et ses Œuvres*, par Mme Wladimir Karénine, une biographie dont le cours s'arrêtait, pour l'instant [1], sur les aventures de 1838. Il déclara que le recul des années permettait de « plonger » désormais dans des histoires dont les contemporains n'avaient pu s'approcher sans quelque gêne. Et ce lui fut une raison d'établir une liste très explicite des liaisons de l'héroïne. Il releva soigneusement les noms de personnages impliqués dans l'apprentissage littéraire ou engagés dans les pures « affaires de cœur » : Jules Sandeau, Mérimée, d'abord, — puis Musset, Pietro Pagello, Michel de Bourges, Félicien Malefille, Chopin... N'oublions pas que de telles précisions étaient à l'usage de lecteurs de langue anglaise. Il serait malaisé de considérer comme une œuvre pie l'article qui les contenait.

Si celui-ci comportait une bonne dépense d'humour, il n'avait rien d'un badinage. Une rigoureuse désapprobation se lisait derrière les mots du texte. Dominé par elle, Henry James perdait d'ailleurs en partie le sens du Comique. Après avoir noté que Mme Karénine avait rendu claire toute la série des intrigues à compères variés, — louant cette femme de lettres de sa lucidité sur ce qui avait trait à Franz Lizt, — ne déclarait-il pas gravement : « elle examine le cas avec impartialité, et le rejette avec autorité » ! Convenait-il, pour raison historique, de s'attarder au dénombrement méticuleux des amants de George Sand ? ceci est question fort délicate à trancher. Toujours est-il que nous savourons l'impayable sérieux avec lequel un auteur élégant, dont l'esprit était de plus en plus porté à fonctionner dans le sens de l'interprétation, se commettait dans les racontars sur un pareil sujet. Sans doute Henry James ne se départait-il pas du désir d'identifier la relation, (devenue bien provocante après lecture d'une substantielle biographie !) entre tant de vulgarité et de distinction. Il apparaît néanmoins que la dame de Nohant finissait par avoir la triste gloire de lui inspirer — à foison — d'assez mesquines réflexions d'homme sage sur sa légèreté.

1. Elle comprend définitivement quatre tomes.

Tout compte fait, dans la somme générale de ses écrits, il lui a consacré beaucoup plus de pages qu'il n'en a offert à la plupart de nos littérateurs. Pour la quantité des appréciations dont elle fut de sa part l'objet, elle entre en ligne de comparaison avec les seuls Balzac et Flaubert. Il la favorisa d'une grâce réservée à ses auteurs familiers en ne lésinant pas sur le nombre de fois où il parla d'elle. Il lui accordait une mention rapide, à peine une phrase, dans un roman, dans n'importe quel ouvrage, — aussi bien qu'un essai entier ; et, à l'occasion, il lui faisait les honneurs d'un passage de missive particulière. Mais il est à retenir que, d'une fois à l'autre, ce qu'il se trouvait dire d'elle constituait un gage toujours plus faible d'indulgence et de vénération.

Le troisième tome de l'ouvrage de M^me^ Karénine fut accueilli par lui en 1912 avec grand intérêt. Il n'avait pas perdu de vue le début de la monographie commencée quatorze ans plus tôt. Il écrivit à Mrs. Wharton que l'« *acharnement* » de l'auteur à son thème le surprenait, (ce qui n'était pas très flatteur). Il avait pris l'habitude, prétendait-il, de regarder les deux premiers volumes édités comme des fragments « colossaux ». Et il ajoutait : « Heureusement, l'ensemble paraît moins fragmentaire que colossal, et notre chère vieille George *ressort*, devient de plus en plus prodigieuse à mesure qu'on l'approche de plus près... » Pauvre vieille George ! — s'écrirait-on volontiers. (On ne se trompe pas à ces signes de tendresse). Parmi les témoignages authentiques qui contribuaient tout spécialement à fournir l'impression de « prodige », il y avait « la longue lettre à la douce Solange », qu'il estimait être « sûrement l'un des produits les plus remarquables de l'intelligence humaine, un monument de la littérature ».

Il gardait souvenance de l'excursion accomplie en 1907 avec la romancière américaine sur les lieux où mère et fille s'étaient, de concert, vautrées dans les saletés à faire frémir... « — pigged so thrillingly together »).

Il donna à *The Quarterly Review* un compte-rendu [1] de la tranche de biographie que nous venons de voir mise en cause. Cette tranche se rapportait à la période d'intimité avec Chopin, (1848-48). Chopin n'avait pas été l'unique homme, (« man »), mais avait été l'unique

1. Cet article, et les deux précédents, celui de 1897 et celui de 1899, réunis dans *Notes on Novelists*, y sont simplement distingués par ces rubriques : *George Sand*, 1897 ; *George Sand*, 1899 ; *George Sand*, 1914.

galant homme (« gentleman »), de la bande, — « le plus bel assemblage de nerfs et de scrupules », — et Henry James le plaignait fort d'être entré dans l'orbe de la « grande et merveilleuse George ». Aucune information sur les misérables incidents qui avaient achevé de délabrer la santé du compositeur, sur toute cette guerre intestine dont Nohant avait été le théâtre, n'était dédaignée. Et, avant de s'extasier sur la fameuse épître à une fille dénaturée, à cette Solange qui s'était montrée, en réalité, digne de l'éducation qu'elle avait reçue, le critique exposait toutes les circonstances abominables qui avaient fini par provoquer cette explosion des plus violents sentiments que l'humanité puisse éprouver, — « pratiquement », ce « résumé de tous les éléments du génie de l'écrivain... »

Lorsqu'en 1910 les *Lettres d'amour à Aimée d'Alton* avaient été publiées, il avait déploré en elles un « document français étrange et compromettant » qui demandait avant tout l'oubli et le silence... Il trouvait que leur trafic avait pour principal résultat de déshonorer en pure perte la mémoire de Musset. Mais, autre chose ! il assurait que le discrédit affectait par association d'idées l'image de George Sand. L'analogie des situations se présentait presque fatalement à l'esprit, disait-il. A « son » esprit, — oui. Il était pour le moins, dans ce cas, aussi « acharné » sur le compte de la romancière que Mme Karénine le fut jamais, — et il l'était, semble-t-il, d'une pire manière, puisqu'aucun motif direct ne lui imposait là un rôle de gazette indiscrète à son sujet.

Au fond, qu'importaient toutes les paroles assez peu amènes qui, lancées par lui, pouvaient viser l'héroïne-auteur de *Elle et Lui* ! « Je m'attache à l'histoire de son expérience personnelle, telle que les documents maintenant si nombreux nous la montrent », — déclara-t-il dans son ultime article la concernant, — « car c'est là, et là seulement, que sa félicité amuse et confond, — amuse par la bizarrerie de certains faits exposés, et confond pourtant en raison de la beauté qui s'y mêle. Dès 1897, il avait signalé que ces faits impliquaient d'après la loi commune un « état de démoralisation », et que « personne ne fut jamais moins démoralisé » qu'elle, — qu'en somme elle avait bénéficié de l'« impunité intérieure » :... « Il est franchement difficile de percevoir où, de façon visible, cette femme éminente paya [1]. Elle échappa positivement au paiement, — dans un nuage de facilité et de dignité, de bienveillance, de compétence,

1. C'est-à-dire de voir ce que lui coûta sa félicité.

d'intelligence ». Et voilà que, critiquant la troisième partie de l'ouvrage de Mme Karénine, il complétait sa pensée sur ce point : « Suivant « notre » superposition du paiement, il n'y a guère de personnes à qui il ait été donné de payer si peu en proportion d'une semblable énormité d'achats et d'emprunts ostensibles ; ce qui n'empêche pas, (nous devons l'accorder), une existence d'être aussi éloignée de la banqueroute morale, intellectuelle ou même sociale que si elle n'avait avancé de tout temps que dans la voie de la plus stricte épargne ».

Or si par son aisance naturelle elle s'était tirée indemne de toutes les situations épineuses de sa vie, pourquoi avait-elle cédé à « ce besoin du bien faire (—« to do good » —), qui en matière d'art est souvent ennemi du faire bien (— « doing well » —) » ? Henry James avait toujours trouvé cette manie de vertu assez désagréable. Devenu vieux il s'en moqua ouvertement : « A ce propos », — écrivit-il à Mrs. Wharton en 1912, — « je suis persuadé que la Providence ne pense et ne s'exprime qu'en français dans le langage de la galanterie ». Revenons en oblique sur le sujet du « paiement » pour constater que c'est nous qui expions les torts de George Sand dans notre réputation collective...

A vrai dire, le maître américain pardonnait en quelque manière à la « verbosité accablante », (— « overwhelming glibness » —), dont la dame de Nohant avait fait preuve dans ses espèces de plaidoyers *pro domo*. Car une telle verbosité représentait une note très simplement et vulgairement féminine chez celle qui avait été « un homme », — selon le terme employé par Balzac, — et un « homme maternel », (— « a motherly man » —), suivant la propre expression de Henry James. Cette expression, qui datait de 1889 [1], était une trouvaille. Peut-être cependant rappelait-elle de façon trop spéciale la suite des faits divers « Musset », « Pagello », etc... En tout cas, son auteur employait plus volontiers le simple mot de Balzac. La romancière avait donc été un homme, — par la liberté qu'elle avait prouvée dans ses actes, par « son style littéraire, son amour des idées et des questions, de la science et de la philosophie, sa camaraderie, sa tolérance sans bornes, sa patience intellectuelle, sa bonne humeur personnelle et son perpétuel tabac »... Et même un homme « extraordinaire »... Mais pas un gentleman. Son grand défaut avait été en effet un manque absolu de délicatesse, une inca-

1. *An animated Conversation* (1889). [*Essays in London and Elsewhere*, 1893].

pacité de sentir les nuances fines et de modifier ses impulsions, qui lui avait justement assuré sa monstrueuse félicité. Or cette incapacité, aux yeux de l'écrivain étranger, était une affliction bien triste, — plus grave que les châtiments qu'elle parait. Si elle correspondait, pour tout le monde, à la « poignée de menue monnaie » que la « chère vieille George » avait manifestement sacrifiée en échange du débordant « optimisme » dont nous avons parlé [1], — elle signifiait, de l'avis du critique, le gaspillage d'un capital précieux pour l'acquisition d'une chance sans doute unique, formidable, étonnante, mais qu'une telle condition de revient rendait pourtant détestable.

L'année où *Indiana* avait été présenté aux lecteurs (1831), un autre roman resté célèbre dans l'histoire de nos lettres avait paru, — *Le Rouge et le Noir*; et la publication de *Mauprat* avait été suivie à trois ans de distance par celle de *La Chartreuse de Parme*, (1839). Les ouvrages de Stendhal contenaient beaucoup de sentiment et de passion ; on ne pouvait dire toutefois qu'ils fussent comme ceux de Mme Sand dédiés au sentiment et à la passion. Ils ne voulaient point faire la glorification de ces biens-là. Si leurs héros s'en montraient riches, c'était afin de donner à l'auteur une occasion d'exercer ses dispositions de psychologue et non pour l'engager à faire aucune espèce de profession de foi sur l'excellence des grands mouvements de l'âme.

Stendhal avait, tout autant que la romancière élevée dans la plaine berrichonne, vécu sous le vent romantique. Cependant son existence de voyageur et de mondain avait endurci sa pensée dans une certaine vanité méprisante pour ce qui était suggestion de l'atmosphère. S'il avait un peu cédé à la mode de l'imagination échevelée, c'était en accumulant dans ses intrigues les péripéties à grand effet qu'il s'y était risqué. « Julien Sorel » et « Fabrice del Dongo » étaient protégés, dans leurs desseins et dans leurs aventures, par le dieu qui pourvoyait au soin d'un décor auquel il leur fallait faire honneur ; (échelles, pistolets et poison, églises et prisons, etc...). Mais leur créateur se recommandait personnellement à une autre divinité.

Il avait, dit-on, « prophétisé » qu'il serait apprécié en 1880. Sa prophétie fut justifiée ; la plupart de ses admirateurs, (c'est-à-dire

1. Voir page 94 (... « nous pourrions dire d'une façon un peu restrictive qu'elle fut une optimiste »...).

ceux que le comte Lützow appelle les « happy few », les rares privilégiés, au regard de ceux de Balzac), se déclarèrent vers cette date. N'empêche que Henry James n'avait pas attendu la vogue de *Le Rouge et le Noir* et autres ouvrages du même auteur pour en tourner les pages. Il apparaît qu'il les rechercha dans un âge où ses préférences étaient dictées par son désir d'apprendre, et se traduisaient surtout par un acquiescement docile aux opinions de tel ou tel écrivain. Il a pratiquement reconnu [1] dans *The Pension Beaurepas* que Stendhal l'avait fortifié dans la pensée que les pensions de famille seraient pour lui des centres de documentation littéraire. Et il est probable que tout ce qui caractérisait la vie des « de la Môle » : hôtel et laquais, ennui et grand air, préjugés et traditions, avait spécialement été d'un grand profit au futur auteur de *The American*, — de même que tant d'attaques contre prêtres et nobles lui avaient appris qu'on pouvait impunément malmener ces personnes-là. Enfin le jeune homme avait dû se délecter dans les études de caractères du romancier dauphinois, — son tempérament artistique l'invitant certes à goûter davantage cette manière laborieuse, réfléchie, que l'ordinaire simplicité de conception de ses maîtres anglo-saxons. Pourtant rien n'autorise à dire que lors de ses débuts, en sa méthode de travail, il se soit inspiré de Stendhal comme d'un modèle direct. Et sans doute usa-t-il plus tard de ses dons de perspicacité et d'interprétation tout autrement que le Français ne s'était servi des siens. L'analyse psychologique de celui-ci est d'une rigueur impitoyable, — comparée aux problèmes que lui-même pose d'une main légère, dont il fait tourner devant nous les données pour que nous les examinions sous tous les angles. Et si l'intention de Henry James, toute sûre qu'elle soit, reste parfois un mystère pour le lecteur, c'est parce qu'après avoir procédé à cette exposition dont nous parlons l'auteur se dérobe... Il juge qu'il a suffisamment préparé notre tâche, que la clef de l'énigme est maintenant à notre portée. S'il prenait à charge de conclure, il accomplirait une besogne indigne de lui, (il est censé avoir été clair), et il nous ferait insulte, (il admet que nous sommes très ingénieux). Stendhal, par contre, n'a de cesse qu'il n'ait démontré le cas étudié par lui ; ce qu'il entreprend n'est pas la figuration de l'évolution mentale de ses protagonistes, — c'est l'épopée de leur qualité maîtresse, afin de prouver que celle-ci n'abdique jamais sa domination ;

1. Voir page 60 (« J'étais grand admirateur de *La Chartreuse de Parme*, et crus... »)

et il ne congédie pas son public avant de lui avoir inculqué l'impression qu'il s'est promis de lui fournir. En raison de l'influence romantique dont nous avons signalé sur lui les effets, ses productions ont, d'autre part, une vitalité que celles de Henry James ne possèdent point. Dans les siennes, l'action est plus colorée, plus variée. Les personnages centraux sont moins raffinés, plus violents, ils paraissent plus ignorants des charmes de l'introspection, et en particulier des ressources qu'il se doivent d'en tirer. Ils ne sont pas obligés de s'examiner trop profondément, ni de trier les sentiments, mobiles, idées, qu'ils peuvent seuls se permettre de garder. Ils expriment devant eux-mêmes avec spontanéité ce qu'ils pensent — sans fatigue ni détour pour se purifier de toute vulgarité — sans coquetterie ni science qui les parent de toute noblesse. Ils ont en cela plus de sincérité que les héros du romancier anglo-saxon. Ils ont vécu en des temps où l'orgueil du moi ne connaissait pas la nécessité de se contraindre, de s'effacer, ou plutôt de se transformer, (s'il voulait encore régner), en fierté intime. Une telle fierté implique une lutte victorieuse contre le naturel, elle fournit l'élégance de l'esprit et du cœur, — elle est le « self-control ». C'est d'elle qu'était pétrie « Isabel Archer », — la jeune personne qui, après être entrée dans la vie avec la certitude qu'elle dompterait l'univers à coup de volonté, se donnait un beau jour la gloire de fuir ce qu'on appelle souvent le Bonheur pour s'enfermer dans l'enfer de son ménage, et offrait ainsi au destin l'humiliation de ses plus grands rêves, comme rançon de sa dignité sauve.

Mais ne creusons point une tranchée entre deux grands noms d'écrivains qui ne risquent pas d'être jamais confondus, et entre lesquels il faut respecter un idéal trait d'union — si tant est que Stendhal remit en honneur à l'époque moderne le roman d'analyse, et que Henry James fut un promoteur du genre dans la littérature de langue anglaise.

En France, la considération publique est acquise à la ligne de parenté spirituelle de l'auteur de *La Chartreuse de Parme* qui aboutit très vite à Mérimée. Mérimée puisa dans l'arsenal du matériel romantique, et utilisa par suite beaucoup de batailles, d'assassinats, de fusils et de poignards. Toutefois il dut à Stendhal, des enseignements plus importants que celui qu'il pouvait, à ce propos, avoir reçu de son exemple... Et cependant son acceptation générale des procédés de son aîné n'infirma en rien son individualité. Il fut

soi-même, notamment, par la façon dont il concentra ses plus scrupuleux efforts sur le choix du détail expressif. Pour être expressif, un détail devait être précis. Chez lui, le goût de la précision favorisait la brièveté. La brièveté excluait les complications psychologiques de Stendhal, — et par contre dotait ses ouvrages d'une valeur que Henry James savait apprécier, et qui lui faisait dire d'eux en 1874 : « Ils sont peu à peu arrivés à être considérés comme de parfaits modèles de l'art narratif; et nous avouons que nous les admirons au point d'être tentés de déclarer que, chez un jeune écrivain, le fait de mettre la main à la plume sans les avoir lus et assimilés est un tort capital [1] ». Notre Américain estimait que l'élection de Mérimée à l'Académie Française avait été un hommage à la pureté de forme dans une « poignée de petits contes ». Il comptait pour peu de choses le *Théâtre de Clara Gazul* et les pages critiques. Lui, qui allait se signaler dans les lettres par la facture opulente de ses œuvres, ne voyait d'autre raison au succès du nouvelliste que la « concision pleine » et la « fermeté de contour » de ces histoires tragiques, d'où toute effusion émotive était bannie.

La suspicion dans laquelle l'auteur de *Colomba* et de *Carmen*, tenait tous les sujets aptes à dévoiler son âme devait bien être louée par Henry James, qui préconisait aussi la discrétion des sentiments personnels, et s'appliqua toute sa vie à garder la plus grande neutralité possible dans ses romans ! Or tout lecteur aime à deviner un littérateur qui affecte la réserve. Nous sommes contents de discerner la sympathie éprouvée par le maître anglo-saxon à l'égard des figures de « Ralph Touchett [2] » et de « Lambert Strether » ; — nous ressentons une petite joie triomphante à saisir ainsi un peu de lui à son insu. Et, pour sa part, il avait été autorisé à rechercher des plaisirs de cet ordre quand il avait lu des travaux de Mérimée. Malheureusement il n'avait pu qu'être déçu dans de telles recherches... Si l'impassibilité du conteur était admirable, elle était peu aimable, faute de légères défaillances... C'est ce qui explique pourquoi le romancier américain avait accueilli avec un intérêt tout spécial les *Lettres à une Inconnue* — que l'Inconnue avait pris l'initiative de faire éditer. Le recueil publié avait les mérites que confère une « prose facile, savoureuse, flexible ». Il prouvait que le nouvelliste n'avait pas perdu l'usage de son « imagination

1. *Mérimée's Letters.* [*French Poets and Novelists*].
2. *The Portrait of a Lady.*

incisive » durant la période de son existence où « l'archéologie et la linguistique » avaient paru accaparer son attention. Mais, — surtout, — il comportait des « épîtres familières », — « parfois singulièrement familières », — lettres d'amour sans doute, en dépit de leur franchise plus brutale que tendre.

...Il relatait les confidences de plus de trente années, adressées à une amie qui supporta de se laisser reprocher d'abord son « infernale coquetterie », puis sa « pruderie », sans rompre jamais avec son correspondant. La dame était intelligente, — (« on » lui reprochait d'ailleurs d'obéir plus à sa tête qu'à son cœur) ; — elle était instruite, grande voyageuse, et capable d'un altier platonisme : qualités dont Henry James parait sans déplaisir ses héroïnes, et qui ne semblent pas lui avoir trop servi, pourtant aux yeux de ce dernier... Au début des relations de plume, les lettres avaient principalement entretenu leur destinataire d'elle-même, — les querelles auxquelles nous venons de faire allusion n'avaient pas étouffé quelques paroles d'affection contenue, fort représentatives dans leur rareté. Plus tard, les missives lui avaient apporté des nouvelles sur des sujets variés, s'étaient peu à peu remplies d'anecdotes aussi « vivantes » que celles de « Mme de Sévigné », narrées toutefois d'une façon bien plus succincte ! En fin de compte, elles avaient pris un assez triste caractère... Mérimée n'avait rien gagné à vieillir. Avec le temps : « Son esprit ne s'émousse point, mais ce que les Français nomment *sécheresse* avait entièrement envahi son âme. Sa santé décline, et ses courts billets ne sont guère autre chose qu'un rapport de maladies réitérées et de jugements méprisants ». Il était arrivé à ne plus rien apprécier, si ce n'était « le soleil et un bon dîner ». Sur ce qui touchait le monde, il était devenu tout scepticisme et cynisme. Voilà à quoi, par suite de la « dogmatisation de son tempérament », son aversion de jeunesse pour les phrases « fleuries » avait abouti : sa répugnance pour les beaux mots l'avait mené à ne pas croire à ce que ceux-ci représentaient. L'essayiste américain adoptait les vues de M. Taine sur la grande défiance, la « peur d'être dupé », dont le malheureux avait été « dupe », après tout..., et dont il le plaignait plus qu'il ne le blâmait. Car il ne savait considérer sans révérence ce pessimiste qui, sans cesse en garde contre la vie, avait contracté une attitude habituelle très digne, et à qui les messages de l'« Inconnue » faisaient par un heureux hasard pardonner d'avoir dressé une muraille de Chine entre le public et lui. « Son effort a consisté à mettre aussi peu que possible

de sa propre personne dans ses publications. Mais la fortune et sa correspondante l'ont trahi ». Les Lettres présentaient « un homme » véritable, visible, palpable », — un homme qui, limité d'une « douzaine » de façons, avait eu pourtant une « individualité des plus distinctes et des plus précises ». Et une « individualité », — qu'elle fût jalouse et étroite, enfermée dans le quant-à-soi, ou qu'elle s'imposât aux regards, s'efforçât d'envahir la scène sociale, — était bien ce qui intéressait Henry James plus que tout autre objet d'étude, notamment lorsqu'il s'agissait d'une individualité d'artiste.

Si, dans le second quart du XIX^e siècle, Mérimée avait su être un conteur remarquablement impersonnel, le grand spécialiste du roman de l'époque n'avait guère été soucieux de dissimuler son identité aux yeux inquisiteurs du lecteur. L'auteur du *Père Goriot*, doué d'une grande vitalité, n'avait pas été organisé pour entretenir sur soi de plein gré le mystère ; il s'était laissé deviner tout proche, dans ses ouvrages, sans craindre que cela ne le compromît.

Henry James, de bonne heure, en 1875, dans un article écrit pour le *Galaxy*, attirait l'attention de ses compatriotes sur la prodigieuse vitalité dont nous parlons, en déclarant que le plan de Balzac avait comporté la représentation de toute la vie de la France de son temps. Balzac, disait-il, avait, dès ses débuts, été conscient de posséder « le talent nécessaire » et cru « possible d'acquérir la science nécessaire » à l'exécution d'un tel projet...

Or, jusqu'à quel point l'entreprise avait-elle été bénie ? Le critique insistait sur les défectuosités et les manques du résultat. Il n'était pas tendre pour les « vues d'ensemble » et la manière de conduire une action, le « système d'opinions » et la « mise en scène », pour les « grandes dames » dans leurs peu recommandables traits de ressemblance, et pour la vulgarité de « leur gros libertin de père », (expression empruntée à « M. Taine »). C'était tout juste s'il convenait de l'excellence des portraits comme tels. Pourtant :

« Dans tout cela », — ajoutait-il, — « peut-être semble-t-il qu'on ait plus parlé de fautes que de mérites, et, — s'il est dit que Balzac fit une œuvre considérable, — que nous aurions dû cueillir plus de fleurs et moins de chardons. Mais la grande affaire chez Balzac ne saurait être exposée par des exemples ; — c'est lui-même, — c'est toute la tentative, — c'est la méthode. La dite méthode, voilà son

mérite ni surpassé ni comparable. Cet amour de la réalité, — énorme, embrassant tout, désirant tout, — qui fut la source de beaucoup de ses sophismes et de ses défauts, de tant de poids-mort dans ses ouvrages, fut aussi le fondement de son extraordinaire puissance. Le réel avait, pour son imagination, une autorité qu'il n'a jamais eue pour aucune autre. Quand il le cherche dans les objets où nous le sentons, il le trouve avec une merveilleuse sûreté de coup d'œil, et se montre le grand romancier qu'il prétend être. Quand il essaye de le faire prévaloir partout, de lui faire expliquer tout, et servir de pleine mesure à notre imagination, — alors il devient simplement la plus grande des dupes. Il est un extraordinaire tissu de contradictions. Il est à la fois l'un des écrivains les plus corrompus, et l'un des plus naïfs, — le plus mécanique et pédant, et le plus rempli de *bonhomie* et de spontanéité. Il est l'un des meilleurs artistes et l'un des plus grossiers. D'un certain point de vue, ses romans sont massifs, informes, surchargés, sa touche est sans grâce, violente, barbare. D'un autre, ses histoires ont plus de couleur, de composition, saisissent davantage l'attention du lecteur que n'importe quelles autres. Le style de Balzac demanderait un chapitre à part. C'est probablement le style le moins simple qui ait jamais été écrit ; il se hérisse, il craque, il s'enfle et prend de grands airs ; toutefois il est une parfaite expression du génie de l'homme. Comme celui-ci, il contient de tout : or immaculé et rouges scories. Balzac fut un très mauvais et cependant, sans conteste, un très grand écrivain. Nous pouvons dire en quelques mots que sa méthode, en tant qu'elle fut instinctive, réussit, — et théorique, échoua. Mais, aussi bien dans l'instinct que dans la théorie, il eut l'aide d'une immense force de conviction. L'imagination, chez lui, s'échauffait si intensément à l'ouvrage qu'il n'y avait rien qu'un acte de volonté ne pût lui imposer. L'hallucination prenait possession de lui, et il croyait tout ce que les circonstances rendaient nécessaires. Voilà qui explique tout son grotesque philosophisme, ses héroïques efforts à fournir des exemples de choses dont il avait une profonde ignorance. Il croyait qu'il avait à peu près le pouvoir créateur de la Divinité et que, si l'homme et son histoire étaient supprimés, la *Comédie Humaine* serait leur substitut parfaitement adéquat. M. Taine a dit de lui d'une manière heureuse que, après Shakespeare, il est notre grand magasin de documents sur la nature humaine. S'il est question de Shakespeare, ce que nous percevons, c'est plutôt ce par quoi il diffère de ce dernier, c'est comment les

caractères de Shakespeare se détachent dans le plein air de l'univers, alors que ceux de Balzac sont enfermés dans une singulière atmosphère artificielle, sentant le moisi quant à la qualité, et limitée quant à la quantité, qui se persuade avec une sublime sincérité qu'elle est un infini très suffisant. Mais il est fort vrai que Balzac peut, tel Shakespeare, être considéré comme une autorité finale en ce qui concerne la nature humaine ; et il est probable que, avec le temps, on aura recours à lui beaucoup moins pour se distraire et plus pour s'instruire. Il a contre lui le fait d'avoir manqué de cette chose légère mais indispensable, le charme. Pour sentir combien il en manqua, on doit lire ses préfaces avec leur variété, leur avidité et leur loquacité, — leur grosse révélation de ses procédés, de ses querelles avec ses éditeurs, — leur atmosphère de cuisine. Mais notre dernier mot sur lui, c'est qu'il fut d'une incomparable puissance [1] ».

Le paragraphe ne représentait guère que la vingt-cinquième partie du tout auquel il appartenait. Et, malgré qu'il prétendit en sa phrase d'ouverture vouloir réparer le possible préjudice causé par des lignes antérieures, il dardait bien des critiques avant de proposer une parole strictement conciliante, d'accorder l'« incomparable puissance » — parce que supériorité irréductible — à l'artisan de la « Comédie Humaine ».

Le don ainsi reconnu était évidemment de haute valeur, surtout reconnu à un auteur de romans. Mais, dans l'ensemble de ce long article de 1875, ce qui frappe le plus, ce n'est pas l'hommage final ni un cetain nombre de justes compliments qui le précèdent, c'est l'audace paisible avec laquelle la vie et les livres de Balzac sont détaillés. Que de précisions anecdotiques y viennent appuyer la série des jugements peu élogieux ! Henry James a maltraité là autant que la plus élémentaire décence le lui permettait la mémoire d'un devancier fameux. A-t-il voulu, en agissant de la sorte, prouver son discernement en matière artistique ?

Ce qui se démontre, c'est que la publication de la *Correspondance* de son illustre victime et la vulgarisation de diverses informations psychologiques qui s'ensuivit [2] lui offrirent, environ un an après

---

1. *Honoré de Balzac* (Fin). [*French Poest and Novelists*].

2. Cette *Correspondance* suggérait à Flaubert la réflexion suivante au sujet de son auteur : « ..., c'est pour moi un immense bonhomme, mais de second ordre ». (Lettre à Mme Tenant, Jour de Noël, 1876).

qu'il eût rédigé ce premier essai, une raison de détendre sa sévérité. Les Lettres, dit-il,... « ne contiennent guère de délicatesse et pas beaucoup de ce qui est positivement agréable ; cependant elles expriment une énergie devant laquelle nous restons confondus d'étonnement, d'admiration allant presque jusqu'à la terreur. Le fait que son observation omnivore du grand spectacle humain n'a pas d'écho dans ses lettres nous permet de comprendre quelle était la concentration et l'intensité du labeur poursuivi dans son cabinet. Aucun travail intellectuel plus solide n'a certainement jamais été accompli par l'homme. Et ces pages, en dépit de l'égoïsme massif, du personnalisme absolu dont elles témoignent, nous laissent non sans une sincère indulgence pour l'auteur. Il était grossier, mais tendre, corrompu, en un sens, mais immensément naturel. Si son avidité et sa voracité furent disgracieuses, si à l'égard de tout ce qui ne contribuait pas à son plan personnel son aveuglement fut maladroit, — au moins, son égoïsme fut mis en jeu dans une grande cause. La *Comédie Humaine* a mille défauts, mais elle est une monumentale excuse [1] ».

Elle était une monumentale excuse, partant quelque chose de sympathique : voilà le point. Elle rentrait en grâce absolue dès qu'il était parlé du dévouement de l'ouvrier à son travail.

Ce dévouement conférait au romancier français un mérite encore plus digne d'appréciation que ne l'avait été sa très rare puissance. Le jeune étranger en trouvait-il un premier indice dans les documents fraîchement mis au jour, ou profitait-il de l'occasion pour faire tardive amende honorable à son sujet ? Rien ne nous autorise à nous prononcer... Seulement, il nous apparaît que, à partir de cette époque, la maturité de son jugement aidant peut-être sa critique, Henry James s'abstint de toute rigueur doctorale dans l'estimation officielle de l'œuvre de Balzac.

Balzac avait commis des erreurs dans l'exécution de son vaste dessein. Un instinct infaillible le redisait sans cesse. Il y avait donc là un motif à considérations toujours nouvelles... Préfaçant en 1902 une traduction anglaise des *Mémoires de Deux Jeunes Mariées* qui allait être publiée dans *A Century of French Romance*, le maître américain traita des imperfections de la production globale dont il était chargé de présenter une tranche. Mais quelle prudence ! quelle sagacité ! Il dégagea la responsabilité de l'auteur

1. *Balzac's Letters* (Fin). [*French Poets and Novelists*].

d'une manière complète, ce qui lui ouvrit un terrain sur lequel toute objectivité lui fut permise, où il n'eut pas l'air de prendre parti en personne dans la discussion, qu'il régla.

...La France de 1830-40, admit-il, avait été digne d'inspirer une « immense épopée en prose », mais susceptible aussi d'être racontée sous la forme d'un simple, procès-verbal : c'est pourquoi « l'artiste de la *Comédie Humaine* est à demi étouffé par l'historien »... Si un historien pouvait être un artiste, le raisonnement entrepris s'arrêtait court. Or il fallait à tout prix être réduit en bonne logique à accuser la fatalité, si on voulait épargner des blâmes au romancier. L'écrivain qui rapporte les phénomènes vécus, et celui qui crée, qui invente, ont chacun leur « loi » spéciale, était-il donc avancé. Philosophie, chez l'un, solide instruction, chez l'autre, ne changent rien à la distinction initiale : les deux lois ne savent en aucune « harmonie ou congruité » faire bon ménage... De cela, il était déduit que « la catastrophe de Balzac... » est dans « ce perpétuel conflit et cette impossibilité finale, une impossibilité qui explique sa défaite du côté classique, et va quelquefois jusqu'à nous faire juger son œuvre, du point de vue de la beauté, comme un tragique gaspillage d'effort [1] ».

Il n'y avait pas moyen de reprocher sa « monstrueuse dualité » à celui dont l'attention s'était transportée sans scrupule « du centre à la circonférence de son sujet ». « Il ignore évidemment tout à fait que, en remettant ses données à son frère jumeau, l'économiste et inspecteur impassible, l'investigateur et rapporteur général insatiable, il lui arrive de tromper en quelque façon notre confiance, car sa conscience, en de telles occasions, son esprit d'édification, est une leçon même pour le meilleur d'entre nous ».

Balzac avait, certes, été un peu gonflé de son importance et de celle de sa mission... Il n'avait pas manqué d'aller jusqu'au bout de la réalisation du projet dont il avait si bien perçu le « tout », mais il s'était « enfermé » et avait « jeté la clef » loin de lui, avait été étreint par son sujet au point qu'il avait perdu le sens de ce qui ne l'était pas. Et pourtant, — disait Henry James, lorsque nous sommes devant la *Comédie Humaine*, nous sommes obligés de « ...plier notre mètre et repousser notre carnet, tout comme nous le faisons pour quelque caractère extraordinaire, quelque étranger

1. *Honoré de Balzac*, 1902. [*Notes ou Novelists*].

mystérieux et différent de nous, apportant avec soi une mesure et un air qui lui sont propres. Il y a une sorte d'éminente présence qui déconcerte jusqu'à l'interviewer, l'incite au respect et à l'admiration, fait que, pour ce qui est à proprement parler un examen, il n'insiste pas. Ceci demande bien entendu un personnage unique de son espèce. Mais Balzac est précisément un tel personnage [1] ».

Unique était, dans son genre, l'auteur d'une aussi vigoureuse approche littéraire de la vie, d'un travail aussi fouillé dans le détail, dont l'expérience individuelle avait été si limitée, dont « l'imagination fit seule tout l'ouvrage, mena à bonne fin tout ensemble conception et exécution ». L'histoire reposant sur des documents, il avait (en tant qu'historien) forgé ses documents. Il avait inventé ses convictions, et aussi les héros destinés à lui permettre de les exposer.

Mais ce qu'il convenait surtout de retenir, c'était qu'après avoir mis ceux-ci sur pied il s'était assimilé à eux par une « transmigration » dont il avait possédé « l'esprit et le secret », comblant ainsi la mesure de son extraordinaire talent d'élaboration.

C'était en vertu de ce pouvoir de transmigration qu'il avait réussi à animer la nombreuse famille aristocratique à laquelle appartenait « Louise de Chaulieu »... A l'heure où il présentait aux lecteurs anglais le récit des aventures matrimoniales de cette jeune personne, Henry James s'attachait au service des figures patriciennes qui, en groupe social, occupaient une si large place dans l'œuvre de son devancier. Mais par la suite, lorsque son manifeste de 1905 sur *The Lesson of Balzac* eut installé en sa pensée, relativement au « maître », des notions définitives, il se montra notamment soucieux de rappeler au public que, dans le cadre de la France, celui-ci avait fixé les détails les plus vivants de la nature humaine en général, Il s'était exprimé sur ce point dès 1875, l'avait fait encore en 1905, et s'y risqua de nouveau au cours d'une appréciation du *Balzac* de Faguet, paru en 1913 dans la collection *Les Grands Ecrivains de la France*...

C'est-à-dire que l'étude de Faguet excita sur un mode assez imprévu sa verve de commentateur : il jugea bon de la corser de quelques remarques de son crû, (celle que brièvement nous venons de signaler et d'autres).

L'auteur de la *Comédie*, énonça-t-il, a travaillé tout ce qu'il a

1. *Ibid.*

touché d'une manière forte qui a été une innovation, Il a laissé le roman, comme genre, bien différent de ce qu'il l'a trouvé ; il l'a beaucoup enrichi parce qu'il a vu ses « semblables », les humains qu'il a décrits,... « tout à fait manquant de réalité, nageant dans le vague, le vide et l'abstrait, à moins que leur condition sociale jusqu'au dernier détail, leurs circonstances génératives et contributives, de toute perceptible sorte, n'entrassent pour tout ce qu'elles « valent » dans son essai de représentation[1] ».

...Ainsi se trouvait être pleinement justifié chez Balzac ce faible pour les « choses », pour l'accessoire matériel de la vie, voire ce qui était « bric-à-brac », pour ce qui autrefois avait causé autant les « délices » que le « désespoir » de Henry James. Et l'énervante « question d'argent » pouvait être considérée comme n'ayant pas été en son esprit une obsession écrasante mais un prétexte à précisions capitales.

Nous avons noté que, dans le premier de tous les articles, les portraits de la *Comédie*, en tant que portraits, avaient eu la rare chance d'échapper aux reproches du critique anglo-saxon. Dans l'étude à laquelle nous nous rapportons en dernier lieu, il était admis que — bien supérieurs à la masse du décor qu'ils impliquaient — ils étaient les seules indiscutables preuves littéraires sur lesquelles se fondait la plus grande gloire de leur auteur. En effet : « Ses personnages les plus vrais et les plus animés sont ceux que les conditions dans lesquelles ils sont si palpablement incrustés ont simplifiés non moins que renforcés, simplifiés surtout dans le sens de l'unité de motif, de passion, d'intérêt... » Ses caractères plus compliqués, — comparés avec ceux-là, — étaient « ses plus faux et ses plus faibles », et ne servaient guère qu'à indiquer « où son imagination et son efficiente sympathie tombent ». Autant dire qu'honneur était rendu aux inoubliables types balzaciens.

Dieu sait que nous aimerions parler moins brièvement de la dernière pièce officielle du « dossier » de notre romancier. Ah ! elle tient élégamment sa place de série. Mais la stabilisation des impressions du littérateur américain sur le compte de l'écrivain français s'était produite en 1905... Et c'est effectivement vers *The Lesson of Balzac* que, sans commettre d'anachronisme, nous devons nous tourner pour voir tomber d'aplomb l'ensemble des observations et réflexions successives relevées en ces pages.

---

1. *Honoré de Balzac*, 1913. [*Notes on Novelists*].

La dissertation, qui a pris la forme commune d'un essai édité, fut préparée de façon à satisfaire des exigences d'auditeurs — quant à la nette distinction des valeurs dans une exposition orale. Au moment de partir pour les États-Unis, au début de ce siècle, Henry James s'était improvisé conférencier, tout surpris d'être apte à faire « cela » !... Le cachet était élevé, sinon... ! Indianapolis offrait cent livres, pour cinquante minutes. « Je ne peux m'exécuter souvent », — avait-il avoué, résumant la situation, — « mais, à raison de trente livres par séance, je le ferais. Seulement ce serait ma mort ». A Bryn Mawr, où il devait expérimenter en petit comité sa première causerie sur Balzac, il eut une assistance de sept cents personnes, connut un véritable triomphe. Son succès se répandit comme une traînée de poudre. Il fut obligé de se répéter à Chicago, Saint-Louis, Indianapolis, San Franscico, New-York, Philadelphie. Il était fier de lui. De retour en Angleterre, il écrivit à son frère William que, pour lui plaire — et bien qu'il y répugnât personnellement — il allait se lancer dans « l'art du crayon d'ardoise » pratiqué par la généralité de ses contemporains, délaisser dorénavant celui du pinceau, (moins simple, mais si supérieur, et qu'il pensait avoir exercé jusqu'alors). Le contraste indiqué était, disons-le, celui qui provient de la différence entre juxtaposition et organisation des matériaux utilisés dans un ouvrage. « *Vide* ma conférence sur Balzac », — ajoutait-il à ce propos, dans la joie ingénue de sa réussite...

Il avait réellement le droit de se donner ainsi lui-même comme référence.... Et il n'en est pas moins sûr que, lorsqu'il est question de cette fameuse conférence, nous, Français, risquons d'être des admirateurs prévenus de tout ce qu'elle comporte. Cela parce qu'elle touche notre cœur d'une manière trop directe : elle est pour nous un grand salut respectueux adressé en toute lucidité d'intention à un de nos génies nationaux les plus populaires, — devant un public qui ne demandait pas tant, à un homme célèbre de sa propre race, pour se déclarer satisfait. Nous sommes un peu attendris par l'idée que Henry James a choisi de faire un tel geste, quand il s'est agi pour lui de s'offrir en spectacle à ses compatriotes.

Mais affermissons nos esprits. Dans ce titre, *The Lesson of Balzac*, il faut bien lire avant le nom de Balzac le mot « Lesson ». L'étude annoncée là dut être une source d'intérêt pratique pour les Américains de 1905 : elle est censée avoir eu pour eux des vertus édu-

catives... D'ailleurs les enseignements qu'elle contient valent assez d'être utilisés par nous-mêmes pour qu'elle ne puisse, en aucun cas, avoir indéfiniment sur nous une action toute sentimentale.

L'auteur, partant de ce fait que la critique est l' « unique » moyen d'appréciation esthétique, notant au passage que ceux qui l'exercent, (avec raison et talent, s'entend), deviennent rares, arrive au point où Balzac se trouve pour lui à pied d'œuvre en signalant que les romanciers les plus dignes de notre considération sont ceux dont la connaissance est profitable à elle, la critique, ceux qui, par leur exemple, instruisent notre jugement sur les conditions du travail artistique, (de leur travail, à tout le moins !)... Madame George Sand, — la « chère » Jane Austen, — les sœurs Bronté, — avec leurs irréfutables mérites, ne nous apprennent rien du tout... Et George Meredith, qui a en soi tant du Poète, n'est pas à observer lorsque l'on veut notamment, c'est s'initier à la production de « l'image de la vie »... Mais,... « quand je pense avec envie ou avec terreur, à la nature et à l'effort du Romancier, je pense à quelque chose qui atteint sa plus haute expression en lui », déclare le conférencier-essayiste, parlant de l'auteur de la *Comédie Humaine*... Suit un exposé destiné à familiariser des auditeurs ou lecteurs d'un jour avec ce personnage. Cet exposé contient beaucoup de choses ayant déjà été, ou devant être ultérieurement, introduites dans diverses autres compositions. Notons cependant qu'il est tout particulièrement organisé sous la pression de l'idée que voici : « quantité » et « intensité » constituent à la fois le signe distinctif de Balzac. Henry James rappelle bien que l'abondante exactitude de son héros est par moments encombrante, qu'il présente trop de faits. Mais il n'est point l'heure de s'attarder sur des maladresses, des fautes d'exécution, qui ne dépendent nullement de ce qui seul est déshonorant pour un écrivain : la non-saturation artistique.

En vérité, si le romancier français donne l'impression d'avoir « pénétré » le sujet qu'il s'est donné, c'est parce qu'il a été « saturé de son idée », de l'idée de celui-ci. Il n'a eu à suppléer à aucun manque dans la vision, la possession de l'« image » à dépeindre. Aussi bien, il s'est assimilé son modèle de telle manière qu'il n'a su que « respecter la liberté » du dit sujet, être un témoin attentif et non un juge ; ses rendus de la vie ne sont pas tendancieux, pas personnels, sa conscience privée ne contribua point à leur élaboration : en raison de quoi il se propose hautement à notre édification.

...Il suffit de méditer sur ce que nous nous venons de constater pour deviner que l'« art convaincant » est d'un prix de revient onéreux : il ne peut s'agir d'« art » en effet que là où il y a excellence... Or, parmi les successeurs de Balzac, beaucoup de ses émules en réalisme ont publié du roman « bon marché », qui ne coûte pas cher à son auteur, ne lui demande guère d'efforts, mais n'est pas « artistiquement intéressant », article commercial, fabriqué à la machine, n'ayant rien de commun avec ce précieux produit « fait à la main » qu'est la *Comédie Humaine*.

A la lumière d'une telle comparaison, l'esprit discerne le détail des circonstances individuelles qui ont permis à l'auteur du *Père Goriot* de subvenir à la ruineuse dépense qui s'imposait à lui. De ces circonstances, Henry James indique les plus importantes. Soin apporté dans l'exposition des conditions d'existence de chaque personnalité mise en scène [1]. Vision en « raccourci » de la succession des aspects différents de la représentation à effectuer, ce qui donne un effet de « composition », par « fusion de tous les éléments » du tableau, et permet l'emploi de moyens subtils, et merveilleusement plus efficaces que blancs et tirets « sur la page historique », dans l'expression de la « durée ». (A noter à propos de cette question du « temps » que la conversation est une ressource dont Balzac use avec une savante mesure, conscient de la « loi » qui veut que le « dialogue » ait, de manière absolue, sa « fonction » dans l'« illustration » et non dans la « construction » du roman.

...C'est là que s'amorcent les différents chapitres de la Leçon que « notre maître à tous » nous offre, (si nous tournons un instant autour de lui pour l'examiner), — chapitres qui se développent dans la pensée des disciples, et dont le conférencier américain vanta en toute sincérité les services...

L'impossibilité où ce dernier se trouvait de placer Balzac parmi les classiques semblait rendre, à son avis, ces divers enseignements aussi aisément acceptables qu'ils étaient vraiment profitables...

. . . . . .

En 1806, Henry James ressentant les premiers symptômes de sa vocation s'était lancé, (en cachette), dans la rédaction de petits romans inventés par lui. « Ses héros », nous apprend une lettre de Mrs. Th. S. Perry, « étaient en général des scélérats qui se mon-

1. La citation (1) de la page 112, empruntée à *Honoré de Balzac*, II [*Notes on Novelists*], est à ce sujet très explicite.

traient blancs comme des agneaux auprès des héroïnes corrompues, — lesquelles semblaient avoir lu tout Balzac au berceau et être positivement ruisselantes de crimes affreux. Il débuta avec ces extravagantes peintures, sans aucun doute, par enthousiasme pour le grand maître qu'il admira toujours d'une façon si chaleureuse ».

Son enthousiasme de jeunesse ne fut certes pas un feu éphémère. D'ailleurs on incline à croire que son admiration fut plus profonde que ses critiques de longue haleine ne le laissèrent toujours deviner. En guise de compliment et d'exhortation, ne disait-il pas à Howells : « ... vous serez le Balzac américain. C'est une grande mission, entreprenez-la ! » ? Et Kipling ne lui parut-il pas d'abord destiné à devenir le « Balzac anglais » ? (Malheureusement, pour avoir par la suite donné une attention un peu trop exclusive aux animaux et aux objets, ce confrère britannique dérouta sa prévision). Ne parlons pas ici du « Balzac des acteurs » [1], mais rappelons comment Henry James invitait un jour Sir E. Gosse à observer la singulière ignorance de la littérature française qui perçait dans les *Lettres* de George Meredith récemment publiées. Le « cher homme » n'avait formulé sur un tel sujet que des jugements erronés. N'empêche que ce qui était le plus étonnant était son parfait dédain du nom de Balzac. La « curiosité esthétique » la plus élémentaire ne pouvait passer celui-ci sous silence... Sans doute l'essor d'un esprit ne se mesurait-il pas au nombre de fois où on le citait... Cependant, « quand il n'était même pas mentionné », on avait impression d'une aridité (— altérante).

Les allusions à notre romancier national sont légion, cela va sans dire, dans l'ensemble des livres de l'auteur de *The American*. Si la série des travaux exécutés pendant quelques années qui suivirent 1890, après la publication de *The Tragic Muse*, n'en est pas très riche, c'est parce que Henry James s'efforçait alors de fondre en lui-même une individualité « anglo-saxonne », tout élément « étranger », français en particulier, devant être exclu de l'alliage. Affectant un sérieux détachement à l'égard de ce qui chez nous était susceptible d'avoir une influence sur sa pensée, il ne pouvait que bannir l'écrivain de la *Comédie Humaine* du champ de sa considération. L'ostracisme ne dura toutefois qu'un temps assez court. C'est pourquoi plus tard, dans la Préface de *The Spoils of Poynton*, Henry James évoqua la mémoire du grand animateur des « choses »

1. Voir page 82 : « M. Coquelin est vraiment... »

matérielles, dont l'autorité, reconnut-il, lui avait servi de stimulant à certaines heures de l'élaboration de cet ouvrage, (paru en 1896). Aussi bien, sa plume de critique, au début du siècle présent, honora fréquemment Balzac non seulement dans des essais à lui dédiés que nous avons appréciés, mais encore au cours de plus d'une des Préfaces explicatives dont, après un examen de conscience artistique, il dota les volumes de la *New York édition* de ses romans [1].

L' « enthousiasme » initial, dont nous avons parlé était dû en partie à une sorte de fascination exercée sur lui, fascination qui, durant toute sa carrière, fut peut-être aussi féconde que son « admiration ». A l'époque de ses débuts officiels, celle-là lui imposait une conduite d'apprenti respectueux d'un artisan expert : il relevait les conseils occasionnels que le maître français, à travers de si nombreuses pages, lui semblait avoir dispensés à l'usage de ses successeurs, et cherchait à renouveler des effets dont il avait estimé la nature. De là, la tournure générale de ses premières célèbres œuvres [2], *Roderick Hudson* (1876), *Daisy Miller* (1878), par exemple... De telles productions se distinguent des suivantes par leur esthétique plus simple... Une place assez large y était faite à l'action. Il n'y était pas mis en œuvre trop de subtilité psychologique, l'analyse n'y empiétait pas sur la description extérieure. L'artiste paraissait vraiment regarder au dehors ; son intrigue se déroulait à l'air libre et non dans les vases clos d'une ou de plusieurs consciences humaines ; la caractérisation du milieu était du reste l'un de ses principaux soucis; elle devait aider à expliquer les personnages et leurs actes... Les romans dont il s'agit sont de lecture facile, plus facile que ceux de Balzac, grâce à l'absence de

---

1. Henry James, en 1907-10, présida lui-même à la publication d'une collection de ses romans. Il élimina de celle-ci toutes les productions qui ne lui parurent pas assez méritoires, et fournit de Préfaces celles qu'il y introduisit. Ainsi fut établi : *The Novels and Tales of Henry James*, en 24 vol. New York.

Mais après la mort du romancier l'œuvre intégrale fut reconstituée sans égard au tri effectué par l'auteur, et c'est à la collection complète alors obtenue, (35 vol.), que nous nous reportons ordinairement au cours de cette étude.

2. Nous ne considérons pas ici comme formant un groupe très important quelques nouvelles de la toute première heure au nombre desquelles on compte *The Madonna of the Future*, et dont la qualité allégorique est due à une légère imitation de Hawthorne : telles qu'elles se présentent, elles n'annoncent guère en effet la manière générale de leur auteur.

fatras historique, philosophique, politique. D'ailleurs ils n'ont pas la prétention d'être autre chose que des relations d'aventures bien distinctes, et ne ressemblent pas, dans leur élégante mais modeste unité, aux réalisations épisodiques d'une même conception grandiose vers lesquelles le jeune écrivain américain, en pleine inspiration, tournait souvent sa pensée. Qui songerait en fait à rapprocher *Roderick Hudson* de n'importe quelle pièce détachée de la *Comédie Humaine* ? Et c'était pourtant en la préface de son ouvrage ici nommé que Henry James, divulguant le souvenir de ses difficultés d'antan, disait, (au sujet de la localisation des deux premiers chapitres du récit) :

...« C'était une agglomération *quelconque* de New England, paisible et rurale, ce n'était pas, rien n'obligeait à ce que ce fût, Northampton, Mass. Mais, en technique, à cette époque-là, celui qui parle se blotissait avec ambition dans la grande ombre de Balzac. L'auguste exemple de ce dernier — quoique le secret n'en pût guère être jamais deviné — pour moi dominait le tableau ; aussi rien n'était-il plus clair que la façon dont, s'il s'agissait de Saumur, de Limoges, de Guérande, lui-même « faisait » Saumur, faisait Limoges, faisait Guérande. Je me rappelle comment — avec ma plus faible manière — j'aspirais à dépasser la présentation préliminaire de mon petit carré de scène américaine, et n'étais cependant pas assez sur mes gardes pour voir avec quelle facilité ce qui était sa haute pratique pourrait, dans mon cas, être une cause de déception. Balzac parlait de Nemours, de Provins ; donc, pourquoi ne parlerait-on pas avec une tendre fatuité de ce qui était presque la seule petite *ville de province* américaine dont il se trouvait qu'on eût, longtemps auparavant, mis en réserve une heureuse vision ? [1] »

Si « l'auguste exemple » de notre romancier avait favorisé l'intrépidité, la paisible audace du novice, il lui avait aussi réservé de fort déprimantes insinuations. C'est ce que Henry James indiquait plus loin dans la même Préface, tandis qu'il se remémorait le grand désir qu'il avait eu d'assurer de la vraisemblance à sa composition. Il avait admis que, s'il distillait les faits jusqu'à épuisement, le résultat qu'il obtiendrait aurait : « intensité, clarté brièveté, beauté, tous les mérites requis pour (m)on effet »... Mais quel moment de rage impuissante n'avait-il pas vécu à la pensée

1. *Roderick Hudson*, Vol I de l'Ed. Déf., Préface, p. xv.

que, de sa part, tout cela demanderait encore plus de peine que n'en exigeait le procédé d'exécution dont il prétendait avoir usé naturellement, alors que pour Balzac y réussir n'aurait été qu'un jeu !

Dieu merci ! les suggestions de détail fournies par le « maître » s'étaient multipliées dans la suite du temps pour l'habituel profit du jeune homme de lettres... Qu'on feuillette par exemple *The American* ou *The Europeans*, on est frappé par l'effort de précision balzacienne apporté dans la représentation de l'appartement de Valentin de Bellegarde, de la maison des Wentvoorth [1], bref, de logis qui expliquent leurs habitants.

Ici, ayons égard à ce qui était la grande considération instinctive de Henry James pour les gens du monde... Les héroïnes de Balzac ont certainement charmé son imagination par leur réputation de beautés de salon, leurs titres ou leur richesse, bien que du point de vue de la moralité celles de Feuillet lui aient sans doute paru supérieures ; (— ce fut à ces dernières que put s'apparenter la pure Claire — plus qu'à une M^me^ de Mortsauf (*Le Lys dans la Vallée*), étrange « sainte, familière avec les plus cyniques vues sur la vie »). Et les lions, — « Maxime de Trailles », « Victurnien d'Esgrignon », — appartenaient à une race méprisable qu'il s'est essayé avec beaucoup d'empressement à dépeindre dans *Madame de Mauves*, etc... On n'oublie pas d'ailleurs qu'il manifesta dans sa jeunesse un intérêt assez naïf pour les authentiques images de la haute société balzacienne, en les situant dans le décor de nos provinces, en rêvant d'elles lorsqu'il eut l'occasion de passer sur le terrain de leurs exploits.

Les noms dont il décora ses aristocrates français auraient été dignes d'être introduits dans la *Comédie Humaine*, par leurs assonances comme par leur respectabilité, (« de Cintré », « de Brives [2] », « de Villepreux [3] »...). Par contre, ceux qu'il octroya à ses plébéiens, (— « Poupin », un relieur, — « M^lle^ Bourde [4] », une gouvernante,) — eurent souvent un caractère burlesque que l'auteur d'*Eugénie Grandet* aurait, par amour du véridique, évité selon toute probabilité de leur donner. (Quant aux prénoms de son choix ils furent

1. *The Europeans.*
2. *Mrs. Temperly.*
3. *The Reverberator*, Vol. XVIII de l'Ed. Déf.
4. *Mrs. Temperly.*

bien appropriés à la mode du jour et à la condition de leurs porteurs, sans être pour cela, d'une manière générale, empruntés à des figures célèbres de notre littérature romanesque).

Les mondains, pour lesquels il avait une considération instinctive, ont un train d'existence qui implique des loisirs et partant des ressources pécuniaires à peu près assurées. En fait, la « question d'argent » ne le laissait guère plus indifférent qu'elle n'avait laissé son illustre devancier français. Toutefois il l'envisageait sous un aspect spécial assez plaisant, soit dans le cas où l'argent foisonne. Elle était, à son usage, pure question de « fortune ». Comme il était disposé, dès ses débuts, à exalter les vertus du Capital ! Souvenons-nous de « Rowland Mallet » [1], de « Newman », de « Mr. Touchett » ! Et comme il semblait être plus naturel et plus sainement content quand il inventait, et pouvait dans une certaine mesure inventorier, de riches demeures, [le cottage de Robert Acton, (*The Europeans*), Gardencourt, (*The Portrait of a Lady*)], que lorsqu'il donnait un aperçu d'intérieurs modestes !

Avant d'imaginer les cupides manigances de « Kate Croy [2] », il avait certes pensé à mettre en scène des êtres avides : les Bellegarde, Gilbert Osmond, etc... Mais il se trouva que les intrigues auxquelles participèrent eux, puis elle, échappèrent également au caractère sordide que présentent maintes situations balzaciennes. Cela, parce que Henry James y montrait le désintéressement triomphant par sa beauté morale, et aussi parce que les affaires malhonnêtes s'y traitaient avec des formes discrètes. A ce propos on doit noter que l'idée de la rapacité humaine, qui avait poursuivi durant sa carrière le romancier français et s'était drapée de mille façons diverses dans ses livres, n'aurait su être copieusement exploitée par l'écrivain américain. Celui-ci s'était très tôt convaincu de la malfaisance des appétits de propriété, et le temps ne rendit pas à ce sujet ses notions empiriques sur la vie plus riantes. N'empêche qu'il n'a pas trop souffert de ce mal d'argent par la faute duquel le pauvre Balzac, haletant sous les dettes, avait eu la pensée un peu gênée dans son essor. En vérité, sa constante aisance l'a préservé de la hantise des dramatiques histoires d'intérêt.

Et voilà qui, incidemment, jette une clarté définitive sur la différence entre les dispositions avec lesquelles Balzac et lui ont envisagé

---

1. *Roderick Hudson.*
2. *The Wings of the Dove*

le populaire... Gissing a nourri, dit-on, l'intention de rivaliser avec l'auteur de la *Comédie Humaine* dans une étude complète de la société. Henry James, nous le savons, n'a jamais eu pareil dessein, mais quoiqu'il eût commencé par vénérer en lui l'historien de la noblesse française, c'était peut-être de lui qu'il avait appris à regarder nos petits gens, ceux qu'il protraitura dans ses relations de voyage, ou ailleurs... Or ses humbles, quels qu'ils soient, ne sont pas trop pitoyablement besogneux : il n'a pas l'air de les avoir considérés comme des déshérités du sort, (si ce n'est, parmi eux, Hyacinth Robinson, sans cesse contrarié ou blessé dans son hérédité paternelle). Il est donc facile d'admettre que là où son aîné français a saisi le pittoresque de situations budgétaires modestes ou indigentes, lui, dédaigneux des questions de gros sous, a vu surtout le piquant de physionomies sociales dont les jeux ne lui étaient pas familiers.

Dans une lettre à Hugh Walpole, datée du 2 janvier 1914, écrivait que chez Balzac le côté romanesque n'était que « pourriture »..., ne tenait pas debout. Il avait depuis longtemps découvert que la « grande vulgarité », — qualité primordiale du maître, — n'avait pu se manifester là avec opportunité, que l'imagination de notre romancier national avait eu avantage à travailler sur la plus positive et contrôlable réalité... Pour sa part, il n'était rien moins que vulgaire. Cependant plus sa faculté inventive augmenta de puissance et plus il se fia à lui-même pour créer ses matériaux, moins il se montra disposé en fait à laisser flotter les rênes de sa fantaisie.

Il ne fut jamais aussi peu romanesque que lorsqu'il fut établi dans son moi artistique. Et il arriva qu'alors aussi, par son talent à se rendre compte d'un maximum d'activité humaine avec un minimum d'observation sociale, il se rapprocha tout particulièrement de Balzac... Toutefois ce qui, dans son cas, était incompatible avec l'existence d'une information extérieure correspondante, ce n'était pas, comme chez l'auteur de la « Comédie », l'abondance des différents éléments organisés, (traits de mœurs) : en une phrase on peut constituer le canevas de chacun de ses plus longs romans. C'était la profondeur des effets psychologiques fournis par les broderies du canevas.

Au demeurant, malgré la dissemblance de leurs tempéraments, (l'un était volontiers exubérant, l'autre aimait les exercices de concentration et de réflexion), les deux écrivains eurent la même

conception sévère d'un devoir d'état auquel leur talent les enchaînait. Les conditions de vie laborieuse auxquelles ils s'astreignaient en leurs années de riche production l'attestent. La soumission de Henry James à sa tâche dans l'uniformité des matinées d'effort n'était pas signalée aux foules par un froc blanc de moine ou quelque autre attribut prétentieux, mais n'en était pas moins consciencieuse pour cela. Et cette soumission à laquelle l'un et l'autre littérateurs consentaient, était, chez tous deux, pareillement admirable — en ce qu'elle n'excluait pas une absolue confiance en leur magistrale Intuition artistique [1].

Balzac avait été en toutes ses fibres un « roturier ». Or l'un de ses contemporains, doué au contraire d'un naturel fort aristocratique, avait comme lui cherché fortune avant 1850 dans le roman de mœurs français. Celui-ci — Charles de Bernard — a reçu de Henry James

---

1. Au cours d'un article intitulé *The Art of Henry James*, inséré dans *The Quarterly Review* en avril 1916, Mr. Morton Fullerton a déclaré que Henry James ne peut être comparé qu'à Balzac. Pour appuyer une telle assertion, il a entrepris un parallèle entre les deux romanciers, qu'il nous est arrivé de frôler en quelques points, mais sur lequel nous avons évité de nous appuyer, et dont nous nous sommes strictement gardée d'entamer l'intégrité à notre profit.

Il ne messied pas que nous fassions l'inventaire des relations qu'il implique.

...Balzac, a créé l' « atmosphère » dans la littérature romanesque, mais n'a pas pratiqué le traitement plastique des figures. Ce dernier perfectionnement a été l'innovation essentielle de Henry James... La « self-saturation » n'a manqué à aucun des deux écrivains ; du fait qu'elle leur a donné la maîtrise de leur sujet, elle a assuré la « liberté » de celui-ci... Et le rendu judicieux de toutes les circonstances de l'action leur a permis de mettre sur pied des personnages qui sont des types, dont le relief a amplifié les traits sans les accentuer grotesquement. D'autre part, l'inaptitude de l'un et l'autre à cultiver avec succès la forme dramatique a dépendu surtout de ce qu'ils se sont refusés à la simplification frisant le symbolisme... Enfin, leur réussite dans leur genre propre a tenu à la « sympathie imaginative » qu'ils ont déployée envers leurs héros, (à la façon dont ils ont su sentir, voir comme eux)... Et, s'ils sont arrivés à écrire tant et si bien sur les drames et les difficultés de l'existence, tout en conservant du temps pour regarder autour d'eux, c'est parce qu'ils ont trouvé en eux-mêmes la connaissance de ce qu'ils ont exposé ; ils ont deviné ce que les autres doivent apprendre, grâce aux cerveaux de génie qui furent les leurs...

L'auteur des considérations ainsi résumées s'est inspiré largement, et à juste titre, des remarques d'ordre technique avancées par Henry James à la gloire de « notre père à tous » dans *The Lesson of Balzac*.

Notre curiosité s'intéresse à son désir d'installer, devant l'opinion, le romancier américain avec son devancier français à la place d'honneur même que le plus jeune des deux avait préparée pour l'autre.

les marques d'une attention dont la postérité gallo-latine, jusqu'à ce jour, l'a sevré avec quelque rigueur. Le titre de disciple de Balzac, qui lui avait été octroyé de son vivant, n'influençait cependant pas les sentiments du notre Anglo-Saxon. Si ce dernier en usa à l'époque où il était très jeune homme de lettres, ce fut en spécifiant qu'il n'y croyait point : Charles de Bernard avait été lancé par l'auteur de la *Comédie Humaine*, oui ; néanmoins il avait trouvé lui-même sa voie !

Les ouvrages d'un tel personnage étaient démodés, — son réalisme n'était pas arrivé à maturité, — il était « mince et lâche de tissu, pâle de couleur ». Et son grand défaut, celui qui l'avait condamné à une réputation de second ordre, était son manque de sens moral : « Il ne se trouble pas, il ne sent pas, et son indifférence pourtant n'a rien de philosophique ». Certes il avait pour lui sa qualité de « gentleman », d'auteur léger qui était de compagnie sortable, mais cela ne suffisait pas à lui valoir la « tendresse » dont l'écrivain étranger était animé à son égard. Son grand mérite venait de ce qu'il avait su faire revivre devant les yeux de celui-ci, en plus d'une de ses lignes, « le bon vieux Paris, tortueux, sale et pittoresque de Charles X et de Louis-Philippe, le Paris qui ne connaissait pas Louis-Napoléon et le baron Haussmann, les nouveaux Boulevards et le « quartier américain », le Paris des élégants « Parisiens antédiluviens » qui avaient porté, les hommes des pantalons à sous-pieds, les femmes de larges capelines, etc... Henry James ne se cachait point d'avoir cédé à une séduction aussi facile. Il s'en confessait aimablement dans les colonnes du *Galaxy*[1] en 1876. Nous, — comme c'est mal ! — nous relevons un pareil aveu pour exploiter son ingénuité. Car il nous est un indice de cette curiosité spéciale sous les auspices de laquelle, en sa jeunesse, l'essayiste s'engageait dans plus d'une de ses lectures françaises.

III

Du romantisme au naturalisme, dans l'œuvre des poètes Musset, etc...

Le génie de notre Romantisme n'avait pas eu à compter sur ses

1. Dans un article intitulé *Charles de Bernard and Gustave Flaubert*, réimprimé dans *French Poets and Novelists*.

feux poétiques pour éblouir le romancier anglo-saxon. Victor-Hugo, même lorsqu'il fut devenu l'idole officielle de notre peuple, ne reçut aucun encensement de ce fidèle de Balzac. S'il fut mentionné, peu après la mort de George Sand, comme ayant partagé avec la disparue l'« honneur de la prééminence littéraire » en notre pays, il n'en est pas moins vrai que l'encre de Henry James coula en flots abondants, parfois bien noirs, sur l'une de ces illustres têtes, et épargna l'autre de façon quasi méprisante.

Mais le critique avait presque un faible pour l'auteur de « Rolla », qui avait bu beaucoup d'absinthe, couru mainte aventure « boccacienne »..., et bravé le scandale déchaîné par la publication de *Elle et Lui*. Il était à peine sorti de l'enfance (en 1860), quand il avait donné une version anglaise de *Lorenzaccio*, traduction arrangée qui représenta l'un de ses premiers pas dans la littérature. Et il se chargea manifestement en 1877 de défendre la mémoire de Musset contre certaines appréciations sévères d'un biographe allemand, Paul Lindau. Il se mit en frais inouïs d'indulgence pour excuser, sinon taire, les débordements sur lesquels le frère du défunt, (il accordait cela à Herrn Lindau), s'était montré par trop discret. Car il croyait à une relation déterminée entre cette longue liste de misères dégradantes et cette autre, plus courte, mais combien exquise, des « deux ou trois petits volumes dans lesquels le « meilleur de lui-même pouvait être comprimé » : — son manque de pondération, ses passions, avaient fait la jeunesse de son œuvre, la fantaisie de son théâtre, la spontanéité de ses contes, et surtout la grâce que le censeur le plus endurci n'aurait su dénier à ses vers lyriques. (Ah ! Musset partagea avec sa maîtresse Venise le privilège d'avoir induit Henry James en de bien damnées régions de la philosophie de l'art... Seulement, le privilège lui fut beaucoup plus profitable qu'à la dame !)

L'auteur des *Nuits* avait été accueilli à bras ouverts au Cénacle avant sa vingtième année, toutefois, sa renommée dépassant vite les limites du petit cercle, le grand Hugo l'avait « laissé tomber » (— « dropped him) ! L'essayiste rapportait à son sujet cette anecdote plutôt tendancieuse, — mais évaluait aussi avec une curieuse précision sa valeur d'écrivain. « Il fut sans conteste », — exprimait-il par exemple, — « l'un des premiers poètes de notre époque. Si la force poétique se mesure à la « qualité » de l'inspiration, — pureté, intensité et exacte saveur personnelle, — la place d'Alfred de Musset est à coup sûr très élevée. Il fut, dirons-nous, un

poète absolument « personnel »... » [1] Et il y avait là de quoi autoriser à ne voir que beautés épandues dans les formes peu strictes d'une prosodie toute instinctive, — alors qu'on s'inclinait devant l'excellente facture dans laquelle mettait son orgueil un autre ci-devant Romantique, Théophile Gautier !

A celui-ci, le littérateur américain reconnaissait plus de talent professionnel qu'à Musset, sans doute. Néanmoins des deux contemporains il semble qu'il préférait le grand enfant sensible à l'artiste consommé, en dépit de l'importance que la question d'un certain fini de la forme pouvait avoir en son esprit. Il n'ignorait rien de la diversité des genres pratiqués par l'homme qui avait ciselé *Emaux et Camées*, — roman, récit de voyage, critique, outre la poésie... Cependant, de toutes les productions de l'habile ouvrier qu'il avait lues, il gardait une impression unique, celle d'une luxuriante superficialité, — fruit d'une rare faculté de discernement visuel dans l'organisation du style, d'un don naturel et d'un travail facile de la langue, — qui triomphait dans la plastique impeccable des vers pour nuire un peu à la qualité des histoires. Celles-ci manquaient d' « invention dramatique », — et à leur propos il risquait la remarque suivante :

« Les figures de Gautier sont tout à fait dignes d'un peintre. Rien ne lui importait ni ne l'intéressait chez les hommes et chez les femmes que l'épiderme. Cela, en vérité, il le connaissait merveilleusement, — et il organisa pour en assurer le service une phraséologie d'une variété aussi embarrassante que celle de l'attirail des pots et brosses d'un coiffeur. A l'égard de la créature humaine, son attitude est, portée au sublime, celle d'un barbier ou d'un tailleur. Il l'oint, l'arrange, l'habille à la perfection ; mais il ne s'occupe que d'étoffes et de couleurs. Sa fable est souvent assez jolie ; pourtant on se la représente toujours écrite dans ce qu'on appelle un jour d'atelier, sur le coin d'une table jonchée de brosses et de friperies » [2].

Voilà, n'est-ce pas, qui était un peu ennuyeux ! Toutefois, ce qui de manière très spéciale assombrissait Henry James était la pensée que le précurseur du Parnasse n'avait en aucun principe d'esthétique en tête, et que les très nombreuses appréciations qu'il

1. *Alfred de Musset.* [*French Poest and Novelists*].
2. *Théophile Gautier.* [*French Poets and Novelists*].

avait formées dans sa vie avaient reflété simplement des goûts, des inclinations personnelles... Chez Gautier, la foi intellectuelle dans la technique (quoiqu'elle légitimât les défauts et renforçât les mérites de l'exécutant), ne palliaient pas cette pauvreté de directives critiques. Car elle suffisait à indiquer une indifférence notoire à la nature des modèles, une familiarité égale avec les spectacles laids et les belles visions, — l'acceptation de cette fameuse formule, « l'art pour l'art », qui donnait droit de cité aux plus déprimantes évocations.

...Et pourtant l'écrivain venu de New England resta toujours courtois envers le païen qu'il suspectait de ne posséder au fond de soi qu'une seule idée, — celle de faire n'importe quoi pour effarer le « bourgeois » [1] !

Par contre, Henry James ne pouvait dompter ses nerfs lorsqu'il se trouvait en présence de l'infect étalage auquel s'était complu le plus neurasthénique — et excusable — membre de ce qui, à l'époque où il se lança lui-même dans les lettres, était la génération poétique moderne, — Charles Baudelaire. Que Beaudelaire eût traduit en français les ouvrages d'Edgar Poë c'était une assez piètre recommandation pour lui aux yeux d'un Américain de ce temps-là ! Du reste, Gautier avait, devant le public, soutenu d'une Préface les *Fleurs du Mal* (qui lui avaient été dédiées) ; or : « Admirer Gautier est certainement de très bon goût, mais être admiré par Gautier ne peut que nous paraître plutôt compromettant ». Et de sérieux motifs d'accusation se dressaient contre l'objet d'aussi suspectes faveurs, — parmi lesquels celui du « Réalisme », le plus accrédité chez ses ennemis, devait cependant être écarté ; « Beaudelaire repoussait avec indignation la charge d'être ce qu'on nomme un réaliste, et il avait en cela tout à fait raison. Il avait trop de fantaisie pour s'attacher strictement à la réalité. On le voit toujours brodant et perfectionnant, s'efforçant de donner cette touche d'étrangeté et de mystère qui est la vraie *raison d'être* de la poésie. Baudelaire était un poète, — et chez un poète le réalisme est une absurdité [2] ».

Dotées de plus « d'étrangeté et de mystère » que n'en exhalaient *Emaux et Camées*, les *Fleurs du Mal* prouvaient moins de sincérité.

---

1. *Journal of the Brothers de Goncourt*. [*Essays in London*].
2. *Charles Beaudelaire*. [*French Poets and Novelists*].

Elles trahissaient un certain charlatanisme dans le choix d'un sujet malsain, et aussi la nécessité d'un traitement trop laborieux, trop consciencieux : elles ne s'épanouissaient pas spontanément. Quant à leur ordinaire parfum fétide, il ne dénonçait pas tant chez l'auteur la dépravation des sens (sens moral compris), qu'il ne le condamnait à une fatale médiocrité artistique... Il convient d'entrer dans le détail du jugement porté par Henry James :

« Baudelaire représente évidemment un texte capital pour une discussion de la question de l'importance de la moralité, — ou en général du sujet, — dans une œuvre d'art ; car il présente une rare combinaison de zèle et de patience techniques et de sentiment vicieux. Mais, à supposer que nous ayons assez de place pour entamer une telle discussion, nous épargnerions nos paroles ; toute argumentation sur ce point nous semble être en effet franchement ridicule. Nier la convenance du sujet et l'importance de la qualité morale d'une œuvre d'art nous frappe comme étant, en deux mots extrêmement puéril. ! Nous ignorons ce que les grands moralistes diraient de la chose,... il est probable qu'ils la traiteraient d'une manière fort plaisante ; mais ce n'est pas ce qui nous occupe. Et il n'y a guère de doute possible sur ce que serait l'avis des grands artistes. Les gens de ce tempérament perçoivent qu'en toute sa pensée l'homme qui pense est un, — et qu'il est juste aussi sensé de laisser de côté l'élément moral dans l'appréciation d'un total artistique qu'il le serait, (si le total est un poème), d'éliminer tous les mots en trois syllabes, ou d'examiner seulement les parties écrites aux bougies. La grossièreté de jugement des partisans de « l'art pour l'art », démontre souvent d'une façon saisissante qu'une grande quantité de ce qui a le nom de culture peut ne pas réussir à chasser un foncier provincialisme d'esprit. Ces gens-là parlent de la moralité comme les petits héros et les petites héroïnes de Miss Edgeworth parlent de « médecine » ; ils font allusion à ce qu'elle entre ou n'entre pas dans une œuvre d'art, dans l'appréciation de cette œuvre, — tel un liquide de couleur, conservé dans un flacon à grande étiquette, en un mystérieux cabinet intellectuel... Elle est, en réalité, un simple élément de l'essentielle richesse d'inspiration ; elle n'a rien à faire avec le procédé artistique, mais tout à faire avec l'effet artistique. Plus une œuvre en est imprégnée à sa source, plus elle est riche ; — moins elle en est imprégnée, plus elle est pauvre. Les personnes de goût

préfèrent les œuvres riches à celles qui sont pauvres, et elles n'ont point envie d'accorder leur assentiment à la supposition que le procédé seul importe. Nous sommes sûrs que tout cela est bien clair pour la plupart de ceux qui, à un degré quelconque, ont été initiés à l'art par la production. Pour eux le sujet compte dans leur œuvre autant que la faim dans leur dîner. Baudelaire n'était pas si éloigné de cette opinion que certains de ses admirateurs voudraient nous en convaincre ; et cependant nous pouvons affirmer après tout qu'il fut victime d'une grotesque illusion. Il essaya de créer de beaux vers sur des sujets ignobles, et, à notre avis, il échoua remarquablement. En tant que poète, il donne une impression continuelle de malaise et de souffrance. Il s'en fut en quête de corruption, et son misérable dada se montra une muse ingrate. Le lecteur qui pense, — ayant dans le rôle de critique, ainsi que nous l'avons dit, le sentiment de son unité, — trouve les beautés gâtées par les laideurs. Ce que le poète souhaitait, sans nul doute c'était avoir l'air d'être toujours dans l'attitude poétique ; ce que le lecteur voit, c'est un monsieur dans une posture apparemment pénible, qui attache des regards fixes sur une masse de choses dont nous, avec plus d'intelligence, nous nous détournons [1] ».

Vraiment, cette dernière phrase comportait plus qu'une condamnation, — elle était un châtiment effectif. Point de vitupérations superflues, quelques mots qui cinglaient, à faire gémir l'ombre de l'accusé. La citation d'une conclusion si incisive ne serait pourtant pas un prétexte suffisant à l'exposé des débats préliminaires, si ceux-ci ne demandaient une attention spéciale, Or ils débordent en fait la cause nominale qui les a amenés, et un intérêt de premier ordre doit être accordé à cette « discussion », que Henry James se défendait bien d' « entamer », mais dont il avait la bonté d'établir l'absurdité. Les gens qui se sont « initiés à l'art par la production » devaient applaudir à la petite démonstration !... Les autres mortels n'étaient pas invités à la comprendre. Rien ne les empêchait de prendre la liberté de la suivre quand même, et de dire incidemment qu'elle n'était pas si simple qu'on eût pu désirer qu'elle fût... Elle est assaisonnée d'une série de comparaisons disparates qui masquent assez désagréablement sa logique ! Mais le lecteur vulgaire avait malgré tout quelques

1. *Ibid* (Fin).

chances d'en saisir le sens rigoureux s'il avait la patience de dépouiller celui-ci de ses ornements.

...Et alors il apprenait que « l'art pour l'art » était pure folie, que la puissance réalisatrice d'un auteur dépendait, dépendrait toujours de la nature du thème exploité par lui. Il lui était formellement assuré que la qualité esthétique de l'ouvrage était fonction de la qualité morale du sujet... Que beauté et moralité soient inséparables, qu'elles se confondent, — ah, c'est ce que beaucoup d'idéalistes, dans tous les âges, se sont efforcés de prouver! Le lettré américain se refusait à entrer dans le rang des philosophes ordinaires ; — il ne voulait être qu'un artiste et dénoncer l'erreur qui se propageait dans sa corporation, qui menaçait selon lui d'en ruiner la production. Ne se donnait-il pas le change à lui-même en prétendant qu'il entrait dans l'action critique armé de simples arguments professionnels ?... Nous avons fort envie de croire que sa belle attaque en l'occurence n'avait pas pour but initial celui que dialectiquement elle visait. Pour nous, elle a servi surtout à une chose : trahir les principes chrétiens hérités auxquels il obéissait sans oser les avancer, (— mais qui n'en frappaient pas moins dur que ne l'auraient fait de pures raisons de métier).

IV

Le triomphe du réalisme — La compagnie Flaubert.

Sans verser dans la niaiserie, il cultivait en soi dans sa jeunesse une ingénuité qui, si méprisante qu'elle fût des influences malignes, réprouvait certes toute infraction aux lois de l'honnêteté anglo-saxonne. Et, au moment où il écrivait son article sur Baudelaire, il y avait une vingtaine d'années qu'il pratiquait nos livres sans perdre le sens de tout un ordre de leurs audaces.

Or nos publications récentes marquaient précisément une tendance licencieuse croissante. L'« Exhibition » particulière de Courbet, en 1855, avait par son succès appris aux timorés qu'il y avait moyen de concilier la trivialité du sujet et la pureté de l'intention, dans ce qui était entreprise artistique. C'était en 1855 aussi qu'avait paru à la scène *Le Demi-Monde* de Dumas fils, — une pièce qui orçait l'assistance, pendant toute la durée d'une représentation, à considérer sans répit d'affligeants aspects sociaux ; l'auteur, en

mettant entièrement son talent au service de ces aspects, était arrivé à vaincre bien des répulsions et des scrupules dans le public. Deux ans plus tard, la *Revue de Paris* avait publié *Madame Bovary*. Ce roman plein de mérites était bâti sur des données écœurantes. Il y avait eu succès, scandale, et même un procès retentissant ; mais Flaubert avait protesté si fort de sa candeur qu'il avait calmé ses juges et subjugué plus d'une âme de lecteur agitée. La voie ouverte était devenue de plus en plus large pour les littérateurs ignorant la crainte catholique du péché. La doctrine Réaliste s'était affermie, ne tolérant en fait de motif sentimental dans l'âme de ses adeptes que l'amour de l'art (— motif sacré qui, par malheur, était susceptible de se laisser pervertir par les fanatiques de « l'art pour l'art »).

Cependant il existait à Paris des écrivains qui, ayant pris la *Revue des Deux-Mondes* pour redoute, se défendaient contre l'envahissement d'une telle doctrine. Ceux-ci comptaient dans leur nombre Octave Feuillet et Victor Cherbuliez. Flaubert raillait doucement la « suavité insignifiante » de Feuillet ; mais, songeant là-dessus aux hardiesses de ses cadets, il finissait, le pauvre, par déclarer que ses propres créations n'étaient plus bonnes que pour les jeunes filles. Les livres de l'auteur de *Monsieur de Camors* étaient connus du novice romancier américain. Ils reflétaient les enseignements de Cousin, tandis que ceux de la nouvelle école annonçaient la méthode de Caro. Si peu que Henry James se mêlât en général d'apprécier nos philosophes, il eut une opinion sur les deux que voilà : de bonne heure il admira le premier, et il tint l'autre, dès qu'il l'eut abordé[1], pour sujet à caution. Ces simples remarques nous incitent à croire qu'il ne pouvait dans son adolescence manquer d'aimer Feuillet (dont les héros si raffinés se seraient sans peine accordés avec les siens à venir). Et il est permis d'avancer que Cherbuliez à tout le moins l'intéressait avec ses histoires vécues par des personnages brillants et bien élevés, habiles causeurs et penseurs ingénieux. Toujours est-il que le jeune Américain qui atterrit en Europe en 1875 ne devait pas nouer de relations personnelles avec le groupe des confrères français réactionnaires. Le hasard peut-être, avec une légère part de responsabilité, — et surtout en lui un sûr instinct artistique, — le confièrent en notre capitale aux soins à peu près exclusifs, (si peu empressés

1. Voir page 8 : « ...M. Caro, le philosophe, un homme dont l'expression de bouche... »

qu'ils aient été,) du clan adverse, — du clan des modernistes sans vergogne.

Il pressentait que ceux-ci lui offriraient d'utiles leçons de technique. Il n'était pas *a priori* hostile à la représentation du « réel », — de la réalité tangible en particulier. Ce que nous savons de son culte de Balzac en est une preuve. Ses goûts en matière théâtrale indiquaient d'ailleurs un esprit qui ne craignait pas les tableaux sincères comme tels. Il avait fréquenté nos spectacles bien avant de chercher à s'approcher d'un seul de nos littérateurs ; et, même au cours de l'hiver décisif de 1875-76, il avait eu assez de loisirs pour arriver à connaître « par cœur » [2] le répertoire de nos meilleures scènes. Or il avait trouvé dans les productions de Dumas fils et d'Augier un très spécial agrément. Il voyait jouer sans déplaisir *Mademoiselle de la Seiglière*, de Jules Sandeau, *Julie*, d'Octave Feuillet... Ces pièces étaient relativement nouvelles, — et fort décentes. Pourtant il ne leur témoigna jamais l'intérêt critique qu'il accorda volontiers à *L'Aventurière* ou à *L'Etrangère*. Sans doute n'avaient-elles pas beaucoup de vigueur... Mais retenons qu'elles étaient trop « bien arrangées » pour s'imposer à son attention comme le faisaient les comédies de mœurs. Les dites comédies se conciliaient ses égards par la vérité des caractères et des situations qu'elles présentaient. Et puis, il n'était pas insensible à la thèse que chacune d'elles avait mission d'illustrer ! Celle-ci leur donnait en effet un poids que n'avaient pas d'autres modernes productions en vogue : les pièces amusantes de Labiche ou de Sardou, — les drames en vers, tel ce *Luthier de Crémone* (de Coppée), qu'il aimait cependant beaucoup. Elle les rendait à ses yeux plus estimables que les tableaux de vie réelle présentés par le froid Henry Becque dans leur laideur désespérée.

Emile Augier avait des idées fort conservatrices sur les questions d'ordre social, de devoir. Même au cas où les problèmes étudiés par lui étaient de nature inquiétante, un Français traditionnaliste pouvait attendre sans trop s'effaroucher la solution qu'il se proposait de leur apporter. Henry James néanmoins regrettait que dans *L'Aventurière* l'« honneur » et le mensonge fussent naturellement compatibles ! D'autre part, il était tenté d'accuser les « Oliviers de Jalin » d'une certaine incohérence de principes : le manque de

2. Voir page 10 : « Je connais le Théâtre-Français par cœur ».

loyauté envers une femme ne lui paraissait point justifié par l'intérêt le plus noble porté à un ami... Toute la civilisation latine, — sophistiquée, — était probablement mise en cause dans sa pensée lorsqu'il se demandait quel tour différent la situation présentée dans *Le Demi-Monde*, ou n'importe quelle autre du même ordre, aurait aussi bien été digne de recevoir. La recherche de cette possible variante dans le traitement l'avait passionné pendant un temps au point de stimuler son invention, de lui suggérer le thème de *The Siege of London*, un soir d'automne, en 1877, alors qu'il marchait dans la nuit au sortir de la Maison de Molière ; (la préface du volume de son édition d'ensemble où est insérée cette nouvelle en donne le témoignage).

A l'époque à laquelle nous nous rapportons, plusieurs critiques de théâtre, à Paris, considéraient d'un regard rien moins que débonnaire les créations des deux grands dramaturges fêtés par le public. Un des plus jeunes d'entre eux, l'un des plus avisés aussi, Emile Montégut, déplorait les sujets de la scène moderne dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 1er avril 1876, — à propos de l'apparition de *Mme Caverlet* (E. Augier). Cependant, « ... n'est-il pas vrai que ces éléments, si scabreux qu'ils soient, valent simplement ce que valent l'adresse de main, l'ingéniosité et le sens moral de l'auteur qui les emploie ? » — accordait-il, parlant de toutes les hardiesses d'intrigue qu'il condamnait en elles-mêmes. Or, si Henry James éprouvait devant des productions du genre de *Mme Caverlet* le malaise de « choc » dont un Français conciliant ne savait se défendre, il avait le mérite de ne point se cantonner sur un terrain d'appréciation plus exigu que celui de ce dernier. Et le mérite était remarquable lorsqu'il s'agissait d'œuvres de Dumas. Dumas, nous en convenons, voyait la vie sous un angle très large : il n'avait pas l'âme bourgeoise d'Augier. Il avait des convictions un peu révolutionnaires, — sur la réhabilitation des « Marguerite Gautier » par l'amour, sur le droit des filles séduites à faire un honorable mariage, etc... Notre Américain savait que « neuf sur dix » spectateurs anglo-saxons pourraient dire de lui qu'il était « terriblement immoral ». N'avait-il pas vu, à Boston, jouer une *Dame aux Camélias* dont on avait fiancé les héros pour oser les produire ! Mais lui-même ne cherchait à se draper dans aucune pudibonderie. « Il est d'une sincérité exubérante ; sa bonne foi obscurcit parfois son humeur, rien n'obscurcit sa bonne foi ! » — eut-il, en fin de compte, la bienveillance de stipuler

dans *The New Review* en 1895 [1], à l'occasion de la mort de l'écrivain dramatique. Il n'avait pas eu avec lui de rapports personnels notoires, néanmoins il gratifia sa mémoire d'un éloge fort chaleureux, dont les mots que nous venons de citer montrent la tendance. « Nous voulons être moraux ; ils veulent moraliser », — disait-il encore dans cette espèce d'oraison funèbre, par allusion à la fameuse « thèse », ... (« ils », c'étaient les Français). Et il n'hésitait pas à annoncer que l'auteur de *La Femme de Claude*, etc..., bien qu'il se fût spécialisé dans les « mauvais cas », les cas vicieux, en s'appuyant sur « une observation déterminée des manières de son temps et de son pays » avait pu devenir « un moraliste professionnel » (!)

Son admiration pour Dumas n'aurait pas été aussi robuste qu'elle le fut si elle n'avait été fondée sur la certitude que celui-ci avait eu la maîtrise de son art. Lorsqu'il avait décidé de se tourner vers la littérature dramatique, (1899 et années suivantes), il avait d'ailleurs prétendu mettre à profit l'exemple heureux de ce praticien du genre... Et il avait, en fin de compte, été forcé de s'apercevoir qu'il lui manquait pour triompher là le « tempérament positif et exclusif », le pouvoir de négliger sans ménagements ce dont il n'était pas saturé. (pour en revenir à l'indispensable « saturation »), — bref, la « concentration », qui expliquait à son avis « l'extraordinaire force » de son modèle.

Montégut avait fait montre d'une compréhension exceptionnellement généreuse à l'endroit d'Augier... On n'oublie pas que ce dernier avait un défenseur convaincu en la personne de Francisque Sarcey, collaborateur au *Temps*. Henry James n'ignorait pas Sarcey, lisait ses chroniques, mais nous n'affirmons pas qu'il tenait ce qu'il avançait pour article de foi. Il le trouvait parfois bien ennuyeux avec sa façon de prendre trop « au sérieux » tous les actes des gens qu'il se proposait d'étudier...

C'est-à-dire que l'écrivain étranger ne se fiait en principe qu'à ses propres appréciations artistiques et littéraires ! Or une telle assurance impliquait chez lui une solide éducation du goût. Il faut rappeler que c'était surtout aux Français qu'il avait demandé les règles utiles à cette éducation, — l'atmosphère du milieu du XIX^e^ siècle, le développement de l'esprit scientifique, ayant doté au

---

1. *Dumas the Younger*, (*The New Review*, 1895). [*Notes on Novelists*].

reste notre critique de qualités imitables à juste titre — aussi sérieuses qu'élégantes.

Sainte-Beuve, transfuge du Cénacle, lui avait donné de premières prétentions à une vérifiable sincérité de motif, (— pas de système, de l'observation, de la sagacité). Toutefois il nous paraît avoir dû en sa jeunesse user de quelque condescendance pour attacher sa pensée à l'auteur des *Lundis*, — qu'il se faisait fort de prendre en faute de pénétration psychologique ! Et il n'eut jamais à son égard la sollicitude dont il entoura le « grand et admirable Taine ». Jamais bien qu'il ait affirmé ceci : le « lecteur scandalisé avait toujours la ressource d'ouvrir les *Causeries du Lundi*[1] », pour neutraliser l'effetfâcheux que produisait le Sainte-Beuve intime, exhibé par les Goncourt dans les premiers volumes de leur *Journal*.

Taine avait pour soi, aux yeux de Henry James, le mérite d'avoir publié son *Histoire de la Littérature anglaise*, et celui d'avoir salué le cher Howells comme un peintre de valeur et un témoin digne de crédit au cours d'une belle incursion de sa « curiosité » française. L'*Histoire de la Littérature*... trahissait une insuffisante « saturation »..., laissait trop sentir l'application d'une volonté à un travail ardu, mais elle était d'une objectivité remarquable... L'auteur tirait sa gloire de la manière dont il avait atteint un sujet si éloigné de lui, dont il l'avait jugé (malgré une ambiance si peu propice) — en s'exprimant avec une « splendide amplitude ».

En fait ses idées sur la détermination d'une œuvre par les conditions de race, milieu et moment, par la faculté maîtresse de l'artiste, présidèrent aux environs de 1876 à l'élaboration de certaines études à la fois pittoresques et didactiques sur Musset, George Sand ou Balzac que publia le jeune correspondant du *Galaxy*, auxquelles nous nous sommes rapportée en de précédentes pages, et dont nous avons indiqué plus ou moins précisément qu'elles ont un tour français[2]. D'ailleurs la façon dont l'étranger évoquait alors les mots de « M. Taine », ses formules représentatives, toute son autorité, suffirait à démontrer l'influence de ce personnage sur lui.

L'importance d'une telle influence ne doit cependant pas retenir avec trop de force l'attention. Après qu'il eut reçu tant de suggestions comme un bienfait, au temps où il avait le désir d'é-

1. *The Journal of the Brothers de Goncourt* [*Essays in London*].

2. Voir page 81 : « ... il faut lire en entier des essais comme celui qui... »

duquer son jugement, l'homme de lettres américain échappa à leur domination — lorsqu'il se sentit instruit de tout ce qu'elles pouvaient lui apprendre.

Taine avait été le grand apologiste du Réalisme de la première heure officielle. Ce fut celui des Goncourt, de Zola, le Naturalisme, qu'il lui advint d'inspirer de plus près en raison de ses convictions déterministes. Mais Henry James ne mit aucun zèle à examiner quelle relation existait entre les théories du grand critique et les œuvres des écrivains. L'auteur de *La Fontaine et ses Fables*, de l'*Essai sur Tite-Live*, avait pris ses positions avant que les romanciers eussent résolu de jouer avec acharnement au physiologiste. Au reste, quand le conteur anglo-saxon vint en France avec l'intention de s'y fixer, il s'approcha d'une compagnie littéraire qui, pleine d'espoir en ses projets, se passait bien du patronage du studieux Taine. Il n'était plus question du sillon initial creusé avec l'aide des conseils magistraux... Il fut donc permis à l'arrivant d'ignorer une telle aide, ou de feindre de l'ignorer devant des aspects de la moisson commune qu'il lui était désagréable de constater.

La plupart des critiques français qu'il connut approprièrent, comme il le fit de son côté, les directives nouvelles de leur genre à leur tempérament, rejetant complètement au besoin certains enseignements après en avoir expérimenté la valeur. Gautier, Feydeau, Renan, Montégut, Saint-Victor, Schérer, Zola, Caro, etc..., Brunetière, Bourget, Faguet, Lemaître, etc..., dans la suite des années, avec toutes leurs différences d'opinions, — tinrent à honneur d'être eux-mêmes. Eh bien, ce fut justement par leur indépendance qu'ils l'intéressèrent !

Non seulement il les lisait, mais il signalait à l'occasion un de leurs avis, mentionnait avec à-propos le nom de l'un d'entre eux... S'il n'était pas toujours aussi favorablement disposé pour eux qu'il l'avait été à l'époque de ses débuts envers Taine, il savait vanter la leçon générale de leur intelligente initiative, et il leur rendait un hommage implicite lorsqu'il reprochait aux confrères de sa propre race un certain manque de vivacité, d'habileté discriminative dans l'estimation des valeurs artistiques.

Sans qu'il éprouvât les effets d'un attrait exercé par Flaubert, la célébrité dont jouissait celui-ci lui avait fait souhaiter, dès qu'il avait été installé à Paris en 1875, de lui être présenté. A vrai dire cette célébrité lui semblait être justifiée surtout par le grand roman

de 1857, le seul livre du maître qui fût « spontané et sincère » (les autres, *Salammbô* même, montrant trop clairement quel labeur intellectuel ils avaient exigé). Et c'était relativement à *Madame Bovary* que Henry James écrivait, après quelques mois de séjour dans notre capitale, sans que ses idées apportées de New England eussent été modifiées : « Dans cet ordre, l'ouvrage le plus caractéristique des vingt-cinq dernières années en France est le roman réaliste, descriptif, qui prit source en Balzac, commença dans son effort à l'intensité d'illusion là où Balzac s'arrêta, et qui, l'ayant ou ne l'ayant pas surpassé, l'a du moins dépassé »[1]. « L'ordre » était celui auquel appartenaient les productions de Feuillet, Feydeau, About, Goncourt frères, Droz, Cherbuliez, voire « le délicieux *Dominique* » de Fromentin, — celui de toute la littérature romanesque du Second Empire. Le jeune Américain estimait que Flaubert avait représenté avec excellence « ce qui en ces derniers temps a été le plus original dans l'évolution de l'imagination française », — mais déclarait aussi que *Madame Bovary* était « par bonheur un ouvrage inimitable »...

Pourtant les imputations du procès d'antan ne motivaient guère son jugement lorsqu'il prétendait que le « chef-d'œuvre », — malgré l'accusation d'immoralité dressée contre lui chez nous, — était un roman qui se recommandait à l'usage de « l'école du dimanche » ! « Pratiquement, M. Flaubert est un puissant moraliste », du fait qu'il « provoque une sérieuse méditation »... Un moraliste par accident, spécifiait-il néanmoins, n'oubliant pas que l'auteur du livre dont il parlait s'était proposé d'étudier son sujet en partant de « l'extérieur »... Et il ne pouvait s'empêcher de regretter explicitement qu'à une très remarquable description des aventures qui attendent les petites bourgeoises jolies, ignorantes, oisives et avides de plaisir dont leur milieu social les prive, celui-ci n'eût pas ajouté la suggestion d'un « remède » : « beaucoup de couture facile, de lecture sérieuse, de travail de maison en général », par exemple, — correctif, ou plutôt préventif, de tant de maux évoqués... Car de cela Flaubert n'avait eu cure. Bien qu'il eût donné l'« avertissement solennel à de telles jeunes femmes de ne pas se permettre de trop penser aux choses qu'elles ne peuvent avoir », il ne s'était occupé que de rapporter « ses faits dans toute leur horreur soignée », et c'était pourquoi, entraînant son lecteur dans

1. *Charles de Bernard and Gustave Flaubert*, [*French Poets and Novelists*].

le courant même de l'histoire, il le laissait en fin de compte accablé de « dégoût » et de « pitié ».

Parmi les personnages, seul le mari aurait été digne de quelque indulgence — s'il n'avait été aussi bête qu'il était brave homme. Henry James pensait que : « Tout dans le livre est laid », excepté peut-être un petit passage relatant une visite de Bovary à Emma dans la ferme paternelle avant le mariage. Mais, après qu'il eut recherché la connaissance d'un romancier si indifférent en apparence à la qualité esthétique des objets de son observation, il apprécia fort la chance d'être admis à quelques-unes de ses réceptions. « Plusieurs hommes de lettres d'un groupe dans lequel presque chaque membre était soit arrivé à la renommée, soit bien en chemin pour y arriver, étaient assemblés sous le toit du plus distingué d'entre eux, échangeant là de libres confidences sur travaux en cours, plans et ambitions, d'une manière pleine d'intérêt pour qui n'avait jamais auparavant eu le privilège de voir la conviction artistique, la passion artistique (— du moins sur le terrain littéraire,) — si systématique et si distincte »[1], — écrivit-il plus tard, se remémorant le détail de ces réunions. Par le fait, dans le « nuage de conversation et de fumée » qui envahissait chaque dimanche le petit appartement situé rue Murillo, au bout du Faubourg Saint-Honoré, sa plus grande curiosité de visiteur étranger s'était concentrée sur le maître, au point qu'il avait bientôt prétendu « comprendre à fond »[2] sans peine son caractère.

Nous signalions à l'instant — *grosso modo* — ce qu'en cette année 1876 Henry James formulait sur Flaubert, — personnalité littéraire vue dans ses œuvres. Or les impressions qui, selon leur auteur, méritaient d'être confiées à la presse, témoignaient d'une grande sympathie à l'égard de l'esprit public et par contre d'une interprétation assez distante de la pensée artistique de l'écrivain mis à l'honneur. Elles se rapportaient à l'effet produit au moyen d'un dessein (dessein réaliste) que le critique semblait mesurer avec aisance, mais dont il se défendait de donner un exposé très engageant. Et il se trouve que pour cette raison l'article dans lequel elles sont restées fixées (dissertation fort intelligente sans doute), est en contraste marqué avec une étude suivante de Henry James,

1. *Emile Zola*, [*Notes on Novelists*].

2. Voir page 8 : « Mais il m'est, je crois, facile, plus que facile... »

celle qui fut placée en tête de la traduction de *Madame Bovary*, introduite en 1902 dans la collection *A Century of French Romance*. Aussi bien, — d'une part, Flaubert étant proposé à l'attention publique, celle-ci était accaparée par le fameux roman, — de l'autre, le roman fournissant un prétexte favorable, c'était tout l'art de Flaubert qui devait être examiné, «...Je parle du point de vue de son extraordinaire richesse technique... », — notifiait l'essayiste dans la « préface », — et il s'excusait un peu d'attirer les esprits anglo-saxons sur des considérations aussi limitées, et aussi détestables. Les plus simples d'entre eux, croyait-il pourtant, étaient à même de bénéficier des enseignements d'un livre tel que *Madame Bovary*, (— dont il avait bien voulu dire — en 1893 — que sa « possession » était « l'une des gloires de la France » [1]).

...Il avait le sentiment de ne traiter qu'un aspect particulier de son sujet ; — et s'il consentait à l'endurer, c'était parce qu'il ne cherchait qu'à combler ce qu'il estimait être une lacune dans la composition du *Gustave Flaubert* de Faguet[2] ! A notre avis, jamais il ne s'était accordé un champ d'action aussi étendu, et n'avait risqué de jugements d'ensemble aussi noblement équitables qu'impitoyablement consciencieux sur l'illustre disparu.

Le maître français, affirmait-il, n'avait pas tant été un « romancier » qu'un « littéraire », de façon innée et inévitable. Il rappelait que Flaubert était « formé intellectuellement de deux compartiments très distincts : un sens du réel et un sens du romantique... » et que : « Son imagination était immense et splendide ; en dépit de quoi, d'une manière assez étrange, son chef-d'œuvre n'est pas son ouvrage le plus imaginatif ». Il assurait en outre que *Madame Bovary* était un « livre classique », parce que ses éléments plutôt vulgaires se montraient sous « une forme finale qui ne pouvait être surpassée », — et que l'auteur de *L'Education Sentimentale* n'avait pas été capable de présenter proprement un cas de pure et simple beauté morale.

Cependant, il se passionnait sur la question des théories et procédés. S'il soutenait que tout le monde pouvait tirer d'elle quelque leçon, il appréciait sans doute mieux que personne l'intérêt dont elle était si riche... Flaubert « regardait l'œuvre d'art comme

---

1. *Gustave Flaubert*. [*Essays in London*].

2. Rappelons qu'en cette année 1902 il avait aussi entrepris la critique du *Balzac* de Faguet, dans la Préface d'une publication de *A Century of French Romance*.

n'existant que par l'expression... » ; c'est pourquoi il avait vu dans le style une partie intégrante de l'œuvre, et lui avait donné tous ses soins, ne craignant pas la fatigue de trois jours d'effort « pour arriver à une phrase juste », — les mots qu'il fallait se dérobant en général à un premier appel. Les choses d'ordre « familier » « prenaient caractère, importance, développement », étaient rehaussées sous sa touche par ce fameux « style » qui leur servait de véhicule ; mais la transformation opérée impliquait une sorte de compromission qui, toute fatale qu'elle fût, le contrariait fort... Bien qu'il se crût obligé de traiter le spectacle « bourgeois » — en tant qu'objet de son expérience directe — il cultivait un idéal de présentation qui ne s'appliquait guère en vérité qu'au « monde de l'érudition et de l'imagination ». Aussi, dans *Salammbô* et dans *Saint-Antoine* était-il « franchement noble », tandis que dans *Bovary* et *L'Education* il ne l'était que « d'une manière détournée et insidieuse ».

...L'attitude de l'ironie était un refuge dont il usait quand il ne voulait pas être absent de ses livres... Il était très attaché à l'exactitude. Celle-ci était la « loi impitoyable » de son romantisme, (il avait une horreur particulière « du vague et du plus ou moins »)... Si tout en restant positif, il pouvait quand même « être étrange, sombre et terrible, et laisser impénétrable la cause de tels effets, le succès était alors pour lui sa plus haute saveur ».

...Au demeurant son tempérament le destinait à être esclave de l'expression : il « sentait » son sujet d'autant plus qu'il le « rendait », autrement dit, il y avait en son esprit « fertilisation du sujet par la forme ». Réaction très personnelle qui justifiait à merveille le fait d'une production si peu abondante.

Henry James comparait volontiers Flaubert à George Sand, sa vieille amie qui venait aux bruyants dîners Magny, pour le rencontrer, vêtue d'une robe « fleur de pêcher » [1]. Elle avait été le type du génie insouciant ; elle avait trouvé sans peine ce qui frappe le lecteur, elle était connue par plus de quatre-vingt livres. Sa facilité avait été pour elle un avantage ; mais qu'est-ce qu'un semblabe avantage « nous » rapportait au juste ? Dans sa Préface de *Madame Bovary*, le littérateur américain avouait qu'il préférait à la romancière prolixe l'auteur qui avait tant dépensé de lui-même pour publier si peu...

---

1. *Gustave Flaubert.* [*Essays in London*].

Et il n'était pas indifférent à ce qui avait été pour ce dernier une raison toute pratique de lenteur dans l'élaboration : la recherche de l'élégance. Car, avec le maître de Croisset, il pensait bien qu'« un style sans rythme et sans harmonie » était comme un ouvrage dont on vanterait la beauté et auquel le style ferait absolument défaut. Et, parlant des difficultés relatives à l'obtention d'un français impeccable, il résistait mal à la tentation de se plaindre un peu d'avoir lui-même à manier l'anglais, si ingrat avec tous les « that », « which » etc... qui l'encombrent...

Que de topiques ! dira-t-on. Ce sera un tort... Il s'agit là d'abondantes « informations », — qu'il faut admirer sans lésiner. Du vivant de Henry James, en Angleterre, elles avaient cette fraîcheur dont elles sont privées, aujourd'hui, dans notre pays où l'histoire littéraire la plus vulgarisée leur fait concurrence. Et puis, s'il est vrai que nous sommes un brin vaniteux, n'avaient-elles pas, n'ont-elles pas, une qualité plus précieuse encore ?

Henry James n'hésitait pas à déclarer que le créateur d'Emma Bovary, de Frédéric, de Bouvard et de Pécuchet donnait une piteuse idée de l'âme française. Mais ceci lui importait peu. Ce qui l'intéressait bien plus, c'était la simplicité des caractères que nous mentionnons, et de tous les autres. Il était assez disposé à douter de l'aptitude du romancier normand à traiter les mentalités compliquées, — mais ne s'attardait guère sur un tel sujet par crainte, croyons-nous, de devoir le considérer avec beaucoup de gravité.

Sans doute la gloire posthume de Flaubert lui paraissait-elle assez légitime pour qu'il évitât toute parole trop franche qui eût pris à parti des opinions françaises. Et il respectait d'autant plus cette grande célébrité qu'il n'estimait pas que le défunt eût jamais rien fait pour la chercher. Il le savait avoir en ce monde été, (comme il l'était lui-même), séparé de la foule par son art... (Dire que présentement le grand public prend si souvent les scrupules « d'expression » pour des hommages à son adresse ! Henry James ne pouvait ne pas ressentir un peu de pitié rétrospective envers le sincère artiste qui avait payé pour les confrères et successeurs, — montré la voie, servi de modèle, — et si bien eu le sentiment de vivre en un âge où, même parmi les gens de lettres, il n'avait rencontré que « haine de la littérature », — dans une humanité parmi laquelle « trois ou quatre personnes » seulement avaient compris ses efforts [1].

1. *Gustave Flaubert.* [*Essays in London*].

Quand il introduisit « Madame Bovary » auprès des lecteurs britanniques, le maître américain fit résonner dans son discours une note de courtoisie mondaine qu'il s'était gardé d'utiliser pour donner le ton d'une étude cependant accommodante des principes de Flaubert, composée en 1893. Celle-ci avait été publiée peu après l'apparition en librairie de la *Correspondance*, et avait trouvé place dans *Essays in London*. En son détail elle présente avec la dissertation de 1902 assez de points d'intérêt voisins pour qu'on la juge moins caractéristique... Simple opinion, n'est-ce pas, qui n'oblitère pas tout son mérite !

Elle déborde d'une compassion qui prétendait n'avoir rien du « patronage » ni du « mépris », — éprouvée pour la pauvre victime du « tourment du style », dont le cauchemar avait été l' « infection moderne » (soit le philistinisme), et dont « *l'orgie de littérature* avait été la seule forme d'excès »[1]. Le romancier de Croisset avait été trahi..., les éditeurs de ses *Lettres* n'ayant pas eu la piété de s'incliner devant son cher désir de n'être connu que par son œuvre, dans ce qui était l'« impersonnalité de l'artiste ». Henry James déplorait la chose mais se croyait bien obligé d'en profiter. Il examinait donc l'envers de ce grand homme « né pour *gueuler* », — plaignant celui-ci pour toutes les souffrances endurées que n'avaient pas exprimé ses « impitoyables *gueulades* ». Or, avec les plus grands ménagements du monde, il arrivait, après avoir souligné « le manque de portée » de Flaubert, à lui dire son fait, — ou plutôt à dire de lui ce qu'il avait à cœur de verser dans l'entendement de la postérité... Celui que les gens regardaient volontiers comme un « dévot », voire un « martyr de l'idée plastique », avait été à tout bien prendre un « infidèle », et il avait été lui-même responsable de la tournure fâcheuse prise par sa vie d'écrivain pur ! Pourquoi avoir ainsi négligé l'« âme » ? On sait quelle sorte d'avantages il aurait, suivant le critique, pu trouver à s'occuper d'elle. S'attend-on cependant à cette conclusion en coup de trique : ... « par-dessus tout, cela aurait calmé ses nerfs »[2] ? Ces quelques petits mots assemblés valaient peut-être plus que d'abondantes périodes sur les vertus de la psychologie. Ils frappaient juste, n'est-il pas vrai ! Seulement ils étaient si secs qu'ils réussissaient à faire jaillir une étincelle dangereuse pour l'auto-

1. *Ibid.*
2. *Ibid* (Fin).

rité de leur auteur... Du point de vue du lecteur, l'ensemble des considérations motivées par la publication des épîtres révélatrices était, brusquement, dénoncé comme étant plus tendancieux que la pondération de ses parties successives n'avait permis de le prévoir...

Mais sans doute était-il naturel que, peu après 1890, à l'époque où un ardent souffle de foi « anglo-saxonne » animait le romancier américain si porté à se rendre compte de toute chose par l'analyse, celui-ci fût secrètement irrité par la figure littéraire d'un écrivain français de talent qui, avec son esthétique formaliste, n'avait su ni « s'exprimer complètement soi-même » [1], ni exprimer la vie !

Henry James gardait du Flaubert qu'il avait fréquenté l'image d'un homme très accessible aux relations sociales, dont l'aversion pour la collectivité de ses contemporains se fondait en timidité lors de rencontres particulières, et qui inspirait à ceux qui l'approchaient une déférence due à ses étrangetés, très voisine de l'affection. Il conservait de lui la vision d'une silhouette revêtue jusqu'à n'importe quelle heure de l'après-midi de la robe de chambre et du pantalon assortis, — uniforme, symbole professionnel. Et, pour le public, il évoquait sans acrimonie un tel costume qui, néanmoins, était lié en son esprit à de fâcheuses réminiscences. (Sa correspondance permet d'identifier la relation...). Vers la fin de l'existence du maître français, il avait eu avec celui-ci une assez aigre discussion sur un point du style de Mérimée... Au cours de l'affaire son amour-propre avait été blessé, — d'où, chez lui, développement d'une antipathie qui devait durer presque jusqu'à la mort de l'offenseur. Il était sujet à des crises de rancune. Or dans ce cas à la rancune s'était ajouté le dédain. Peu de temps avant le début de la querelle, le « pauvre cher vieux Flaubert » ne lui avait-il pas malencontreusement ouvert lui-même — en robe de chambre — la porte de son appartement ! Un tel laisser-aller l'avait étonné jusqu'à suffocation, puis révolté, et avait fouetté, — raconte-t-on, — son estime pour Maupassant qui, lui, était un « homme du monde », un homme dont les maîtresses du moins étaient des femmes du monde...

1. Voir : *Ivan Turguénieff.* [*Partial Portraits*, 1888]. Les quelques mots ici rapportés visent Flaubert. Ils furent écrits en 1884, mais ils aident parfaitement à formuler l'idée que nous exprimons.

Son préféré parmi les visiteurs familiers de l'appartement de la rue Murillo était Tourguénieff, — dont l'apparence physique, les habitudes et tout la personnalité représentaient son idéal humain. Il l'appelait « le merveilleux génie russe » et le jugeait « adorable ». Il admirait en lui un tranquille grand seigneur dont les opinions démocratiques n'effaçaient pas les grâces naturelles, s'extasiait sur les délicates attentions qu'il avait pour ses connaissances les plus modestes, — et au surplus lui sut gré de s'être montré à son égard d'une amabilité toujours égale. C'était en sa compagnie qu'il était allé au Faubourg Saint-Honoré le jour où Flaubert manquait de domestique... Une sincère amitié l'avait lié à lui en 1875-76, et il le fréquenta beaucoup, aussi longtemps que ce lui fut possible, à l'occasion de ses séjours en France. Il le rencontrait à Paris ou à Bougival, dans son salon ou au restaurant, en fait jamais très loin des Viardot, auprès de qui le Slave passa une bonne partie de ses dernières années ; — et on sait [1] qu'il avait été introduit par lui dans le cercle des Réalistes français. Il lui envoya, à plusieurs reprises, dans ses débuts, la primeur de ses écrits en hommage. Les Français ne se souciaient guère de le questionner sur ses productions : — il finit par trouver leur froideur vexatoire. Il soupçonnait Tourguénieff de ne pas même regarder les pages qu'il lui adressait, — et il l'en excusait, — se consolait en disant qu'elles n'étaient guère propres à lui plaire ! Pour le romancier russe, pensait-il, ses histoires ne constituaient pas une vraie « nourriture d'homme », elles étaient trop « tarabiscotées » ; la « manière » y était « plus apparente que la matière », elles avaient « trop de petites fleurs et de nœuds de rubans à la surface » [2] ; — son talent était trop « féminin », trop « exquis », pas assez musclé... L'auteur de *Une Nichée de Gentilshommes* était un artiste accompli qui, sans « procédés », arrivait à une forme très achevée ; — des caractères féminins, pourvus souvent d'une grande « force de volonté », (rappelant en cela ceux de New England), étaient à la « base de son art » ; — il traitait ses héroïnes « avec tendresse, révérence, passion » ; — malgré son ironie il était très humain ; ...autant de raisons dignes de susciter pour lui la sympathie professionnelle de Henry James.

Dans une appréciation des œuvres de ce personnage rédigée

---

1. Voir page 5 : « Il rencontra Tourguénieff, et par lui... »

2. *Ivan Turguénieff.* [*Partial Portraits*].

en 1874 sur la seule foi de lectures, le jeune Anglo-Saxon avait fait cette remarque : les célèbres *Mémoires d'un Chasseur* indiquent un écrivain capable à la fois d'évoquer la « passion ascétique » et de noter les perceptions directes de « couleurs, odeurs et formes », de beauté physique en général, hormis lesquelles les Français ne savent rien représenter... Et il avait prétendu en outre que ce recueil de contes se recommandait aux gens qui s'intéressaient à la polémique sur « l'art pour l'art », leur offrait un « exemple capital de valeur morale donnant un sens à la forme et de forme donnant du relief à la valeur morale ». Sans doute existait-il dans le livre certaines nouvelles qui, fort tristes et fort laides, dépeignaient la vie « elle-même », n'étaient rien moins qu'un « plus ou moins intelligent » arrangement « de la vie » ! Mais, quoi ! « la vie est... une bataille »... ; la « tristesse » prouvée par l'auteur avait sa grande raison dans sa « sagesse » ; — et d'ailleurs, du fait qu'il avait cherché à « comprendre » « ce que lui offrait l'expérience », le Russe s'était placé indiscutablement, aux yeux de l'assayiste, à vingt coudées au-dessus de nos Réalistes !

En insérant en 1878 dans *French Pæts and Novelists* son article de 1874, Henry James stipulait, sans conteste, devant un public de langue anglaise, que « le premier romancier du jour » trouvait chez nous sa plus proche parenté littéraire.

Et pourtant l'origine slave et les soucis patriotiques de ce dernier, — sinon son existence cosmopolite, sa spécialisation dans le portrait moscovite et les traductions allemandes de ses ouvrages, — prirent, dans une étude publiée à quelques années de là, assez de poids pour l'arracher manifestement à la famille des « petits-fils de Balzac ». Avec sentiment et simplicité, l'écrivain américain entreprit en effet de narrer en 1884 à ses lecteurs ses souvenirs relatifs à Tourguénieff qui venait de mourir. L'idée d'une pareille tâche lui fut dictée par son cœur. Il se fit alors extraordinairement exact, concret, pour rappeler toute la variété des perfections du défunt. Il oublia son goût des cachotteries, étala des croquis, sortit des anecdotes. Mais il ne manqua pas de méditer beaucoup à la gloire du Russe et de sa manière, sur les habituelles questions [1] dont le mouvement « radical » dans la tech-

1. En cette même année 1884, Henry James dit de manière très positive dans *The Art of Fiction* [*Partial Portraits*], que : «... les questions d'art sont... des questions d'exécution ; les questions de moralité sont une toute autre affaire », mais aussi que :

nique française, à l'époque, grevait sans perspective d'allègement sa pensée critique.

C'est de quelque notoriété [1], — le décès de son ami Tourguénieff, suivant celui de Flaubert, ne l'incita pas à rompre avec ses confrères parisiens. Le reste du clan pouvait encore tenir son attention en alerte, et des fragments de sa correspondance nous renseignent abondamment sur ce sujet. Le 20 février 1884, de l'Hôtel de Hollande, en notre capitale, il écrivait à son frère William :

...« J'ai passé aussi une soirée avec Alphonse Daudet, et une matinée à Auteuil avec Edmond de Goncourt. Voir ces gens-là me fait un monde de bien. Cette vivacité intellectuelle, jointe au raffinement, fait ressembler un esprit anglais à un pot à colle. Mais leur ignorance, leur corruption et leur satisfaction intime sont étranges, bien étranges ! Je souhaiterais avoir le temps de vous mieux donner mes impressions sur eux. De toute façon, ils sont très intéressants, — et Daudet, qui a un charme personnel remarquable et qui est beau comme le jour, fut très aimable pour moi. J'ai vu aussi Zola chez lui, — et le groupe entier est naturellement d'un pessimisme intense. Daudet s'en justifia auprès de moi, en ce qui le concerne, du fait de la tristesse générale de la vie, et de sa crainte de trouver par exemple en rentrant sa femme et ses enfants morts pendant son absence. J'espère que vous savez du moins écarter cette appréhension. »

(Une telle crainte, produit de l'imagination latine, ne lui paraissait guère digne d'être prise au tragique...) Cependant, le lendemain, soit le 21 février, il confessa à Howells ses impressions et réflexions d'homme de métier avec des précisions qu'il avait épargnées au philosophe :

...« J'ai vu assez bien Daudet, Goncourt et Zola ; rien n'est plus intéressant pour moi actuellement que les efforts et les tentatives de ce petit groupe, avec son intelligence vraiment infernale de

« Il est un point auquel le sens moral et le sens artistique sont très proches l'un de l'autre », (« There is a point at which the moral sense and the artistic sense lie very near together »....) ; car : « ... la plus profonde qualité d'une œuvre d'art sera toujours la qualité de l'esprit du producteur ». De telles assertions font comprendre qu'il était tout prêt alors à se stabiliser dans l'attitude de redresseur de torts à l'égard des Français.

1. Voir page 12 : « Paris avait perdu un de ses attraits : cependant... ».

l'art, de la forme, de la manière, — son intense vie artistique. Ils accomplissent le seul genre de travail que de nos jours je respecte ; et, en dépit de leur pessimisme féroce et des saletés qu'ils manient, ils sont du moins sérieux et honnêtes. Les flots d'eau de savon tiède qui sont dégorgés en Angleterre sous le nom de roman me semblent, par contraste, faire peu d'honneur à notre race. Je vous raconte cela parce que je vous tiens pour le grand Naturaliste américain. Je pense que vous n'allez pas assez loin, et que vous êtes hanté par des fantômes romantiques et par une tendance aux apprêts factices ; mais vous êtes dans la bonne voie,... Lisez la dernière œuvre de Zola : *La Joie de Vivre*. Ce titre est, cela se conçoit, d'une ironie désespérée, mais l'ouvrage est admirablement solide et sérieux »...

Le talent des disciples de Flaubert était pour lui certain ; leur « sérieux » de techniciens lui en imposait, et il engageait Howells à suivre la voie tracée par eux. Il ne pouvait leur être plus favorable !

Sur ce, hélas ! les choses peu à peu se gâtèrent. Toujours la suffisance de nos romanciers avait exaspéré Henry James... Il fut moins que jamais disposé à la supporter quand il eut pris conscience de son autorité personnelle : si les nôtres étaient infatués d'eux-mêmes, lui était susceptible, et aussi orgueilleux qu'eux. Pendant les quelques semaines qu'il passa à Paris en 1889, il reprit contact avec les membres encore vivants de la compagnie qu'il avait fréquentée autrefois, et fit la connaissance de nouvelles figures littéraires qu'il n'avait pas abordées lors de ses précédentes incursions chez nous. Il rencontra Edmond de Goncourt, Sarcey, Coppée, Bourget, Albert Wolf, Louis Ganderax, Blowitz, etc... ; tous ces hommes lui semblèrent pareillement gonflés de leur propre importance, et détestables. Ce n'étaient que « Chinois, Chinois, Chinois ! » — il vit en eux des « Mandarins finis », dont « Paris é(tait) le Céleste Empire »... L'expérience que lui fournit son voyage affermit, rendit plus générale et plus odieuse, l'impression énervante qu'il avait cultivée, avant son départ d'Angleterre, en exploitant des images enregistrées à l'occasion d'autres séjours.

Il retrouva Goncourt, — « bouton de rubis » dans le mandarinat ! A cette époque, le fameux *Journal* était en cours de publication depuis deux ans, et les trois premiers volumes avaient déjà été gratifiés par lui, (1888), d'un commentaire qui devait par la suite avoir place dans *Essays in London and Elsewhere* (1893).

Les volumes en question contenaient des anecdotes curieuses sur la vie d'une coterie artistique du Second Empire, et surtout des portraits, — portraits peu flattés mais qui n'étaient pas à dédaigner — ceux de Sainte-Beuve, Gautier, la princesse Mathilde, Gavarni, Flaubert... Toutefois ils trahissaient une sensibilité maladive, constamment « agacée », une mentalité jalouse, — ils portaient la marque d'une indiscrète et haineuse brutalité dans le témoignage qui était assez surprenante, venant de la part de si « *délicats* » esprits !

En fait, l'essayiste pardonnait mal à l'aîné des deux frères, « le subtil, riche et élégant esthète » dont parle la critique moderne [1] (le seul qu'il ait connu), la divulgation de cette partie du *Journal* rédigée antérieurement à la mort de Jules... Elle le scandalisait comme une profanation dont un ennemi même aurait dû rougir... Et puis, il ne comprenait pas que la « religion de la littérature » pût être ainsi « rapetissée » par le mauvais caractère de l'officiant, — estimait que « lorsqu'on a les meilleures pensées », (pensées artistiques), — « on n'imprime pas les pires » (pensées acerbes)... [2]

Les Goncourt avaient, calepin en main, cherché le « document humain », ils avaient ressenti « l'émotion de l'étude sur le vrai », ils avaient voulu être des peintres ; — il n'y avait rien à redire à cela, d'autant plus qu'ils s'étaient montrés aussi consciencieux que passionnés dans leur travail. Ils avaient aussi été amateurs de bien des originales recherches : ils s'étaient lancés dans « l'écriture artiste » avec des scrupules impressionnistes qui passèrent outre le souci de correction de plume, ils avaient de plus en plus tendu à présenter dans leurs livres des êtres exceptionnels, à peine situables dans la réalité courante, etc... Mais Edmond allait se déclarer en fin de compte très fier d'avoir le premier battu en brèche le Naturalisme mis en forme par lui-même dans *Germinie Lacerteux* : « Et le psychisme, le symbolisme, le satanisme cérébral, ce avec quoi les jeunes veulent le remplacer », — devait-il s'écrier en 1891, — « avant qu'aucun d'eux n'y songeât, n'ai-je pas cherché à introduire ces agents de dématérialisation dans Mme Gervaisais, les Frères Zemganno, la Faustin ? » [3] Or Henry James que na-

1. M. G. de Pawlowski.

2. *The Journal of the Brothers de Goncourt.* [*Essays in London*].

3. *Journal des Goncourt* (en 9 vol.), Paris, Charpentier, 1894-1914, Vol. VIII.

vraient les tableaux de simple matérialité (si soigneusement exécutés fussent-ils), ne voyait pour sa part dans ce qui était complication interprétative que moyen d'arriver à une bienfaisante lumière, et laissait en particulier le « satanisme » pour l'amusement des imaginations artificieuses... Il y avait en somme toute chance pour qu'il ne subît jamais l'ascendant de ce confrère français. Cependant il avait toujours un mot en réserve touchant l'hôte prestigieux du « Grenier », et, lorsque celui-ci mourut, en 1896, il ne s'affligea point, ne lui tressa pas de couronne, mais il ne se dispensa pas de lire les articles d'éloges qui furent accordés à sa mémoire par Daudet ou d'autres. D'ailleurs il ne perdit point de vue la petite « Académie » si « drôlement solennelle ou solemnellement drôle, » que la volonté du défunt avait fondée.

De telles attentions ne furent pas payées de retour. On rencontre dans le *Journal* plusieurs allusions à des littérateurs anglais (notamment à Oscar Wilde) ; le nom de quelques Américains est aussi mentionné là ; le sien y est passé sous silence.

Les plaintes qu'il élevait contre l'indifférence des fidèles de Flaubert pourraient être à l'heure actuelle justifiées par le fait que, dans leurs Correspondances et Mémoires que le temps a permis de mettre au jour, ceux-ci ont observé une discrétion quasi insultante à son sujet.

Animé parfois d'une spéciale mansuétude il reconnaissait que son refus de s'exprimer en français avait contribué à créer pour lui la situation effacée dont il avait souffert à Paris en 1876. Si l'on considère que la lettre suivante est citée en son texte original, on pense en effet qu'il eut alors une large part de responsabilité dans l'isolement moral qui fut le sien, dans le délaissement où il se trouva.

A Alphonse Daudet, 3 Bolton St., Piccadilly, W.

Londres, 19 juin 1884.

Mon cher Alphonse Daudet,

J'aurais dû déjà vous remercier de tout le plaisir que vous m'avez fait en m'envoyant Sapho. Je vous suis très reconnaissant de cette bonne et amicale pensée, qui s'ajoutera désormais, pour moi, au souvenir du livre. Je n'avais pas attendu l'arrivée de votre volume pour le lire, mais cela m'a donné l'occasion de m'y

remettre encore et de tirer un peu au clair les diverses impressions que tant d'admirables pages m'ont laissées. Je n'essaierai pas de vous rapporter ces impressions dans leur plénitude, dans la crainte de ne réussir qu'à déformer ma pensée, tout autant que la vôtre. Un nouveau livre de vous me fait passer par l'esprit une foule de belles idées que je vous confierais de vive voix — et de grand cœur — si j'avais le bonheur de vous voir plus souvent. Pour le moment, je vous dirai seulement que tout ce qui me vient de vous compte, pour moi, comme un grand événement, une jouissance rare et fructueuse. Je vous aime mieux dans certaines pages que dans d'autres, mais vous me charmez, vous m'enlevez toujours, et votre manière me pénètre plus qu'aucune autre. Je trouve dans Sapho énormément de vérité et de vie. Ce n'est pas du roman, c'est de l'histoire, et de la plus complète et de la mieux éclairée. Lorsqu'on a fait un livre aussi solide et aussi sérieux que celui-là, on n'a besoin d'être rassuré par personne ; ce n'est donc que pour m'encourager moi-même que je constate dans Sapho encore une preuve — à ajouter à celles que vous avez données — de tout ce que le roman peut accomplir comme révélation de la vie et du drôle de mélange que nous sommes. La fille est étudiée avec une patience merveilleuse — c'est un de ces portraits qui épuisent un type. Je vous avouerai que je trouve le jeune homme un peu sacrifié — comme étude et comme recherche — sa figure me paraissant moins éclairée — en comparaison de celle de la femme — qu'il ne le faudrait pour l'intérêt moral, la valeur tragique. J'aurais voulu que vous eussiez fait voir davantage par où il a passé — en matière d'expérience plus personnelle et plus intime encore que les coucheries avec Fanny, en matière de ramollissement de volonté et de relâchement d'âme. En un mot, le drame ne se passe peut-être pas assez dans l'âme et dans la conscience de Jean. C'est à mesure que nous touchons à son caractère même que la situation devient intéressante — et ce caractère, vous me faites l'effet de l'avoir un peu négligé. Vous me direz que voilà un jugement bien anglais, et que nous inventons des abstractions, comme nous disons, afin de nous dispenser de toucher aux grosses réalités. J'estime pourtant qu'il n'y a rien de plus réel, de plus positif, de plus à peindre, qu'un caractère ; c'est là qu'on trouve bien la couleur et la forme. Vous l'avez bien prouvé, du reste, dans chacun de vos livres, et, en vous disant que vous avez laissé l'amant de Sapho un peu trop en blanc, ce n'est qu'avec vous-même que je

vous compare. Mais je ne voulais que vous remercier et répondre à votre envoi. Je vous souhaite tout le repos qu'il vous faudra pour recommencer encore ! Je garde de cette soirée que j'ai passée chez vous au mois de février une impression toute colorée. Je vous prie de me rappeler au souvenir bienveillant de Mme Alphonse Daudet; je vous serre la main et suis votre bien dévoué confrère

HENRY JAMES.

Sans plus insister sur l'avantage que le romancier américain aurait gagné, dans ses rapports avec les littérateurs parisiens, à employer notre langue, disons que par la clarté de l'exposition et l'harmonie des phrases, l'aisance prouvée dans le développement des idées autant que dans les formules de bienséance, cette lettre a fort enviable façon. Les deux volumes de la *Correspondance* éditée par Mr. Percy Lubbock ne comprennent aucune autre missive que celle-ci qui n'ait été rédigée en anglais... Comment ne pas être tenté de croire qu'un spécimen épistolaire aussi remarquable dans sa tenue qu'exceptionnel dans son existence fut, pour Daudet et pour Sapho, le vrai « signe des élus » !

...« La *Sapho* de Daudet est le livre le plus complet, le plus humain, le plus beau qu'il ait fait... le livre méritant le nom de chef-d'œuvre », — notait Edmond de Goncourt dans son *Journal*, le 27 mai 1884. Henry James écrivait : «... c'est de l'histoire,... » — mais d'autre part il s'abritait, pour lancer quelques critiques à l'ouvrage, derrière cet ingénieux compliment à l'ouvrier : «... ce n'est qu'avec vous-même que je vous compare ! »

La lettre comportait effectivement une sorte de petit manifeste inspiré par toute une théorie littéraire ; « J'estime... qu'il n'y a rien de plus réel, de plus positif, de plus à peindre, qu'un caractère ; c'est là qu'on trouve bien la couleur et la forme ». Quels caractères le romancier étranger pouvait-il, après avoir émis une telle opinion, opposer à celui de « Jean » — pour lui reprocher d'être moins travaillé que d'autres, de Daudet : celui du « Petit Chose », celui de « Delobelle » ? Évidemment pas celui de l' « Évangéliste », ...« Mme Autheman » n'étant qu'une « sombre effigie » de bigote, pas une « vraie bigote ». On est tenté, dans l'affaire, de donner plus de crédit à la courtoisie de l'arbitre qu'à sa sincérité.

En réalité, Henry James savait que les personnages de l'auteur du *Nabab* se distinguaient par leur figure sensible plutôt que par leur âme. Et, ce dont il était le plus certain, c'était que « couleur »

et « forme », de solide qualité, abondaient dans plus d'un des « portraits » tracés par lui.

Au temps auquel ses jugements sur *Sapho* nous font nous reporter, il commençait à honorer de dispositions amicales le « charmeur » provençal. Il avait déclaré dans un essai de 1883 l'aimer « immensément », au mépris de ce qu'en pouvaient penser les lecteurs du *Century Magazine* à qui s'adressait le message. Daudet était un « vibrant » tout comme Goncourt : lui seul pourtant obligeait Henry James à admettre que « si, d'une manière générale, ses émotions sont intéressantes, la « forme » de ces émotions a le mérite d'être ce qu'il y a de plus précis les concernant » [1]. Par leur richesse, leur variété, ses impressions étaient tellement plus rassurantes que celles de Goncourt ! Et il était après tout moins entiché de saletés que ne semblaient l'être d'autres renommés apôtres parisiens du « modernisme ». Au dire de Joseph Conrad, il rappelait ce soleil de son pays d'origine qui « fait mûrir sans distinction raisins et potirons », mais ne recueille pas tous les suffrages des gens qui « regardent la vie sous une ombrelle » [2]... Des rayons de chaud soleil purifiaient assurément son pessimisme mental et ses pages les plus scabreuses. Et le littérateur américain avait confiance en ces rayons, bien qu'il fût un des porteurs d'ombrelle, amateurs de relief, désireux de protéger leur vue contre l'éblouissement — ou plutôt l'éclat niveleur — de feux trop ardents.

Selon un avis accrédité, il se trouverait que les productions les plus soigneusement élaborées de Henry James dénoncent une certaine influence de la manière de Daudet sur son esprit. Sans doute l'auteur de *The Awkward Age*, etc..., fut-il plus impressionniste que raisonneur... Jamais dans ses romans il ne se mêla de rien expliquer, il se contenta de « présenter ». Mais, dans sa présentation, il usa de tout un jeu d'arrière-plans. Le Français perçut la couleur dans les aspects éclairés de l'existence. Lui la chercha dans les profondeurs de la conscience humaine : il ne put donc la rendre que par des superpositions subtiles d'images, ce qui impliquait tout un travail d'organisation. Au total, le rendement de la réalité nécessitait de sa part un labeur assidu de penseur auquel ne se souciait pas de s'astreindre celui qu'il soupçonnait de n'avoir

---

1. *Alphonse Daudet.* [*Partial Portraits*].

2. *Alphonse Daudet.* [*Notes ou Life and Letters*, by Joseph Conrad, London and Toronto, 1921].

« pas d'idées », — ou à tout le moins « pas un grand nombre d'idées [1] ! »

...La remarque touchant cette carence avait été par lui formulée en toute honnêteté d'intention dans sa dissertation de 1883. Laissons de côté le « c'est à vous-même que je vous compare » de la lettre sur *Sapho*, — plus laudatif qu'elle. Le critique anglo-saxon estimait en fait que son « brillant » confrère, bien qu'il eût le bénéfice d'une « intense vie artistique » manquait trop de « philosophie », c'est-à-dire d'un petit système de notions réfléchies, pour être un grand génie. Et il se sentait forcé de communiquer au lecteur son opinion sur ce point.

Il n'aurait pas voulu — pour lui-même — changer de plume, de façon d'écrire. Toutefois il n'ignorait pas que les livres de Daudet avaient plus de vente que les siens, — plaisaient davantage. Aussi s'engagea-t-il — avec lui — dans une coopération littéraire à fins commerciales d'où sortit *Port-Tarascon*, sans cacher que c'était l'espoir d'un gros bénéfice qui avait décidé de la mise en œuvre du livre. Le « nouveau Tartarin » fut composé pour être « *en premier lieu* » publié, par tranches sériées, dans le *Harper's* ; (— il ne devait paraître que par la suite en France, sous forme de volume). Henry James se chargea personnellement de la traduction, « une tâche difficile, mais qui, moyennant de l'ingéniosité, est agréable et amusante ».

L'entreprise motiva en partie sa venue à Paris en 1899. Nous nous sommes gardée de nommer Daudet, lorsque nous avons cité quelques-uns des affreux « Chinois » qu'il crut rencontrer en notre métropole cette année-là. Maintenant, signalons qu'à l'époque il était touché de vive compassion pour son pauvre camarade qui, tout en inventant les épisodes du gai *Port-Tarascon*, prenait des notes sur soi, sur les progrès du mal fatal dont il ressentait les premières atteintes, afin de tirer au moins de sa misère un profit artistique, à faire valoir dans un futur ouvrage qu'il voulait intituler *La Douleur*...

Or en 1890 la production commune obtint plein succès, tant en Amérique qu'en France. En 1893, le romancier français accomplit avec sa famille un voyage en Angleterre. Au cours de plusieurs excursions, il eut son ancien collaborateur pour guide. Il était, — paraît-il, — fort souffrant, n'était pas en état de marcher ni

1. *Alphonse Daudet.* [*Partial Portraits*].

de monter un escalier ; il ne put à Windsor voir le château que de la voiture qui le transportait. Mais il avait pourtant l'esprit assez alerte pour s'écrier, en apercevant l' « adorable cottage » d'Arthur Benson : « Ah ! si vous saviez comme ces petits coins d'Angleterre m'amusent ! »... Imprudence ! « Amuser » — est un mot qui, lancé par un Latin dans une oreille anglo-saxonne, y fait aisément retentir ceux de vanité, légèreté, scepticisme... Henry James — d'après sa correspondance — donne l'impression d'avoir été alors un dévoué compagnon de promenade, rien de plus ; ses lettres ne portent pas la trace de sentiments bien chaleureux à l'endroit du visiteur, et n'indiquent pas qu'il se soit empressé à le produire en public [1]. On est tenté de croire qu'il n'éprouvait plus pour lui qu'une sympathie de commande, une sympathie routinière dont faute de raisons sérieusement valables il n'osait se défaire. Et la suite des événements, lorsqu'on la sait, confirme une telle présomption.

Il écrivit en effet à Miss Norton, de Londres, à la Noël de 1897, qu'il avait été « incapable, ces jours derniers, de rompre le charme de l'immobilité » pour aller à l'enterrement de Daudet. Il avait bien supposé que là-bas on comptait sur lui... Quelques scrupules s'étaient levés dans son âme, il n'avait même pas essayé de les étouffer, et, « cyniquement, ne bougea pas »... Chose sûre, la crise de cynisme n'était pas encore dominée au moment où il risquait des aveux aussi délibérés. Il est probable qu'il se rendit assez vite compte de ce que ceux-ci avaient de choquant, et s'efforça d'en atténuer la portée... Car il exprima ensuite qu'il avait en horreur l'exploitation de la mort par le journalisme, l'indélicatesse de la presse à l'égard de la vie privée, de la pensée intime des défunts. Et pour s'absoudre de son indifférence il eut recours à une boutade... Il serait devenu fou s'il avait « une fois de plus parmi vingt autres entendu comparer Daudet à Jésus-Christ, (surtout quant au visage, — lorgnon et le reste) ». Pas une notice sur Daudet ne laissait passer cela, — disait-il. Selon nous, commentateurs sans doute indiscrets de lignes familières, une telle plaisanterie, au tour si audacieux, était une étrange fleur à jeter sur la tombe d'un ami.

---

1. Dans *L'Entre-Deux-Guerres, Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de* 1880 *à* 1905, Paris, 1915, Chap. III, p. 274-76, Léon Daudet évoque la figure du compagnon américain retrouvé par son père dans ce voyage.

On voit bien qu'il n'était point attristé. En somme, il n'estimait pas être en présence d'un malheur : il pensait que cette fin avait été trop tardive, (car la souffrance « obscurcit et rendit stérile » la dernière partie du calvaire du malade), — de plus, il avait foi dans la durée de la célébrité littéraire de Daudet... Et il ne manquait pas de faire observer à Miss Norton que le talent notoire qui venait de disparaître ne s'était pas appuyé sur un sentiment élevé, — revenant ainsi sur le sujet de l'inconsistance philosophique de son confrère qu'il avait abordé en 1893, du vivant de celui-ci. La remarque, par elle-même, n'était guère préjudiciable. Mais, en un jour de deuil, au nom d'une intimité passée, son auteur aurait pu l'éviter, semble-t-il, — question de simple délicatesse. Les thèmes à plus innocentes considérations ne manquaient point sur lesquels il eût alors été en droit de se rabattre.

Si la sévérité avec laquelle il jugeait ses pairs était à tout le moins un signe de considération artistique, il honora certainement Zola. On se souvient des commentaires narquois que lui inspira la mésaventure de *L'Assommoir* en 1876 [1]... Son admiration de 1884 pour « La Joie de Vivre » fut librement accordée. Cependant : « Je vous ai envoyé un nouveau Zola l'autre jour, à tout hasard », — annonça-t-il en 1890 à R. L. Stevenson qui s'était exilé dans le Pacifique, — « mais je n'ai pas la prétention d'avoir satisfait quelque curiosité en vous. Je n'ai pas lu la *Bête humaine*, — on la connaît bien sans cela, — et j'ai entendu dire que Zola n'en fait qu'une description morne et imparfaite. Je lirais n'importe quoi de nouveau sur elle, — mais ceci est vieux, vieux, vieux ! » A quelque temps de là, il dit d'autre part à Howells : « Vous n'êtes pas si large que Zola, mais vous êtes tellement moins gauche et plus effectivement varié ! et, d'ailleurs, vous et lui ne voyez pas les mêmes choses, ne concevez rien de la même façon, — « vous » voyez un côté absolument différent d'une race différente... »

Il rencontra un jour Zola à Londres, pensa qu'il avait l'air très ordinaire des gens sans histoire, — et s'en ouvrit à l'auteur de *The Master of Ballantrae*, en ajoutant : « Rien, littéralement rien, ne lui est jamais arrivé si ce n'est d'avoir écrit les *Rougon-Mac-*

1. Voir page 9 : « ..., puis sa suite est arrivée en parlant beaucoup de la catastrophe d'Emile Zola ».

quart. J'admets que cela rend la série d'autant plus curieuse ! »

Les derniers livres du littérateur français, ceux dans lesquels l'opinion fut heureuse de trouver une lueur d'idéalisme, lui parurent pénibles. L'absence de goût y fut pour lui délit flagrant. Et l'imagination lui sembla s'y être donné cours de façon inconsidérée. Une imagination sur les vertus de laquelle celui qui la détenait s'était abusé. Zola n'avait-il pas composé *Rome* sans avoir jamais visité ni eu envie de visiter la Ville !

Peu après le décès de son confrère, Henry James parla dans les colonnes de l'*Atlantic Monthly* [1] de « la plus extraordinaire « imitation » d'observation que nous possédions »..., et de « la région que nous pouvons qualifier comme étant celle de l'expérience par imitation », où le défunt avait à peu près toujours vécu avec ses notes, — niant que celui-ci, malgré ses très scientifiques informations, eût jamais reproduit la réalité directe. Un pareil ensemble de remarques corroborait le : « Rien, littéralement rien, ne lui est jamais arrivé... », rapporté plus haut : — le chef Naturaliste avait ignoré tout ce qui était... naturel, — tout ce dont le commun des mortels a la perception directe.

...Pourtant le critique reconnaissait que Zola avait été patient, intrépide, dans ses reconstitutions de la vérité objective, — et que le genre vulgaire qu'il avait adopté s'était dans une certaine mesure vu justifié par la « possibilité d'application » conférée aux ouvrages »... On n'aurait su dénier à ce travailleur son don du sens de la vie, don puissant qui l'avait rendu parfois presque insupportable, (— lorsqu'il avait, par exemple, relaté les aventures de Gervaise et de Cadet-Cassis dans *L'Assommoir*). C'étaiten créant des groupes quil l'avait utilisé avec le plus de bonheur, (se distinguant par là de Balzac, maître du portrait individuel). Sa forte personnalité, n'étant pas équilibrée par une judicieuse pratique de l'existence courante, l'avait disposé à faire surtout de larges tableaux hu mains... Et si, d'une manière générale, parmi ses sujets, les grands avaient été son triomphe, les autres, ceux « de l'ordre privé et intime » — dans lesquels il n'avait guère réussi — lui avaient laissé la distinction d'avoir été d'autant plus « pénétrant et vrai » qu'il avait pu y montrer plus de foules mêlées, (en procurant des impressions de santé, vigueur, grossièreté...)

1. L'article est celui même qui a été introduit par Henry James dans *Notes on Novelists*, sous le titre *Emile Zola* (1902).

..Il avait été capable de représenter quelques figures lignes pleines de beauté, (— entre autres, celle de Jean Macquart, dans *La Débâcle*) ; toutefois c'était exclusivement à ce qui était brutal dans ses œuvres que sa « distinction » avait tenu. Celle-ci n'avait donc pas été « facile à gagner » ! Et il était probable du reste que son nom n'était pas près de la perdre ; — telle était la suggestion un peu ambiguë que Henry James utilisait en manière de conclusion à l'étude insérée dans l'*Atlantic Monthly*.

Dans ses prémisses, ce dernier s'était élevé en homme averti contre les arbitres partiaux qui avaient déformé la « physionomie littéraire » de Zola en ne voulant y voir que des traits inconvenants, « the improper ». L'originalité d'une manifestation de cet ordre était digne de frapper les lecteurs anglo-saxons, de leur inspirer une respectueuse soumission aux jugements qui suivaient. N'empêche que l'essayiste ne nous paraît pas avoir été bien à l'aise dans l'attitude qu'il avait cru devoir assumer... Un romancier qui avait eu l'idée de collectionner « les gros mots », et le front d'avouer cela un jour, devant lui, mais oui ! « sans bravade ni excuse », — personnage assez inquiétant — même si ses recherches de documents de ce genre avaient été légitimées par le « plan » d'un travail ! Nous ne pensons pas risquer d'imputation injuste en disant que l'écrivain étranger ne pardonna jamais aux *Rougon-Macquart* et à leur créateur tant de consciencieuse trivialité.

Tout ce qu'il faut déplorer à ce propos est que, aux jours de mauvaise humeur, il lui soit arrivé d'introduire un vague motif d'ordre national en son animosité, de laisser poindre quelque mépris pour le « Français » qu'était Zola. Le bas réalisme n'avait-il pas été annoncé par un précurseur américain, — l'auteur de *The Wondersmith*, O'Brien, — mort en 1862 ? Mais à quoi bon ergoter ! paix aux morts, et vive l'élégance !

La seule qualité que Henry James ne contestât pas à son confrère de Médan, — ou, plus exactement, qu'il respectait en lui, était sa « solidité ». Sur le reste en général, il se faisait fort de l'attaquer. Et il éprouvait une satisfaction particulière à trouver cet artiste sérieux mais trop raisonneur en défaut avec ses propres théories, — déclarant notamment la guerre à « toutes les conventions », et mettant au point un certain nombre d'entre elles pour son usage. Aussi bien « aucune espèce de forme n'est praticable sans elles », — décrétait-il à ce sujet en 1902, — avec l'assurance du penseur qui se sent plus logique qu'un rival.

Il n'avait pas alors en mémoire ses affirmations d'antan sur la facilité avec laquelle Tourguénieff se jouait des « procédés » ! Et, surtout, il ne s'apercevait pas que cette dogmatique réflexion s'appliquait mal à la manière d'un Maupassant.

Maupassant, il l'avait connu en personne, — et cultivait un vivace intérêt pour son talent. Quand il l'avait rencontré, aux réceptions de Flaubert, il n'avait vu en lui qu'un très jeune homme, « encore inédit ». Un caractère plutôt taciturne, et aussi ce qui allait par la suite se préciser comme étant un détachement de tout souci d'école, condamnaient celui-ci à ne jouer qu'un second rôle dans le beau tapage littéraire qu'en 1875-76 menaient ses importants aînés... Henry James, faisant allusion plus tard à une histoire d'Anglais et de singes qui lui avait été dans ce temps-là contée par lui, prétendait qu'elle l'avait beaucoup diverti...

Elle ne lui avait pas laissé prévoir que « Guy » deviendrait si remarquable. Et pourtant il n'avait pas tardé à être bien renseigné sur ce point par l'apparition d'une fort dense et fort intéressante série de contes et de romans. Les nouvelles productions trahissaient ces dispositions de « metteur en scène », d'« évocateur impassible », que leur auteur louait en Flaubert [1], — avec encore plus d'impassibilité pratique. L'art n'y était pas l'« expression », suggestive de douloureux efforts techniques ; il était, semblait-il, la réalité elle-même, tout simplement transposée sur des pages : — c'était là du moins ce qu'en pensaient les lecteurs français, frappés autant par l'aisance que par la vraisemblance des tableaux qu'ils avaient sous les yeux. D'ailleurs, la seule fois où, — dans la préface de *Pierre et Jean*, — il avait consenti à parler métier en son nom personnel, Maupassant n'avait-il pas reconnu qu'il se bornait, en toute occasion, à « mirer la nature » ! Or, du point de vue anglo-saxon, ce qu'il appelait la « nature » n'était pas un objet d'attention exclusive. Il était donc dans un cas litigieux : par amour de la spiritualité formellement exclue par lui de ses livres, il se pouvait qu'on mésestimât ses qualités... Henry James prit la plume pour tenir en respect à son égard le public de langue anglaise.

Le critique se résolut-il à agir sous la pression du sentiment de solidarité corporative ? peut-être. Le fait est que, s'adressant

1. Voir : *Préface*, par Guy de Maupassant, de la *Correspondance de Flaubert avec George Sand*, Paris, Charpentier, 1884.

particulièrement aux lecteurs de *The Fortnightly Review* [1], il chercha d'abord à embarrasser leur opinion en déclarant que, décidément, notre compatriote se tirait beaucoup moins bien des dissertations du genre de celle qui était apposée à *Pierre et Jean* qu'il ne réussissait dans le récit.

Mais, au surplus, dans le cours de son étude, il s'attacha à montrer l'« impeccable » conteur coupable d'une erreur de jugement, d'une erreur telle qu'il n'y avait pas à le considérer comme l'avocat d'une méthode alarmante. La Préface signalait l'opposition qui existe entre « la manière analytique » (— « the analytic fashion » —), et « le procédé purement narratif » [2] (— « the simple epic manner » —). C'était cette opposition qui ne lui paraissait pas admissible. En effet :

« Quand il s'agit d'un mode d'exécution artistique, nous devons toujours nous méfier des distinctions très nettes, car il y a certes dans chaque méthode un peu de toutes les autres. Il est aussi difficile de décrire une action sans donner un coup d'œil sur son motif, son histoire morale, que de décrire un motif sans jeter les yeux sur ses conséquences pratiques. Notre histoire et notre roman représentent ce que nous faisons ; mais il n'est sûrement pas plus aisé de déterminer où ce que nous faisons commence que de déterminer où cela finit, — tâche notoirement impossible. Il faudrait une subtilité bien grande pour tracer une ligne ferme et fixe à la frontière de l'« explication » et de l'« illustration ». Si la psychologie est cachée dans la vie comme elle devrait, selon M. de Maupassant, l'être dans un livre, une question surgit tout de suite : « A qui est-elle cachée ? » A certaines personnes, sans doute, mais bien moins à d'autres, et tout dépend de l'observateur, de la nature de l'observation et de la curiosité de chacun. Il y a des gens pour qui motifs, relations, explications, font partie de la surface même du drame, et sont éclairés complètement par les feux de la rampe. Pour moi, un fait, un incident, une attitude, peuvent être la chose précise, détachée, isolée, dont je rends pleinement compte en disant qu'elle est produite de telle ou telle façon. Pour vous, il se peut que des implications, des relations, des conditions, s'attachent à elle, — aussi né-

1. En 1888, en effet, Henry James écrivit pour *The Fortnightly Review* un article sur *Guy de Maupassant*, lequel prit place, la même année, dans le recueil intitulé *Partial Portraits*.

2. *Guy de Maupassant.* [*Partial Portraits*].

cessaires pour vous aider à la reconnaître que les habits de vos amis le sont pour vous aider à reconnaître ceux-ci dans la rue [1]... »

Remarquons l'ingéniosité avec laquelle Henry James désarmait le public, l'empêchait de tirer parti de sa propre démonstration : « Pour moi, un fait, un incident, une attitude, peuvent être la chose précise, détachée, isolée, dont je rends pleinement compte en disant qu'elle s'est produite de telle ou telle façon »... Il poursuivait son discours... Et il exprimait bientôt, à la décharge de l'auteur de la Préface, que l'idéal rêvé par lui consistait probablement, après tout, à « savoir, ou à deviner, comment les événements adviennent, mais à dire aussi peu que possible à ce sujet »... Cela (supposition fort libérale,) — pour souligner, par ailleurs, l'infirmité de la fameuse histoire d'« illustration » et d'« explication », en indiquant combien peu le nouvelliste réaliste se gênait pour référer aux instincts, sinon au caractère de ses personnages, (— référence qui impliquait un travail effectif d'« analyse », de divination !)

Bref, dans les pages auxquelles nous nous rapportons, Henry James fait l'effet de s'être délicieusement complu dans le sentiment d'une autorité... qui lui permettait de traiter avec une égale désinvolture le lecteur et le confrère.

Mais il savait bien que ce confrère n'était pas entêté dans la distinction entre l'analyse et la narration... Maupassant n'était pas un homme à système, — comme écrivain, il était plus fidèle à son tempérament radioactif qu'à des idées. Aussi l'essayiste ne tardait-il point trop à rappeler que la liberté de s'intéresser en pratique à ce qui lui convenait lui était en somme plus chère que n'importe quel axiome ou maxime. Et, portant alors un coup terrible au substantiel contenu de la Préface examinée : « Il » (Maupassant), — affirmait-il, — « raconte tout ce qu'il voit, tout ce qu'il soupçonne, et si la nature morale de l'homme n'entre pas là en ligne de compte, c'est parce qu'il n'a pas de fenêtre regardant dans cette direction, et non parce que des scrupules artistiques l'ont obligé à fermer celle qu'il a » [2].

Or, dans ces conditions, le fait pour le conteur d'avoir négligé de douer d'intelligence et de volonté ses héros revenait à celui d'avoir, par inconscience, « totalement omis l'un des détails du problème » de la création littéraire, — ce qui forcément avait ap-

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*

porté une « limitation à son génie »... Et pourtant, avec ses « vues basses », ou malgré elles, Maupassant avait été et restait « un maître de son art » !

On se demande si un tel ensemble de considérations avait chance d'influencer l'opinion anglo-saxonne en faveur de « Guy ». Celui-ci était absous de ses apparences de convictions matérialistes. Cependant ses ouvrages restaient des pièces accusatrices. Et puis, le justicier démontrait si bien, en quelques phrases, les conventions d'optique littéraire des gens de sa race, qu'il risquait fort d'attirer sur l'artiste étranger les rigueurs vengeresses de son public !

Maupassant savait être « remarquablment objectif et impersonnel », il avait de rares qualités de « styliste » : simplicité, clarté, vigueur ; — autant de respectables avantages. Mais c'était par son talent d'auteur de « nouvelles » qu'il méritait l'attention « pratique » de Henry James.

Le « short-story », rappelons-le, jouissait d'une grande vogue aux États-Unis à la fin du siècle dernier. Il avait tenté à bon droit la main de Poë. Toutefois, après la Guerre Civile, c'était à l'absence d'inspiration large et profonde qu'il avait dû son succès. Et l'on en avait fait un genre coûtant peu de travail, offrant une impression esthétique superficielle, — qui recueillait les suffrages de la foule pour la distraction reposante qu'il procurait. C'était en général une histoire plus ou moins ornée de romanesque ou de pittoresque médiocre, et, surtout, confectionnée sans l'ombre d'un souci de « sélection » ou de « condensation ». De bonne heure Hawthorne délaissa le « short-story », qui lui semblait voué par l'usage à être quelque chose de si faible, pour éprouver ses capacités dans de longs romans. Henry James pour sa part devait observer les contes français, dans lesquels il lui parut y avoir encore plus de ferme « architecture » qu'il n'en décela dans nos œuvres d'imagination plus copieuses. Or, il procédait, au temps de l'apparition des nouvelles de Maupassant, à l'élaboration de travaux tels que *The Princess Casamassima* ou *The Tragic Muse*. L'intérêt de ces courtes productions, s'ajoutait à celui, moins actuel, des brèves histoires de Balzac, Mérimée, Tourguénieff. Il lui fit alors particulièrement apprécier la « belle et bienheureuse nouvelle », — qui allait sous le rapport des dimensions être pour lui un « idéal » à atteindre lorsque, quelques années plus tard, il décida d'écrire *The Death of the Lion* pour le premier numéro du *Yellow Book*.

[Il convient de dire que les vastes compositions, à cette

époque, commençaient à le fatiguer. Après qu'il eut terminé *The Spoils of Poynton*, en 1896, ne se promit-il pas de renoncer pour toujours à elles, (promesse d'ailleurs non tenue) — à cause du surmenage cérébral qu'elles provoquaient en lui ? Mais, au fait, qu'il pratiquât la forme rapide en toute liberté d'intention ou qu'il l'abordât poussé par de mauvaises conditions de santé, souvent il donnait à ses « short-tales » les plus soignés la longueur d'honnêtes romans ordinaires.]

Le maître, entrant dans la vieillesse, s'aperçut non sans mélancolie qu'il avait vu disparaître tous les membres du petit Cénacle de Flaubert. Et il regretta que sa mémoire n'eût pas enregistré plus d'images de ce monde brillant. Celles qu'il avait conservées se brouillaient, si dorées fussent-elles. Il n'arrivait guère à les isoler que par lambeaux, — lambeaux de toute nature, se rapportant à n'importe quoi, voire aux « préjugés » de « ces messieurs ». Ses regrets ne signifiaient pas forcément qu'il éprouvât une tendresse rétrospective à l'égard des disparus. Il s'était si fréquemment heurté à eux ! Leur mentalité lui avait si souvent paru odieuse ! Et n'était-il pas devenu assez ironique au sujet de l'habileté avec laquelle ils avaient toujours gardé leur « idée » hors d'atteinte de la vulgarité ? (...quand les Anglo-Saxons se mêlent d'être vulgaire ils le sont à fond, — déclara-t-il, — ébauchant une comparaison, dans son essai sur Zola, en 1902).

Lui était « Henry James », — eux des « souvenirs de jeunesse »...

Bien sûr, le spectacle de leur inlassable activité avait été pour lui un stimnlant... Et, dans le détail des affaires de métier, il avait, sans barguigner, souvent adopté leur mode...

Ils avaient cherché, (Maupassant excepté,) à consolider leur réputation en adaptant leurs romans à la scène : — lorsqu'il sentit lever les premières aspirations dramatiques qui allaient l'éloigner momentanément du « pâle petit art de la fiction », il s'empressa de faire une pièce avec *The American*... Ils avaient accumulé, à son dire, les carnets d'impressions dans leur bibliothèque ; lui-même se lança dans la pratique des notes manuscrites, qu'il mit en réserve en vue d'utilisations ultérieures... D'autre part il n'échappa point aux soucis de forme qui avaient si gravement obsédé l'esprit du groupe naturaliste. Il les entretint au contraire avec une complaisance scrupuleuse dont témoignent les corrections infligées par lui à ses ouvrages de jeunesse lors de la préparation de sa *New York*

Edition ; et grâce à eux il a même acquis auprès de certains de ses compatriotes, depuis que la mort l'a mis à la discrétion des critiques, une réputation qui ne l'aurait peut-être guère flatté si elle avait été formée de son vivant, celle de partisan de « l'art pour l'art » [1].

Quant à la manière impersonnelle qui était celle des amis de Flaubert, elle fut aussi la sienne...

Mais ces Français-là fondaient espoir sur l'émotion du vrai matériel qu'ils réussissaient à imposer à autrui ; sans doute étaient-ils des Latins accessibles aux impulsions des sens, et supposaient-ils leur public créé à leur ressemblance... Henry James par contre ne sembla désirer toucher que l'intelligence de ses lecteurs. Un livre de lui ne risque de troubler personne par son pittoresque ; (on peut y admirer la vraisemblance du sujet, la finesse d'observation de l'écrivain, mais le plaisir est tout spirituel).

Et cependant, bon nombre de gens de race anglo-saxonne ont vu dans ses intrigues peu énervantes des présentations presque aussi pernicieuses que l'étaient à leur avis celles de ses premiers confrères de Paris, à cause de la réserve qu'il a prouvée en matière d'appréciation morale. En fait, il ne s'est pas cru obligé d'ignorer à titre de romancier l'existence du mal, et il n'a pas non plus jugé utile de la déplorer sous prétexte qu'il la réprouvait.... Tout en évitant de reproduire des scènes ou des conversations licencieuses, il a, en un mot, respecté la « liberté » du sujet que Balzac lui avait appris à ne jamais compromettre. Et c'est cela qui lui a valu d'être confondu avec les « petits-fils » de ce dernier par ceux qui lui ont donné le titre de « French painter in fiction ».

Il passe pour avoir officiellement introduit, — de concert avec Howells, — notre Réalisme aux États-Unis...

On a bien affirmé que Howells avait mieux su que lui concilier dans son observation l'exactitude et la parfaite innocence, être un Américain digne du nom. Dira-t-on pas que celui-ci, de par la plus grande objectivité physique de ses créations, s'est rapproché davantage en un sens de nos écrivains que ne le fit l'auteur de ces quelques portraits assez précis : « Madame de Bellegarde », « Madame Merle [2] » et « Gilbert Osmond », les tuteurs de « Maisie [3] » ?

---

1. Voir notamment à ce propos : *The Method of Henry James*, by J. W. Beach. New Haven, 1918.

2. *The Portrait of a Lady.*

3. *What Maisie Knew*, Vol. XVI de l'Ed. Déf.

Henry James en effet fut plus enclin que lui à montrer les phénomènes de conscience qui déterminent les actes extérieurs et les évènements de l'expérience matérielle de ses personnages. Jusqu'à quel point sa prétention à la vraisemblance psychologique fut-elle fondée ? Il est difficile de fixer, dans la voie qu'il choisit, un terme au rôle de l'observation directe, — au delà duquel il est avéré que l'imagination devient seul guide. Il semble néanmoins que ses ultimes productions furent d'assez personnelles interprétations artistiques de la vie...

Aussi bien, on découvre que c'est justement dans ce qui marqua sa réaction contre les principes des fidèles de Flaubert, — dans son intérêt pour les « caractères », — qu'il trouva la nécessité d'évoquer ce minimum de laideur que des lecteurs anglo-saxons l'ont blâmé d'avoir, tel un impudent Français, osé leur laisser deviner parmi tant de Beauté épandue dans ses livres. O faiblesse humaine ! c'est toi qui fais la laideur « inévitable »... Pour « nous » — quelle allégeance !

V

Un maître du roman d'analyse : M. Paul Bourget

Lors de sa visite en France de 1889, Henry James avait en fait de commerce littéraire goûté uniquement celui de Daudet... Sa sympathie pour l'auteur de *Tartarin* avait par la suite eu l'air de s'éteindre ; admettons qu'elle fut éclipsée par une autre.

Le voyageur américain qui avait compris M. Bourget dans le groupe des « Chinois » rencontrés par lui au cours de cette fameuse visite n'en était pas moins, de Londres, en correspondance avec lui. Il avait d'ailleurs, en 1888, exprimé à son sujet qu'il était « à la fois maître et disciple », — qu'il était le seul, le seul « parmi les jeunes »[1], qui fût attentif à « l'action de la vie sur l'âme ».

En 1892, profitant de l'occasion fournie par un voyage en Italie, il s'installa auprès de lui à Sienne pendant le mois de juin. Une de ses lettres, adressée à Charles Eliot Norton le 4 juillet, traduit dans toute leur fraîcheur les impressions du séjour en commun.

---

1. *Pierre Loti.* [*Essays in London*].

...« Les amis dont je parle étaient Paul Bourget, l'essayiste et romancier français, (— dont vous connaissez probablement certains ouvrages), — et sa jeune femme, qui est charmante, cultivée, intéressante, à un degré tout à fait remarquable. Ils vivent en Italie depuis deux ans, depuis leur mariage, — et je les fréquente beaucoup ici. Bourget, comme esprit et comme personne, attire fortement l'attention ; — il est le meilleur, (sans peine à mon sens), de tous les causeurs que j'ai jamais rencontrés. Mais je serais entraîné trop loin si je « commençais » à vous faire le portrait du Français cosmopolite si compliqué qu'il est !

Ils sont partis, hélas ! ce matin pour les Alpes Piémontaises, et je me mets en route dans quelques heures pour Venise...

...Mme Paul vous sait par cœur, (elle est la Madone de la culture cosmopolite), et elle vous cite d'une manière qui produit très bon effet. Avez-vous lu les *Sensations d'Italie*, de P. B. ? Lisez-les, si vous ne l'avez déjà fait : c'est un des livres les plus exquis. Avez-vous lu quelqu'un de ses romans ? N'en faites rien si vous n'en avez pas encore lu, quoiqu'ils aient des parties remarquables. Cependant faites exception pour *Terre Promise*, qui va paraître dans quelques mois, et dont j'ai lu l'épreuve, — à condition évidemment que dans cette tentative vous sentiez que vous êtes en état de supporter une analyse aussi suffocante. C'est peut-être de la fureur psychologique, — mais c'est une œuvre extraordinaire »...

Daudet ne pouvait pas rivaliser avec ce cosmopolitisme et cette fureur psychologique. Henry James n'était point un étroit nationaliste, et il n'était pas précisément hostile aux études d'âmes : M. Paul Bourget devait donc devenir son favori français. L'aisance avec laquelle celui-ci passa d'Italie en Terre Sainte, puis en Amérique (1892-93), sembla être pour lui un motif d'admiration.. Au moment où le voyageur quitta l'Europe, il transmit de fort bon gré de sa part à Stevenson un petit mot qu'il était très fier d'avoir mission de faire parvenir à son destinataire, et dont l'écriture indéchiffrable l'amusait... Et il envoyait à ce même Stevenson, dès leur apparition, des ouvrages tels que *Sensations d'Italie*, *Cosmopolis*, *Un Scrupule*.

Pourtant il gardait une entière liberté de jugement. C'est ainsi qu'il exprimait à son correspondant du Pacifique la crainte que *Cosmopolis* fût trop « round and round the subject », tournât trop autour du sujet, pour avoir la chance de lui plaire.

Peut-être ne se défendait-il pas de comparer mentalement le

livre en question et l'un des siens, — à cause d'une certaine analogie entre l'histoire d'« Alba Steno », (« Cosmopolis »), et celle de « Daisy Miller ». Daisy « took a chill », — alla chercher un frisson de fièvre maligne, — dans les ruines du Colisée, parce que « Winterbourne » [1] n'avait pas compris l'appel de cette innocente petite flirteuse qu'elle était. Alba s'en fut en quête de la malaria dans les parages du lac de Porto parce que l'écrivain Dorsenne n'avait pas eu d'écho pour son cri de détresse. L'œuvre anglo-saxonne parut en 1878, la française en 1893 : la seconde des deux reprenait en quelque manière un thème déjà exploité, et il est admissible que le romancier étranger a été influencé dans sa façon de l'apprécier par le souvenir du traitement qu'il lui avait donné. [En vérité, l'intrigue de M. Paul Bourget était plus compliquée que la sienne, plus lente dans son dénouement ; — et moins flatteuse qu'elle pour l'amour-propre national des compatriotes du conteur.]

Bien qu'il estimât que *Un Scrupule* était « plein de talent », Henry James se défendit d'émettre sur cet ouvrage un « rudiment » d'opinion : — discrétion assez effrayante. Il accorda par contre sa plus franche approbation à *Outremer* dont l'auteur lui avait adressé un exemplaire : « Ce sera le plus joli, (et je crois le plus aimable,) livre socio-psychologique écrit sur les États-Unis... »

M. Bourget lui témoigna une constance d'égards qui fut, on l'imagine, un sérieux facteur de leur bonne entente réciproque. Il lui offrit les « volumes bleu ciel » de l'édition collective de ses œuvres. « Madame Paul » lui fit tenir sa traduction française du *Pays de Cocagne* de Mathilde Serao. On l'invita et l'accueillit chaleureusement à Hyènes en 1899. Et lui envoya — en échange du solide « cadeau » qu'était *Le Pays de Cocagne* — *What Maisie Knew*. Touché de la « bonté », de la « générosité » de l'écrivain français, il lui donna ses nouvelles productions au fur et à mesure de leur publication, — *The Better Sort*, par exemple, en 1903.

Sa bonne humeur se traduisit par d'agréables pointes. Comme son confrère, prolongeait une station dans la villa d'Hyères, il « espéra » que la circonstance indiquait une passe « d'heureuse distillation ». En parlant à Mrs. Wharton d'une visite qu'elle allait faire à l'auteur de *Terre Promise*, en son domicile de la rue Barbet-de-Jouy, il souhaita à la romancière une « provision de psychologie ». Etc...

1. *Daisy Miller.*

Il avait annoncé *Maisie* en insistant sur ce que le sujet en était « traité à fond », sans doute même « trop travaillé ». Ce dont il se confessait là était d'être tombé dans un excès de recherche, d'avoir trop subtilement poussé la mise en relief d'une situation. Il indiquait en toute honnêteté quels torts on pouvait lui reprocher... Oui, mais il ne craignait pas non plus de signaler à M. Paul Bourget que *La Duchesse Bleue*, reçue en même temps que *Le Pays de Cocagne* (1898), décelait quelque abus de la méthode de rendement analytique (— abus différent, il est vrai, de l'excès où lui-même avait tendance à tomber). Et, s'excusant d'user d'un « idiome plus pâle », (l'anglais), que le « gallo-latin », il présentait à son ami par voie de correspondance des critiques si délibérées qu'elles demandent une traduction :

...« Je ne vous lis jamais *sans vouloir me colleter* avec vous au sujet de ce que je ne puis m'empêcher de considérer comme le parti-pris, — (à moins que ce ne soit absolument involontaire,) — qui porte détriment à certains de vos procédés techniques, et narratifs en particulier. Ces questions d'art et de forme, et bien d'autres du reste, m'intéressent profondément, — plus qu'elles n'intéressent la majorité, — et elles ne vous intéressent pas moins que moi. Et, quoiqu'elles se dressent souvent entre nous, pour ainsi dire, quand je vous lis, je ne vous vois maintenant, semble-t-il, jamais assez longtemps à la fois pour les aborder paisiblement avec vous. D'ailleurs, après tout, à quoi bon les aborder ? Je suis au fond bien décidé la moitié du temps à laisser aller la discussion. Chacun de nous, dès qu'il vaut le pain qu'il mange, écrit comme il peut, et seulement comme il peut, et son œuvre est conditionnée par cela même qui, du point de vue d'une autre méthode, est matière à critique. Et chacun de nous sait mieux que n'importe qui où est le défaut possible de sa manière inévitable. Aussi, en admettant que votre anticipation analytique excessive me frappe comme détruisant trop souvent la curiosité du lecteur, — (façon grossière, vague, d'exprimer une des choses que je veux dire,) — je comprends pourtant sans doute bien mieux que tout autre, excepté vous-même, comment pour produire quoi que ce soit vous devez user de votre manière à vous de présenter les choses, et non de celle d'un autre. Il n'y a pas deux hommes au monde qui aient mêmes idées, mêmes usages, mêmes mesures dans la présentation. Qu'importe, il faut que je lise quelque jour l'un de vos livres avec vous ! Quel avantage pour moi, — sinon pour vous, — que de mener de page en page

et de chapitre en chapitre votre doigt à certaines places, et que de de vous indiquer exactement où et pourquoi (selon moi !) vous êtes trop prophétique, vous vous lancez trop manifestement dans la supposition, vous vous montrez trop disposé vous-même à nager dans l'élément de réfraction puissante sur lequel vous faites flotter vos personnages !

Tout ceci n'est qu'une gauche notation de ce que je veux dire et, dans l'ensemble, tombe mal à propos dans l'affaire, attendu que je trouve en *La Duchesse* autant que je puisse souhaiter de l'art que je préfère entre tous, — et la réalisation d'un admirable sujet... »

...L'art que l'auteur de ces lignes préférait « entre tous » était, bien sûr, celui qui s'attache à des motifs de vie intérieure.

Or Henry James, correspondant très méticuleux, ayant sur le « sujet » particulier du livre nouveau formulé les louanges qu'il fallait, poursuivait la série de ses observations en disant qu'il trouvait les personnages « trop en caractère, pas assez mystérieux », (— « Molan », « Mme de Bonnivet », « l'actrice »...) Et là-dessus il énonçait un arrêt : « Votre amour du grand jour intellectuel, — d'une façon absolue, votre recherche des complexités, endommage les larges taches d'ambiguïté et les abîmes d'ombre qui en réalité servent, (ou servent pour beaucoup), à habiller les « effets » formant la substance de notre commerce ».

En somme le psychologue, en M. Paul Bourget, lui paraissait nuire au romancier ; (un psychologue trop épris d'explication scientifique pour consentir à être surtout, au sens limité du mot, un artiste). Et les réflexions qu'on vient de lire n'étaient — sans grande feinte — qu'une apologie de son propre impressionnisme. Qu'on pense à ce que cet impressionnisme impliquait — en tant que dispense d'interposition de l'auteur entre le sujet et le public, discrétion de touche dans la « peinture des relations », etc..!

L'expression de « grand jour intellectuel » (« intellectual daylight »), introduite dans une phrase de reproche, évoque au reste celle de « chiaroscuro », de « clair-obscur », employée souvent par lui avec intention complaisante. Le clair-obscur était à son avis ce que la généralité de nos romanciers ignoraient, ne savaient utiliser ; c'était le plus savant de tous les éclairages, celui qui ménageait le plus de féeriques aperçus au lecteur forcé de suppléer par ses clartés imaginatives personnelles à l'insuffisance de lumière positive, — celui dans lequel il noyait à plaisir ses intrigues.

Or, sans nous demander si M. Bourget, en affichant dans l'exer-

cice du métier des lettres des préoccupations de moraliste. (sinon des scrupules de moralité dans l'exposition de ses données,) acquit un droit spécial à la bienveillance de Henry James, — disons-nous que le fait d'avoir scruté les mentalités humaines lui assura en définitive, dans la considération de l'écrivain étranger, une place absolument distincte de celle qui échut à tous les Français élevés comme lui à l'école Réaliste, dont souvent les livres, par leur portée, ne furent pourtant pas plus dangereux que les siens.

VI

Aux alentours de 1900 : romanciers de génie et quelques autres écrivains — A. France, Barrès, Loti, etc...

M. Bourget a notoirement fait du roman mondain... Une de ses contemporaines, Gyp, à peu près au même moment que lui, aborda ce genre avec un esprit beaucoup moins profond que le sien, mais un sens du pittoresque social et surtout un don de la vie qui lui permirent d'assurer à ses productions, à défaut de poids, une certaine vraisemblance. Henry James, appréciant les résultats que cette femme de lettres obtint, ne manqua pas de chercher quels étaient les moyens pratiques d'exécution mis en jeu par ses brillantes facultés.

En critique expert, il eut vite discerné qu'elle s'exerçait particulièrement dans l'art du « dialogue » familier... Mais d'autre part, à la lumière de sa découverte, il ne douta point qu'il ne pût tirer lui-même parti avantageux du procédé dans la rédaction de *The Awkward Age*. Le sujet de ce livre nécessitait, paraît-il, d'être traité avec une « légère ironie », (il comportait une satire des mœurs britanniques modernes touchant l'éducation des jeunes filles de la classe aisée), — de plus, il devait être exposé suivant les règles du développement dramatique. Pour ces deux raisons, le romancier commença donc à travailler « en invoquant la protection de Gyp ».

Cependant il se refusait à heurter les lecteurs anglo-saxons dans leur attachement aux sempiternels « dit-il », « dit-elle »... (Il expliqua plus tard, dans la Préface fournie à l'ouvrage, que la vue des noms de personnages imprimés en tête des répliques, (pour les alléger), déplaît aux gens de Londres au point que les pièces de

théâtre — contrairement à ce qui se passe à Paris — circulent très peu dans leur ville en publications). Et en vérité il apporta tellement de retouches à la forme qu'il s'était proposé d'utiliser, s'employa si bien à l'« organiser » et à l'« arranger » qu'il devint impossible de déceler dans son œuvre rien qui rappelât la manière de Gyp. Ce dont tout compte fait il eut l'air de se féliciter !

D'ailleurs il reconnut après coup qu'avec ses « complications » inévitables il aurait été fort en peine, même s'il l'avait fermement voulu, de suivre de près la femme de lettres, et il pensa qu'elle, « Muse » du Facile, aurait désavoué l'hommage représenté par son dessein initial si elle avait été instruite du plan de son livre !

Au cours de sa grande conférence sur Balzac, (1905), il se fit prudent pour parler du rôle à accorder à la conversation dans le roman. Mais, lorsqu'il révisa les productions de ses débuts (années 1907 et suivantes), il accorda une attention toute spéciale aux perfectionnements qui concernaient les discours de ses héros, tâcha de donner plus d'animation aux scènes présentées en rendant les réparties plus rapides, en supprimant les explications qui nuisaient au naturel des entretiens. Et ces améliorations apportées à son style direct de jeunesse prouvèrent amplement que nulle leçon n'était superflue pour lui, que les considérations dont il avait entouré les « dialogues » de Gyp au temps de *The Awkward Age*, n'avaient pas manqué de lui être profitables en quelque manière... Aussi bien il admettait que la légèreté d'expression tant admirée par lui était non seulement la distinction de la romancière française, mais celle de la « plus vigoureuse fleur élevée à son école, M. Henry Lavedan »[1], et — de la sorte — posait publiquement Gyp en grande instigatrice !

A partir de 1885-90, le cercle des relations parisiennes de Henry James alla se rétrécissant. Les ouvrages français qui parurent risquèrent donc fort souvent de déterminer à eux seuls toute son opinion sur la personnalité de leur auteur.

Or, immoralité du sujet, amoralité du conteur, (qu'il n'approuvait cependant guère,) étaient pour lui presque sans importance dans un livre, comparés à une philosophie démoralisante. La constatation des premières traces d'une telle philosophie le remplit à l'égard d'Anatole France d'une méfiance dont il ne devait jamais

1. *The Awkward Age*, Vol. XIV de l'Ed. Déf., Préface, p. xv.

se débarrasser. Jusqu'au moment où il entama son *Histoire Contemporaine*, cet écrivain se complut dans une douce affectation de dilettantisme qui battait en brèche la « volonté de croire » à laquelle Henry James donnait, de façon innée, le crédit que réclama pour elle au public William, le Pragmatiste [1]. Sans doute la puissance de négation religieuse du penseur gallo-latin fut-elle équilibrée, dans la suite des années, par une énergie de partisan politique, d'apôtre social... Toujours est-il notre Américain ne sut pas gré à ce lointain confrère d'avoir changé l'orientation de ses idées et réflexions. Anatole France ne réussit à l'attirer en rien. Il n'eut même pas cet intérêt particulier éprouvé par Meredith pour des compositions tendancieuses telles que l' « Ile des Pingouins »... Les peu nombreux éloges qu'il lui octroya n'allèrent qu'à ses aptitudes strictement intellectuelles, — et la plupart d'entre eux frappent par ce que l'on y sent de forcé.

Il n'accusa qu'un scrupuleux souci de justice en assurant, sans plus, que *L'Etui de Nacre* était un charmant livre d'un « vrai » maître. Et quand, dans la Préface de *The Tragic Muse*, il évoqua « cet admirable écrivain, M. Anatole France » et « sa brève mais inimitable *Histoire Comique* », il spécifia que quelques parties de celle-ci — le reste lui imposait des « réserves » d'appréciation — méritaient qu'on félicitât pleinement l'auteur ; mettant une restriction de plus à cette admiration qu'il prônait, il annonça d'ailleurs que tous les cabotins du littérateur français étaient loin d'avoir la belle « identité artistique » de sa Miriam... [2]

Il ne messied pas de noter que rien ne lui fit trouver en 1912 la *Jeanne d'Arc* d'Andrew Lang si médiocre que d'y voir une protestation de respect envers France. La distance du maître à l'écolier lui parut tellement sensible ! Le disciple avait eu beau imiter, et même copier, certaines « méchancetés » de celui qu'il avait pris pour patron, le moindre rapprochement prouvait que ce patron était superbement intelligent, et que Andrew Lang — hem ! cela suffit. Dans la circonstance, peu d'arbitres auraient pu se montrer plus favorables à notre romancier ; pour une fois, Henry James avait l'air d'exalter en toute spontanéité les qualités de l'étranger coupable cependant de « méchancetés » qu'il n'omettait pas de signaler...

---

1. Le Pragmatisme de William James est tout nuancé de religiosité.

2. Voir p. 54 : « ... la façon dont Anatole France avait représenté le « tempérament histrionique ... »

Lors de la visite du célèbre Français à Londres, en janvier 1914, il déclina une invitation au dîner d'honneur qui réunit autour du « grand Païen littéraire » les notabilités du monde artistique et élégant. Un tel refus était extrêmement significatif. Il équivalait de sa part au blâme officiel de l'homme que Conrad désignait des titres de « Prince de la Prose », « primus inter pares ». On est tenu là de dire que Conrad avait eu pour la manière d'Anatole France un article très bienveillant, conservé dans *Notes on Life and Letters* (1921), — mais qu'il s'abstint néanmoins avec Henry James, G. Moore et F. Harris de participer au banquet.

Gageons que Henry James ne prévoyait guère quel vilain tour lui jouerait la postérité malicieuse ! Car c'est bien vrai qu'elle a établi un parallèle entre la façon dont il donna en secret un peu de son âme aux figures de Ralph Touchett et de Lambert Strether, et l'agrément que prit le créateur de Sylvestre Bonnard, Jérôme Coignard, M. Bergeret, à cacher quelque chose de soi sous les traits de ces personnages.

A l'égard de Barrès, l'écrivain américain ne semble pas avoir éprouvé la curiosité que l'art subtil déployé dans *Le Culte de Moi* aurait pu faire naître en lui. On est surpris que le récit des expériences d'une âme altière d'« Homme Libre » ne l'ait pas incité à des manifestations d'émerveillement. Il priva de commentaires la fameuse série. Alléguera-t-on qu'elle parut, (1888-91), à une époque de sa vie où son jugement était assailli par tant de graves sollicitations ? Dans une lettre à Sir E. Gosse, datée de novembre 1894, il formula sur *Du Sang, de la Volupté, de la Mort*, alors nouveauté de librairie, cette observation précieuse et, en fait, trop synthétique : « C'est délicieux, dans son impertinence terriblement intelligente et sa diabolique Renanisation »..., trop synthétique parce qu'elle prête à l'équivoque. On a peine à discerner si la phrase voulait être louangeuse ou caustique. Le roman était « délicieux », le romancier intelligent ; — mais la « Renanisation » était-elle regardée comme une circonstance faste, — ou néfaste ?

Voyons, il n'est pas trop qu'on se mette à ce sujet en quête de probabilité !

...Henry James fut toujours ménager de ses mots sur le compte de Renan, dont l'aspect physique l'avait « déçu [1] »,

1. Voir page 17 : « ... l'auteur fut déçu de ne pas trouver Renan... »

au temps de sa jeunesse, et dont pourtant il ne décria nullement l'œuvre au moment où, devenu un vieil homme, il rapporta cette impression dans ses Mémoires. Il accordait bien que, sans un « poète comme Sully-Prudhomme » et sans un « moraliste comme M. Renan », la thèse d'après laquelle l'imagination française avait une « conscience sensuelle », — ne connaissait que la vie des sens, — aurait été plus facile à soutenir pour la commodité des critiques [1] ! (et surtout pour celle des critiques étrangers, dirons-nous). Mais ce n'était pas pour lui une raison de s'attarder jamais à l'examen minutieux des vers du « poète », (— de celui qu'il honorait par ailleurs du titre de « Wordsworth français »). Il était donc naturel, n'est-ce pas ? qu'il ne s'arrêtât pas avec une complaisance spéciale devant les pages du « moraliste »,... qu'il appelait cependant un « moraliste distingué » dans son essai sur *Emerson* (1887).

...Toutefois l'épithète « diabolique », dans une sentence de belle frappe, n'a rien de rassurant. Elle met en droit de se demander si les marques d'intérêt pour Renan philosophe qui sont sensibles dans *Le Culte du Moi* ne l'avaient pas détourné de cette trilogie. Et, dans un tel ordre de suppositions un pas étant risqué, on commence à craindre que la question d'une influence renanienne possible sur la mentalité d'Anatole France, si elle fut envisagée par lui, n'ait fait qu'attiser la première flamme d'animosité qu'il nourrit à l'égard de ce maître... Retenons-nous pourtant de gaspiller notre attention à ce propos en recherches captivantes — qui seraient vouées à la stérilité. Et apprécions sans plus que, dans tout ce qui est affaire de « Renanisation », de désagréables certitudes nous soient épargnées...

En ce qui concerne personnellement Barrès, on a présente à l'esprit la petite allusion brochée d'une diatribe sur notre société que l'auteur de *Maisie* accorda aux *Déracinés* [2].

Mais la tendance croissante du littérateur lorrain à s'occuper de la mise en valeur de l'instinct national, des problèmes sentimentaux issus des rapports entre la race et le sol, n'était pas destinée à favoriser l'étroite relation spirituelle des deux romanciers. Henry James, dans la paix de son domicile anglais, avait des heures grises où il regrettait que son éducation l'eût privé de connaître la nostalgie d'un coin de terre natale, où il enjoignait à son frère de faci-

1. *Pierre Loti*. [*Essays in London*].

2. Voir page 45 : « Selon Henry James le livre était... »

liter chez ses neveux le développement des attaches au pays d'origine. Et il n'en était pas moins l'un des derniers mortels à comprendre ce qu'étaient l'emprise irréductible et la puissance animatrice des éléments, à le comprendre de la façon dont un Français, « provincial » dans la plus noble acception du terme, par science infuse le savait.

La tiédeur où toute la psychologie individuelle ou sociale d'un Barrès le laissa fait un contraste, assez inattendu, avec la ferveur que lui inspira la manière anti-analytique de Pierre Loti... Il est intéressant de remarquer ici que, — protégeant d'un seul bras Maupassant et Loti, — il sembla, en 1888, défier la foule anglo-saxonne de prononcer un tollé à leur égard. (En ces deux contempteurs de l' « idée », en ces écrivains qui avaient pris l'homme pour un simple jouet du sort, etc..., il prétendit alors ne voir — également — que des artistes [1]..., donnant ainsi une emphase aux jugements favorables qu'il forma sur le talent de chacun d'eux en particulier).

Il salua l'apparition de *Matelot*. Malgré l'extrême pénurie d' « idée », (— nous n'avons pas le choix du terme,) — et la puérilité de la si mince donnée du livre, il y trouvait un charme irrésistible venant de ces limitations elles-mêmes... Loti, — il prétendait le « boire » tel qu'il était, — « comme un philtre ou un baiser » ; — et « la coloration de ses moindres mots » avait sur lui un effet magique à cause de « cette étrange éloquence de suggestion et de rythme »... Il ajoutait que pareille éloquence était bien ce qui constituait la valeur suprême des lettres et conférait à une œuvre la force de résister à l'oubli... « Et cependant, quelles niaiseries ! »

Il vit en *Pêcheurs d'Islande* quelque chose d'assez peu niais... Sa caractérisation (au cours d'une lettre à Mrs. Humphry Ward) de ce qui était le mode de présentation du sujet, — peinture d'une seule relation vue des deux côtés, — autorise du moins à émettre une telle opinion. Les « relations », pour lui, dès qu'elles étaient sur le métier, étaient forcément des objets de considération enthousiaste. Au reste ne déclara-t-il pas à la face du grand public que l'ouvrage était une réalisation « parfaite » [2] !

---

1. Voir à ce propos : *Pierre Loti*. [*Essays in London*].
2. *Pierre Loti*. [*Essays in London*].

Ramuntcho qui lui rappela la « beauté » de *Mon Frère Yves* et de *Pêcheurs d'Islande* lui fournit « une impression littéraire de l'ordre le plus exquis ». La mise au jour de ce roman lui arracha cette exclamation, recueillie en juillet 1897 par le *Harper's Weekly* [1] (— dont il était alors correspondant-courriériste) : « ...Oh ! la bénédiction d'un livre, le régal d'un talent que l'on désire seulement ne pas discuter, seulement retourner en l'esprit, et goûter !... » S'il consentait à se perdre dans les joies ainsi évoquées, c'était parce qu'il « adorait » Loti, (« ...I adore him ») ; — n'écrivait-il pas : « Je l'aime quand il est mauvais, (—et Dieu sait que par occasion il l'a été !) — plus que je n'aime d'autres écrivains lorsqu'ils sont bons » !

Bref, il avait l'air d'être subjugué par l'enchanteur français. La « simplicité » en ce dernier — si même il y avait simplicité — était à son avis ce qui opérait la séduction. Il voyait en elle une « sorte de finalité », et essayait de définir ce par quoi elle agissait sur le « spectateur » voué à la soumission mentale. Pourtant, s'il s'aventurait dans l'examen de la manière de Loti, c'était d'une façon plutôt inquisitive qu'il s'y risquait — sans hautes prétentions à l'explication :

« ...Cela a-t-il quelque chose à faire avec la littérature ? Cela a-t-il quelque chose à faire avec la nature ? Nous pouvons supposer que ce doit être l'ultime raffinement de l'une ou de l'autre. Est-ce toute émotion ou tout calcul, toute vérité ou toute mystification ? Comme lecteurs nous savons seulement dire que c'est pour nous toute expérience, — et de la plus personnelle intensité. Est-ce de l'émotion « brute » ou de l'émotion traduite et réduite ? — voilà la grande question. Si c'est résolu en art, pourquoi cela n'en a-t-il pas davantage la forme glacée ? Si c'est de la sensibilité pure, pourquoi n'est-ce pas plus confus et plus maladroit ? Ce qui est exquis, c'est le contact de la sensibilité rendu, en quelque sorte, si commode, — avec la beauté seule conservée ! Il n'est pas excessif de dire de Loti que sa sensibilité commence où finit celle de la plupart de ceux qui se servent de cet article. Si, d'ailleurs, dans ses effets, il représente le triomphe de l'instinct, — quand l'instinct fut-il jamais aussi soutenu et aussi sûr [2] ? »...

Les énigmes se multipliaient à l'infini, si on le voulait, sur un sujet

---

1. *London Notes.* [*Notes ou Novelists*].
2. *Ibid.*

tellement troublant... Mais qui donc, sous l'empire du charme exhalé, se serait laissé assombrir par elles ?

Henry James consentit à admettre au cours de ses méditations de 1897 que Loti avait fait régner la « proportion » dans son impressionnisme absolu. Si, de la sorte, il décerna un beau titre de gloire à l'auteur de « Ramuntcho », il risqua cependant de surprendre un peu son public. Car non seulement il accusait volontiers nos écrivains en corps, mais avait accusé Loti avec eux, dans un précédent article[1], de n'avoir justement pas le sens de cette fameuse proportion, soit le sens de la relation qu'il faut entre l'observation empirique et l'analyse — indispensable facteur de perfection esthétique. Or, n'en déplaise à personne, dans l'étude plus ancienne dont nous parlons, il avait eu à cœur de dire que le cas de ce Français-là était bien un peu différent de celui des autres.

Les « autres », notamment ceux qui à l'égal de Loti étaient des « matérialistes », laissaient voir en toute netteté leur « manque d'équilibre ». Lui savait n' « être qu'une simple éponge à sensations » et ne pas perdre pour cela son « caractère d'homme »,... Ou plutôt, — pratiquement, — les lecteurs cédaient en présence de ses livres à « l'irrésistible illusion et à la contagion de vie » — ce qui impliquait bien de sa part une sorte de « proportion » effective, sinon consciente, à laquelle l'essayiste, aussi ferme que subtil dans ses *distinguo* rendait hommage.

En matière artistique, les chroniques officielles et les appréciations privées de Henry James ne nous trouvent jamais aussi attentifs que lorsqu'elles ont trait à des êtres et à des événements que le Passé n'a pas encore pétrifiés, fixés dans un aspect convenu. Les derniers grands noms devant lesquels nous venons de nous arrêter appartiennent à cette actualité relative qui est pleine d'intérêt familier pour nous. Mais, dans les quelques générations d'hommes ayant connu le siècle où nous vivons, il faudrait pouvoir citer toutes les personnalités littéraires françaises que le critique anglo-saxon a effleurées d'un jugement, et rapporter son dire à leur égard.

Il lisait M. Marcel Prévost, toutefois il n'aimait pas le tour de ses créations. Il déplora que tant d'intelligence et de ferme talent se fussent notamment exercés sur le thème si « commun », si vul-

1. *Pierre Loti* (1888). [*Essays in London*].

gaire d'un livre [1] de ce romancier dont l'héroïne, une « queenly girl », une petite reine faite pour dominer le monde, démontrait sa supériorité en devenant une « cocotte » professionnelle — comme une « fille de portier » ! Ce n'était pas ainsi que lui-même s'arrangeait pour mettre ses figures de jeunes filles en valeur... Peut-être l'ouvrage le choquait-il, dans ses goûts, plus profondément que la simple observation signalée n'oblige à le croire.

En 1898, sur la foi d'un témoignage de M. Paul Bourget, il écrivit de Londres à Paris pour qu'on lui envoyât *La Femme et le Pantin*. Il connaissait du reste une autre œuvre de Pierre Louys, et n'en était que plus disposé à lire la nouvelle production. « Seulement », — exprimait-il dans une lettre à l'auteur de la *Duchesse Bleue*, — « à propos de la question du talent et de l'effet produit, n'oubliez-vous pas trop qu'avec ce genre d'écrivain, talent et effet sont relativement faciles, — étant donné la licence de si « gros moyens » ? Aller aux extrêmes, comme le font ces gens-là, simplifie bien les choses, et n'importe qui sans acception de personne peut se faire remarquer plus ou moins avec ce même procédé ». On ne sait pas exactement quel livre, antérieur à *La Femme et le Pantin*, [2] motivait en particulier de telles réflexions, mais elles n'étaient pas sans rigueur. Dame ! « Aller aux extrêmes »,... c'était sans doute mettre une morale paradoxale en action, — et on conçoit que le « procédé » ait paru de fort médiocre qualité à l'illustre Anglo-Saxon.

Elles était souvent austères, les attitudes prises par Henry James devant notre Roman moderne... Mais par lui — indirectement — le maître avait des occasions de rire...

Un jour, il demanda à Mrs. Wharton de lui expédier *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust, et *La Vie et l'Amour* d'Abel Bonnard. Ceci se passait en février 1914. Il était depuis quelque temps curieux de lire les deux volumes. Or M. Bernstein qui pour cette raison les lui avait promis n'avait pas encore tenu sa parole... Le dramaturge « se » serait fait un plaisir de les envoyer... Lui avait voulu le dissuader de cet « excès » d'obligeance : tous arguments avaient eu l'air inutiles. Mais, depuis lors ! Depuis lors, « Bernstein » s'était trouvé évidemment moins « en train »

---

1. Il s'agit là, selon toute apparence, des *Demi-Vierges* (1894), quoique Henry James se défende de nommer « Maud » l'héroïne du roman.

2. *Aphrodite ?*

qu'il n'avait eu la « bonté » de « me » trouver, déclarait Henry James à sa correspondante...

Cependant il s'intéressait à toutes les branches de cette littérature française qui était en formation tandis que lui-même entrait dans la vieillesse, et dont il avait tenté de donner en 1899 un aperçu général dans les pages du *North American Review* [1].

Les échos des premières représentations de *L'Aiglon* furent entendus par lui à Lamb House. Dès le 1er avril 1900, il demanda à A. F. de Navarro de lui faire parvenir la pièce aussitôt que ce lui serait possible, (car il ne pensait pas qu'on eût déjà une chance de se la procurer en librairie). Le 29 décembre suivant, il écrivit au même ami pour le remercier de l'envoi effectué. Le texte brillant du drame lui avait assuré, auprès de son feu de Noël, une joie des plus délicates... Il se représentait si bien l'effet produit par l'ouvrage à la scène qu'il n'avait même pas envie de le voir jouer. Le talent de l'auteur, par sa force entraînante, lui inspirait une comparaison assez bizarre, (qui si elle était du crû d'une personne ordinaire semblerait d'un goût douteux) : comparaison de ce talent et d'un accès de petite vérole ! Selon lui, la virulence contagieuse de l'horrible maladie favorisait une certaine ressemblance : il sentait son esprit s'enflammer à la lecture de *L'Aiglon*. Il savait naturellement que l'élan qu'il éprouvait n'était pas assez puissant pour se muer en spontanéité créatrice, — mais son impression primordiale n'en était pas moins digne — selon lui — d'être formulée telle qu'elle, dans son étrangeté... Tout, en fait, lui plaisait : talent, effet, art, maîtrise, brio. Rostand avait conquis son admiration — et, paraît-il, satisfait à ses plus exigeants principes. Mais, faute d'avoir eu l'occasion d'apprécier personnellement *Chantecler*, il se rapporta en 1910, sans réserve, à des critiques qui circulaient pour former des présomptions sur le caractère « brillant et vide » de cette production.

Il y aurait là de quoi causer...

En ses toutes dernières années d'existence, Henry James — très casanier — dut se contenter de goûter en pensée la plupart de nos pièces nouvelles. Sa Correspondance nous apprend qu'en juin 1913 il assista pourtant à Londres à une représentation du *Secret*. La circonstance lui permit de reconnaître l'extraordinaire « art théâtral » de M. Bernstein. Toutefois il ne se laissa point

1. *Present Literary Situation in France* [*North American Review*, octobre 1899].

étreindre par la force de cet art, et garda son indépendance pour juger l'œuvre. Celle-ci exposait un « cas » particulier, et non une « situation » gnéérale... Or — en dépit de toute la vérité d'observation et de rendement à laquelle on atteigne — le particulier, disait-il, a forcément moins de valeur que le général. Après le spectacle, il ne lui était rien resté du *Secret* en l'esprit qui eût pu lui servir de thème à de grandes réflexions sur la vie... Ce qu'on lui avait montré, c'était une petite monstruosité, aussi curieuse et animée que l'on voulait ! mais dénuée de toute espèce de morale ou de moralité « à offrir en soi, ou à suggérer, comme motif d'intérêt ». L'exemple était « stérile »... Les relations mutuelles y étaient laissées dans un état « infertilisé »... Aussi la pièce manquait-elle de portée dramatique, — quoiqu'elle fût bonne dans l'ensemble, et très bien jouée, avec « l'étonnante et diabolique petite Simone », (qu'il aurait cependant souhaitée plus jolie, etc...)

Remarquons ici qu'une telle opinion était fort en harmonie avec ses idées habituelles sur le théâtre. Celui-ci est composé de deux choses, avait-il précédemment exprimé dans *Picture and Text* (1893) : « stage and drama », « la scène et le drame », — l'action scénique et l'action dramatique, — inséparables comme « les branches d'une paire de ciseaux ». D'une manière large mais définie, l'élément scénique était tout l'arsenal frappant, les trucs — sauf révérence — utilisés par auteurs et acteurs pour imposer le « drame » à la compréhension publique, — soit ce qui est vraiment « théâtral ». En fait, bien qu'il se fût convaincu de l'importance d'un tel élément, Henry James avait tendance à le négliger un peu lorsqu'il était en veine de confectionner une pièce. Et on est autorisé à voir dans l'insistance avec laquelle cet éminent écrivain soigna le Dramatique au détriment du Scénique la majeure cause des déceptions que lui valut son rôle accidentel de dramaturge.

C'est pourquoi on se demande après tout s'il lui appartenait de juger M. Bernstein et *Le Secret*.

VII

EMPREINTES FRANÇAISES SUR LA PENSÉE ET DANS LE CŒUR D'UN GRAND INDÉPENDANT

Les rapports de Henry James avec nos littérateurs, avec notre littérature, — inépuisable sujet d'examen, motif de surprises renouvelées, prétexte à devis sans fin... Mais qui ne se flatte de percevoir la raison unique de tant de données non amalgamées, de découvrir le sens intime de tant de subtilités déconcertantes ?

Nous n'oublions pas que l'esprit de Henry James n'a pas connu la soumission aux lois d'une ambiance déterminée, (ambiance nationale), à laquelle doivent se résigner la plupart des intelligences. En toute chose, en tout lieu, le maître accepta ce qu'il crut être le bien sans que cettte acceptation impliquât chez lui une spéciale malléabilité de pensée. Il a été moins un centre de réceptivité d'influences qu'un foyer irradiant, (il a répandu toutes les richesses recueillies au cours de son expérience, n'en utilisant aucune sous la forme où il l'avait reçue). Et nous croyons pourtant à l'action fécondatrice de notre génie littéraire sur la mentalité de cet homme supérieur.

Des nouvelles telles que *The Madonna of the Future*, *The Passionate Pilgrim*, incitent certains arbitres à spécifier qu'il entra dans la carrière à l'imitation de Hawthorne. Personne toutefois ne manque d'admettre que la discipline professionnelle française, l'exemple d'application et de désintéressement constants offerts par nos écrivains, (Balzac et ses descendants, etc.), aidèrent notoirement le jeune homme de lettres, auteur de ces nouvelles, à dégager peu à peu sa valeur personnelle, à définir vis-à-vis de soi-même ses aptitudes et ses convictions artistiques.

En vérité, dans le monde qui se voue à l'expression de la beauté, Henry James avait réussi à s'assurer une position finale élevée, tranquille, — pourvue d'un autel pour la seule statue « dorée » de Balzac, — d'où il aurait pu regarder notre vie littéraire en spectateur sinon indifférent du moins affranchi de toute sujétion de confrérie. Or il advint que, sur ce point, la conflagration d'août 1914 troubla ses commodités, et le mit à la merci des forces issues de la grisaille de son souvenir. Alors redoubla l'attrait le plus puis-

sant qui fut jamais exercé sur lui par nos livres, — et aussi le sentiment, en lui, de quelques dettes anciennes trop théoriquement payées en papier noirci. Son amour-propre de grand écrivain ne connut plus d'exigences, et ses prétentions altières s'évanouirent — dans une fièvre de simple sympathie que des visages parisiens hantaient. Ces visages, c'étaient ceux de la compagnie Flaubert — dont les normes par lui plus ou moins déviées avaient certes contribué à l'affermissement de son talent originel, — mais dont, surtout, le simple accueil de 1875 avait été à son égard la promesse d'une célébrité indiscutée.

CHAPITRE IV

PENDANT LA GUERRE
UN TÉMOIN VIBRANT — NOTRE AMI

En 1909, Henry James avait parlé en plaisantant de « la prochaine guerre que l'Empereur d'Allemagne mettrait en branle ». (Saluons la clairvoyance de son esprit quant à l'origine du conflit à venir). Cependant, considérant alors le prefectionnement continuel des moyens de communication : journaux, automobiles, aéroplanes,... il avait avoué tout craindre pour sa petite maison située au bord de la mer et dont les cheminées étaient visibles à une certaine distance.

Le 31 juillet 1914, devant l'imminence de la rupture de paix, il prétendait encore espérer que « l'intelligence française » réagirait contre l'obscurité et la brutalité qui menaçaient d'envahir l'Europe. L'intelligence n'était-elle pas pour lui la force suprême, destinée à réduire en ce monde la plus aveugle et violente tyrannie ? Sa déception devait être bientôt assez cruelle. Les Allemands avaient violé les frontières. Dans l'émoi des tout premiers jours d'août, sa raison parut un instant en détresse. « L'effondrement de la civilisation dans un abîme de sang et de ténèbres, par le fol exploit de ces deux infâmes autocrates », lui découvrait brusquement la traîtrise des paisibles années passées, annonciatrices de l'âge d'or, infatuées de progrès. Voilà tout ce que les « perfides » « préparaient et signifiaient en réalité » !

Il se ressaisit pourtant et à son douloureux étonnement succéda le courroux. Mr. Percy Lubbock a dit : Il fut le porte-parole de ceux qui ressentirent les mêmes émotions que lui, mais dont l'expression ne s'élevait pas à la hauteur du moment. A tous ceux qui l'écoutèrent en ces jours-là il dut sembler qu'il nous donnait ce dont nous manquions tous, — une voix ; [1]... « Que

1. *Henry James*, by Percy Lubbock. *Quarterly Review*, juillet 1916.

beaucoup de gens, Anglais, Belges et Français, aient ou n'aient pas eu les « mêmes » émotions que lui, — nous n'en admettons pas moins également qu'il y eut dans cette « voix » qui fut sienne « un son de trompette qu'on n'entendit nulle part ailleurs et qui seul s'éleva à la hauteur de la vérité ».

Des accents imposants, au début de la guerre, nous en avons ouï chez nous, — lancés par Albert de Mun. Pendant les semaines de désarroi militaire qui précédèrent l'arrêt sur la Marne, tous les partis cherchèrent dans les colonnes de l'*Echo de Paris* le grand réconfort. Les âmes étaient trop lourdes de pensées, le peuple de France était meurtri. Le comte de Mun se constitua soutien des foules, comprenant que pour elles l'espoir d'un temps de grâce était une nécessité vitale. Croyons qu'il fut inspiré — mais inspiré par l'amour de l'idéal de sa race. Le « son de trompette » dans la voix, clair et formidable, suggestif de la justice finale et impartiale, devait être dévolu, — sinon à un « homeless man », — à un homme qui avait pu à volonté se jouer des distances terrestres et des limites politiques, et dont les sentiments planaient au-dessus des mobiles d'intérêt particulier des peuples.

Dès le 6 août 1914, le maître écrivait à son neveu Henry [1] pour lui raconter que l'entrée de l'Angleterre dans la lice lui arrachait un soupir de soulagement. « For myself, I draw a long breath that we are not to have failed France,... » Il ne serait donc pas dit que la France aurait été abandonnée ! Sa joie à cet égard ne trahissait aucun délire héroïque : il n'aurait pas approuvé l'événement si « nous » avions manqué à la moindre condition de l'Entente,... « shirked any shadow of a single one of the implications of the Entente »... ; (« nous », c'étaient les Anglais et lui, du fait de la communauté de vie, et par amitié aussi). Par bonheur, c'était avec des mains pures que les Britanniques s'étaient engagés dans l'action en faveur de leurs voisins !

Le charme tranquille des chaudes journées d'août dans la campagne de Rye, le spectacle de la Manche azurée de lumière, faisaient surgir par contraste dans son esprit l'image de « la terre de France et de Belgique qui est, ou sera bientôt, livrée à des massacres et à des misères inconcevables ». Il estimait avoir, à Lamb House, un sort bien doux lorsqu'il pensait aux « lacérations de la France

1. Fils de son frère William.

et au martyre de la Belgique ». Quelques mois plus tard, à Londres, il se souvenait d'avoir alors, à travers l'air d'été, entendu les deux pauvres pays « haleter »...

Et pourtant il enviait à Mrs. Wharton son existence à Paris, sa communion avec « the so all-round incomparable nation », — la nation tellement incomparable sous tout rapport ! A propos des « vitupérations et exécrations » d'une ode de d'Annunzio, il vantait la réserve d'expression que nous montrions sur les sujets de guerre : elle était tout à fait de bon goût ! On sait que la rudesse, même en paroles, lui répugnait. Il se demandait ingénuement quand l'on se retrouverait dans les salons, comme après la Révolution de 1789.

Or, dans sa soif d'un retour à une vie ornée d'élégances, il flétrissait les adversaires du titre de « Huns ».

Avant la guerre, il ne s'était pas laissé éblouir par la « Kultur » et ses commanditaires. Il avait signalé par des touches plus ou moins humoristiques le sentiment qu'il éprouvait à l'égard du chauvinisme allemand ; dans *A Bundle of Letters* il avait ridiculisé la suffisance d'un jeune savant teuton ; dans *Foreign Parts* il avait incidemment osé des précisions sur « the trail of the serpent — the foot-prints of Bismarck, — « la trace du serpent, l'empreinte des pas de Bismarck ». Mais il ne chicanait pas les Allemands sur leurs mérites, — louait leurs aptitudes musicales, scientifiques...

Il n'avait pas perdu de vue, — avait regardé sans doute d'un œil amusé, en se tenant au-dessus des escarmouches, — le duel d'opinion franco-germanique issu en 1871 de la défaite française. Notre critique lui paraissait être assez souvent maladroite lorsqu'elle visait nos anciens ennemis. C'est pourquoi, en 1872, discutant la qualité de l'architecture d'outre-Rhin, il avait taxé de superficialité [1] un article où Feydeau avait abordé ce même thème, pour prendre le parti délibéré de trancher sans appel. Lui trouvait les villes allemandes laides. Cela suffisait... Le « déraciné » gardait en son intellect quelques propriétés acquises sur la terre d'origine ! Une telle simplicité à s'arroger le droit d'émettre des jugements absolus sur ce qui touche à la vieille petite Europe est une caractéristique américaine, — tant il est vrai que l'éloigne-

1. *From Venice to Strasburg.* [*Foreign Parts*].

2. *Darmstadt.* [*Foreign Parts*].

ment, la jeunesse et la richesse rendent les peuples prudents et de bon conseil. Cependant, dans un musée germanique, Henry James s'était attardé un jour [2] à considérer des œuvres de paysagistes modernes... La philosophie française du moment avait la réputation de plier sous le dogme qui posait les Allemands en « race de *faux-bonshommes* ». Elle ne voyait dans leur esthétique transcendantale que « coups de pied dans la poussière destinés à cacher emprunts et larcins », etc... Or, devant les tableaux exposés, « Je ne prétends pas », — avait déclaré le voyageur, — « peser l'accusation dans sa valeur générale, mais je pensé en fait qu'un bon patriote français, à ma place, se serait écrié qu'il venait de prendre les *hypocrites* en flagrant délit ». Il n'avait point mâché là sa pensée ! Il avait pratiquement publié qu'il se défiait de la sincérité de l'art tudesque.

Toutefois la question esthétique lui réservait un prétexte à de plus véhémentes critiques — véritables manifestations germanophobes. Lorsque les premières nouvelles du bombardement de Reims, en 1914, eurent laissé croire à des dégâts qui furent ensuite trop réels, il apparut à Sir E. Gosse semblable à un fauve, à un lion qui hurle, une flèche au flanc. « Il ne cessait de diriger ses regards vers le sud-est, par delà la mer, et s'imaginait presque voir la lueur des flammes. Il ne mangeait, buvait, parlait, marchait, pensait, dormait, veillait, vivait, respirait, que dans la pensée de la guerre [1] ». La nef vénérable était détruite, scandale ! Au paroxysme de sa colère, sentant le blâme impuissant, il lança l'anathème, voua à la malédiction des générations, jusqu'à la fin des siècles, ceux qui brutalisaient les pierres sacrées [2]...

Il reconnut bien trouver un peu d'apaisement dans l'annonce du châtiment inéluctable. Mais l'idée de l'irréparable dommage, de la perte consommée, le poursuivit, devint cette hantise de la séparation qui suit la mort d'êtres chers. « For ever and ever », — c'était bien « à jamais » que les hommes seraient privés de la vision des

---

1. *Henry James*, (II), by E. Gosse. *London Mercury*, mais 1920 (*op. cit.*).

2. Citons relativement au même sujet ce jugement anglais : « Les Vandales modernes ne peuvent apporter à leur acte ni justification ni excuse. Regrettons que l'arsenal des lois humaines n'ait pas prévu un châtiment proportionné à un tel crime. A peine pouvons-nous souhaiter que le Gilded Hun, le « Hun doré », comme nous disons en Angleterre, sente un jour s'éveiller ses remords, sous l'exécration du monde civilisé ». (*L'Illustration*, 26 septembre 1914 : Conclusion d'un article de E. A. Barlett correspondant de guerre du *Daily Telegraph* de Londres).

deux tours majestueuses, dépossédés des trésors d'art, de traditions religieuses et nationales, que la voûte gothique avait abrités.

Ses amis commencèrent à s'effrayer de l'état d'agitation dans lequel le bruit du canon le jetait. Quand la luminosité de l'atmosphère le permettait, il montait sur les bastions de Rye pour tâcher d'apercevoir, au delà du marécage, des dunes et de la Manche, les falaises de notre côte. A la fin de septembre, cédant aux instances de son entourage, il quitta sa maison et alla s'installer à Chelsea. Là il fut à proximité des centres d'informations ; aussi devint-il pour un temps moins fébrilement anxieux des nouvelles du jour qu'il ne l'avait été dans sa résidence provinciale. Et sa réprobation tonnante fit place à un mépris sarcastique pour « ce qui est lâché en torrent sur l'indestructible France [1] ».

Un passage d'une lettre dans laquelle, au plus fort de son indignation, il avait entretenu Mrs. Wharton de l'attentat de Reims avait été traduit par M. Alfred de Saint-André. La version fut vulgarisée par le *Journal des Débats* [2] et lue à une séance de l'Aca-

---

1. *Within the Rim.* [*Within the Rim and other Essays*, 1914-15].

2. Le document est trop significatif pour qu'on ne l'expose pas *in extenso* à l'occasion de cette étude. Le voici : « La destruction de la cathédrale de Reims passe en horreur et en infamie toute expression et toute mesure, et ce qu'il y a de plus accablant et de plus déchirant, c'est que c'est pour toujours. Mais il n'est pas de paroles pour combler pareil abîme, ni pour en sonder la profondeur, ni pour détendre nos cœurs, ni pour éclairer de la plus fugitive étincelle cette impénétrable noirceur. La douleur de nos lamentations comme l'angoisse de nos anathèmes ne trouvent nulle ombre où reposer tandis que nous flétrissons ici le crime le plus hideux qui ait jamais été perpétré contre l'esprit humain. Cette merveille se dressait... et maintenant sous les pleurs de rage des millions d'hommes spoliés, toutes les malédictions accumulées par des générations frappées de stupeur n'en pourront jamais restituer une seule pierre. Et pourtant l'on ne peut s'empêcher de chercher quelque soulagement dans l'idée que la mesure est pleine au point de déborder enfin en une sorte de déluge vengeur et que le bras de la justice rétributive et finale va devenir par là un instrument quelque peu proportionné à l'énormité du forfait. Je crois en vérité que ce qui me soutient un peu, c'est la pensée qu'ils auront à porter éternellement la honte sous l'éclat de la lumière inexorable de l'Histoire, sans pouvoir jamais s'y soustraire, même lorsqu'ils succomberont littéralement sous le poids. Déjà, à cette heure, les préparatifs d'une telle rétribution ont commencé et comment ne pas y voir une force formidable qui combat pour la France, toute mêlée aux fibres mêmes de son être ? Et je me dis aussi que l'on ne pouvait rien concevoir qui, plus complètement que la destruction de la cathédrale de Reims, fût capable de les perdre et de les ruiner à jamais dans l'opinion de ce grand pays si ami de l'art qui est le nôtre. » (*Journal des Débats*, 10 octobre 1914).

démie Française. Le traducteur prouvait du talent à exprimer l'éloquence du texte original. Cette éloquence terrible eût, en notre langue, la vertu d'un baume. La partie favorisée de notre public qu'elle atteignit l'apprécia. Quant à l'auteur, il se déclara content de l'interprétation de sa pensée, mais il sut en outre un gré immense à M. de Saint-André pour l'envoi d'une photographie très représentative d'un des aspects de la cathédrale en ruines.

L'incendie du chef-d'œuvre était devenu pour lui la pierre de touche de la mentalité germaine.

Pour commenter le traitement accordé à la lettre, (datée du 21 septembre), qui avait paru dans les *Débats*, il écrivit encore à Mrs. Wharton, de Chelsea cette fois-ci... Ah ! mais comme il s'intéressait aux affaires de la cité champenoise !... Les habitants, par l'organe de M. Louis Bossu, avaient dénoncé l'outrage infligé à leur ville. Le discours de ce magistrat l'emportait dans son esprit sur toute l'artillerie ennemie massée à l'horizon : n'était-il pas un jugement de la portée de l'œuvre accomplie mécaniquement par elle ?... Et puis, « Je me demande », — confiait Henry James à sa correspondante, — « si rien au monde a jamais atteint le noir grotesque, (ou la grotesque noirceur), de la sublimement élégante proposition allemande », qui consistait à anéantir la race française, la race dont le moyen d'expression naturelle était si incomparable que l'humanité avait été, à l'occasion du discours, « honorée, transfigurée, en quelque sorte, pour avoir, (M. Bossu aidant), été capable de pourvoir ses cordes »... Il disait aussi que les Pangermanistes voulaient sans doute remplacer le français « par cet idiome de mauvais présage, encombrant et compliqué » qui était le leur. Or toute neutralité n'aurait-elle pas été permise sur le terrain linguistique à ce littérateur qui était un polyglotte intelligent ? Mais il parlait d'autre part de casque à pointe écrasant « l'inappréciable génie français », — de casque qui symbolisait, à la fois, ambitions lointaines et perte « du salutaire sens des proportions qu'une démence grossière seule peut abolir » [1] ; et de telles remarques, jaillies du cœur, étaient on ne peut plus sûrement frappantes.

Il s'était abandonné pendant les deux premiers mois d'hostilités à une douloureuse oisiveté ; voilà qu'il prétendit assumer un rôle dans l'action commune. A côté de son domicile, à Chelsea, se trou-

1. *Within the Rim.* [*Within the Rim and other Essays*].

vait un centre de secours pour les réfugiés belges ; il y offrit ses services. Ses amis ne s'expliquèrent pas comment, étant donné son naturel si distant, il put se résoudre à vivre dans la promiscuité de l'endroit. En réalité rien ne comptait pour lui que sa volonté de se rendre utile. Il semblait avoir oublié son âge et ses infirmités. Il apportait dans son occupation imprévue un enthousiasme qui décuplait son énergie. Les deuils, la tristesse, le dénuement des êtres qu'il côtoyait le touchaient fort, mais ne déprimaient pas son humeur, car il s'était fait une religion de la foi en une victoire prochaine et pacificatrice. Il louait Mrs. Wharton, « pleine d'activité et d'ingénieuse dévotion » à Paris, cependant qu'il se montrait navré de la façon « intéressée » dont l'Italie entrait dans le conflit. Il estimait que le sort de la civilisation s'identifiait de plus en plus ostensiblement avec le destin des pays envahis. Pour l'amour du bien universel, supranational, il prônait le plus grand effet collectif possible au bénéfice de ces pays. Il commençait à s'inquiéter de la réserve du gouvernement des États-Unis. Mais il apprit avec satisfaction que des mouvements d'initiative privée se dessinaient dans la société américaine en faveur de Belges et Français. On offrait de l'argent, des produits variés, pour les réfugiés et les combattants, — et bientôt furent créés des organismes, qui s'établirent de ce côté de l'Atlantique, afin de s'occuper de façon plus effective du soulagement des victimes de guerre. Richard Norton, fils de Ch. Eliot Norton, le vieil ami du romancier, vint à Paris fonder une ambulance privée, l'« American Volunteer Motor Ambulance », qui, au service de la Croix-Rouge anglaise et de l'Ambulance Saint-Jean, s'en fut souvent jusque sur la ligne de feu recueillir les blessés. Henry James suivit les progrès de l'entreprise avec un grand intérêt. Il était fier de Richard, de par le droit d'une affection lointaine, et lorsque celui-ci « viola la convention de Genève » en se portant à l'aide de civils, il se plut à répéter les paroles du généreux délinquant : « Les Allemands se sont-ils gênés pour bombarder mon ambulance ? » Il s'empressa de publier en Amérique qu'il sauvait ainsi les femmes et les enfants des villages menacés, — et dans la circonstance fit connaître à ses compatriotes ce que représentait une évacuation forcée : — de pauvres gens « dans toute l'incohérence de l'alarme et de la misère », — les hommes âgés se mêlant parfois à la « procession tragique », — qui était même « tragi-comique », avec les « objets de la famille ou du ménage » emportés à la

hâte, dont les fugitifs « s'embarrassaient solennellement » — et dont l'aspect était si peu en harmonie avec la gravité de la situation [1]...

Il était entré dans le cercle d'activité le plus voisin de lui. Il savait pourtant que ce n'était pas en cet endroit que son désir de renoncement personnel, ses dispositions altruistes, auraient de l'efficacité. C'est pourquoi il se fit un devoir d'assurer le concours de sa plume à toutes les institutions bienfaisantes qui attirèrent son attention : son talent lui assignait dans les occupations littéraires son emploi le plus naturel, celui qu'il était apte à remplir le plus largement et le plus profitablement. Les essais qu'il écrivit alors ont été groupés en un volume après son décès sous le titre de *Within the Rim and other Essays* [2]. Il plaignait fort le riche peuple belge réduit à la nécessité de s'exposer en troupeau misérable — tandis que sa sincère compassion allait à la France, champ du carnage. L'infortune de nos compatriotes chassés de leurs demeures, la désolation qu'il imaginait dans nos contrées, tout cela le troublait, oh ! combien. Mais, c'était sur notre terre que la mort frappait !... Il aurait voulu nous épargner les frais de mise en scène ; et il invitait ses lecteurs à tout tenter pour enrayer, en particulier, la tuerie insensée qui avait lieu chez nous. A ce propos, il comptait beaucoup sur l'intervention du peuple qui se désintéresse si noblement du prix de ses services lorsque l'on fait appel à son humanité... « Nous, Américains », — disait-il, — « sommes aussi peu neutres que possible dès qu'il s'agit de la moindre chance de n'importe quelle action affirmant la vie, et l'illustrant de créations nouvelles au lieu de l'écraser et de la miner » [3].

Il pensait bien que si des milliers de mains secourables, aux États-Unis, ne se tendaient pas encore vers les nations en péril, c'était faute d'être dirigées par une presse renseignée... Et les longues hésitations politiques de Mr. Woodrow Wilson lui paraissaient inexplicables. Le bénéfice de l'ignorance ne pouvait être accordé au Président. Henry James, dans sa Correspondance au moins, ne ménageait ni épithètes incisives, ni jugements écrasants

---

1. *The American Volunteer Motor-Ambulance Corps.* [*Within the Rim and other Essays*].

2. Le recueil comprend : *Within the Rim, Refugees in Chelsea, The American Volunteer Motor-Ambulance Corps in France, France, The Long Wards.*

3. *The American Volunteer Motor-Ambulance Corps.* [*Within the Rim*].

au chef d'État qui lui semblait « n'être au courant de rien, sinon des différents moyens ingénieux qui s'offrent à lui pour nous créer des difficultés ». Sans doute eût-il estimé tant de malignité démentie par l'annonce de la déclaration de guerre américaine, l'année suivante ; mais la mort lui refusa le délai de peu de jours qui lui aurait permis d'apprendre cette considérable nouvelle. Il eût éprouvé de l'allégresse, en dépit de son changement de nationalité, à voir combler le grand vœu qu'il avait formé en tant que citoyen des États-Unis. A la vérité il eût aussi été foncièrement surpris. Il quitta le monde sans avoir jamais eu la notion de troupes yankees organisées. La Guerre Civile avait mis aux prises des soldats de fortune. Durant son dernier voyage outre-Atlantique, en 1905, il avait été frappé par l'absence de l'élément militaire sur son sol natal : il disait cela dans un article (*The Long Wards*), composé au profit des humbles combattants de notre front. Constater que les uniformes étaient exclus du panorama lui avait rappelé alors, ajoutait-il, que la fonction du soldat « avait ses racines dans les fondements de l'Europe ». Il ne concevait pas que l'Amérique dût entrer dans le conflit comme belligérante, et la supposait certainement incapable de fournir pour une campagne extérieure l'armée autonome que nous avons connue. Ce qu'il désirait du gouvernement n'était rien de plus qu'un crédit moral et financier accordé aux Alliés, joint au blocus économique de l'adversaire. Un tel mode de coopération aurait été, pour les États-Unis, à peu près compatible avec le fait de n'être « heureusement pas engagés dans l'œuvre de destruction »...

Au demeurant Henry James appréciait chaque jour davantage sa situation en Angleterre, au milieu de la nation qui avait adopté une si noble ligne de conduite. Il assistait à la formation d'une intimité franco-britannique qui découlait de la communauté d'effort, et il en ressentait un immense bien. Le spectacle de la fraternité entre peuples était pour lui une « expérience » de choix, et dans le cas actuel la conjonction de deux génies extrêmes l'attendrissait. Il écrivit à Mrs. T. S. Perry, dès le 11 décembre 1914, que la participation anglaise avait été réconfortante et miraculeusement efficiente, (plus encore par la qualité du soutien offert que par la quantité chaque jour croissante), — et qu'il croyait que la France devait être toute reconnaissance, (— qu'elle devait montrer ce sentiment-là de la « manière charmante » habituelle à la plupart de ses enfants lorsqu'ils l'éprouvent)... Plus haut dans la même

lettre, il s'était fait d'ailleurs une joie de raconter comment ce cher et affable Emile Boutroux avait prononcé à l'Académie Britannique un « exquis discours philosophique » auquel le Lord Chancellor avait répondu avec une magnifique spontanéité de cœur... L'élan des deux orateurs et celui du public, à cette fête de l'amitié entre nations avait été, à son avis, sans précédent.

Mais l'étroite union du moment aurait peut-être gagné à être établie sur une sérieuse connaissance mutuelle... De longues années d'observation cosmopolite, des souvenirs personnels, avaient enseigné au romancier-essayiste une certaine sagesse de diplomate. Il savait quels dangers menacent tout commerce entre gens de races dissemblables. Il se défiait des petites différences, — de leur action sur la félicité de l'Entente. Une bouderie, à l'heure présente, eût été un accident stupide et funeste : aussi les accolades officielles, brusques dans leur nouveauté et leur franchise, lui causaient-elles une pointe d'inquiétude. Il avait peur que par mégarde un frère ne choquât l'autre, tout en restant animé de la plus réelle tendresse.

De là cette dépense de conseils au peuple dont il partageait l'existence, sur la façon dont il lui fallait interpréter l'esprit de l'Alliance. S'il avait été assez robuste pour se mettre en quête de moyens lui permettant d'offrir également de ce côté de la Manche ses suggestions, il n'aurait pas manqué de faire ressortir devant nous les mérites de la Grande-Bretagne. Par la force des choses, son apostolat de compréhension réciproque s'exerça seulement chez une des parties mises en présence !

L'Angleterre, disait-il aux Anglais, avait sans tergiverser renoncé à son insularité ; elle était venue de plein gré se ranger aux côtés de la France vouée, elle, aux invasions et à la souffrance... Or cette aide était selon lui bien légitimement accordée, puisque, au cours des âges, notre pays avait toujours été « sur la route » d'Albion (— « in our path » —), avait fait pour elle toutes les expériences qui avaient été à faire, en ce qui concerne la vie des sens et celle de la pensée, plus que les habitants de l'une et l'autre contrées ne s'en étaient jamais douté. La France a droit à notre gratitude ! — proclamait-il. — « Son nom vaut pour nous plus que tout au monde après le nôtre ! » ... Les Britanniques payaient ce qu'il jugeait être leur dette d'honneur avec un empressement royal ; mais il souhaitait voir se développer en eux la conscience réfléchie de tant de biens du passé, dont la masse n'avait qu'une connaissance fort confuse.

Ce qui autour de lui parlait de la France, la rappelait en quelque manière à l'attention, prenait une importance capitale à ses yeux. Il félicita Sir E. Gosse d'un article où il traitait des effets de la guerre de 1870 sur notre littérature, et se laissa captiver par *Le Bourgeois de Paris*, de Georges Ohnet, qui parut à Londres, où il le soupçonna d'« une parfaite énormité de *vente*, dont on se réjouit ! »

Et il assurait à qui voulait l'entendre que nos affections étaient solides et délicates, engageait la courtoisie individuelle des Britanniques (— dont il n'ignorait pas la réserve un peu froide —) à s'astreindre à quelques frais, à prendre des formes plus sensibles, pour déclencher toutes les manifestations de la cordialité française.

Mais il affirmait aussi qu'en mettant de la grâce dans le dévouement qu'on nous prouvait ou ne nous ferait pas plus de bien qu'on n'en ferait à l'Angleterre. Un tel appel au sens du profit semble avoir été moins pur que ne l'étaient ses avis ordinaires : pour rendre plus solides les nœuds de l'amitié qu'il admirait, pour assurer la concorde entre les esprits alliés, il n'hésitait pas à recourir à l'intérêt, — facteur tout-puissant, si légère qu'en soit la dose. Est-ce le cas de dire : — le but qu'il se proposait d'atteindre était plus important que la nature des procédés dont il usait ? Non... car le bienfaisant désir qui l'animait le laissait en possession de toute sa candeur dans le choix des plus étranges moyens d'action.

Nous, Français, ne saurions trop insister sur la sublime simplicité avec laquelle en temps de guerre le maître nous proposa son assistance. Les auteurs de romans qui ne sont pas de fieffés politiciens passent pour de médiocres défenseurs, s'ils n'ont pas endossé l'uniforme ou ne parcourent pas les champs de bataille en mission de « reportage ». Or Henry James, ce romancier, destiné apparemment à n'inspirer à ses lecteurs que des impressions, artistiques et des pensées relatives à l'art, ne crut point s'abuser en jetant lui-même son mépris à la face des agresseurs, en criant casse-cou au gouvernement américain, etc... A Londres, sur l'instigation de ses amis, il avait essayé de reprendre ses travaux personnels. Or son effort avait eu de maigres résultats. Les proportions des objets avaient changé, disait-il, et toutes les « valeurs » dans son esprit avaient reçu un grand choc. Il s'étonnait un jour de ce que Gaston Paris durant l'hiver terrible de 1870-71 ne se fût pas dérangé de son labeur normal : lui n'arrivait pas à se concentrer...

Cependant il était des sujets sur lesquels il n'avait pas besoin de se concentrer, — ceux qui l'obsédaient.

A notre égard, il dépassait le devoir de justice qu'il s'était tracé, allait outre toutes fins pratiques... Sa pensée nous choyait, quand il réclamait une plus grande ardeur de la presse anglaise à vanter nos troupes : «... Toute généreuse appréciation de leur conduite actuelle me semble avoir », — énonçait-il, — « une valeur et une importance internationales des plus hautes, et franchement je souhaite qu'il en entre davantage dans nos journaux d'ici qui abondent d'une façon si prodigieuse, (lors même qu'erratique), sur le sujet de nos propres exploits. Les exploits de nos alliés, nous devrions les saluer, les commémorer, les célébrer, avec plus de publicité et de précision. Mais dans ces parages, (quand il n'est pas question de hauts faits, — de rapporter des hauts faits n'ayant jamais eu lieu), l'impression de manque d'imagination est souvent presque pénible. J'en suis vraiment à me demander si les les gens peuvent si bien que cela se passer de cette faculté, réussir sans elle. On ne cesse de rencontrer des exemples déconcertants et plutôt alarmants d'une sorte de non-pénétration. Ces remarques ne sont toutefois que le fruit de l'agitation toujours si profonde et si reconnaissante, presque douloureuse, que je ressens dès que l'on rend justice et hommage aux enfants de la France » [1].

Il va sans dire que la conduite générale des nôtres provoquait bien outre-Manche quelques signes de sympathique considération. Rudyard Kipling, après une visite au front et au bout d'une année d'hostilités, écrivait : « Par-dessus tout, il est une chose appelée l'Honneur de la Civilisation, à laquelle la France est attachée. Le dernier de ses hommes sent que sa condition lui permet d'aider à la soutenir, et c'est pour lui une raison, je pense, de mettre dans sa tenue une dignité nouvelle » [2].

Mais revenons à Henry James. Il aurait voulu relever, commenter, les moindres informations qu'il recevait sur notre vie du moment. Il proclamait « l'intelligence et le courage admirables des Françaises de toute classe ». Il parlait des fermières qui se mettaient résolument à la tête de l'exploitation agricole en l'absence de leurs maris, — et aussi des religieuses qui, dans les régions menacées par l'avance ennemie, refusaient de fuir afin de ne pas abandonner les

1. Lettre à l'Hon. Evans Charteris, 13 mars 1915.

2. *France at War*, by Rudyard Kipling, London, octobre 1915.

malades intransportables, « illustraient à leur manière l'étendue du pouvoir qu'a la Française de faire face à la situation »[1].

Mrs. Wharton avait pris l'initiative de publier ses impressions de guerre (dans la *Revue des Deux-Mondes* notamment). Le maître l'en avait approuvée hautement. Elle avait visité Verdun au début de 1915. Il l'avait suivie par la pensée dans le décor de la bataille. Comme il avait alors regretté d'être infirme, et que lui fût interdite la perception directe de scènes qui l'auraient tellement intéressé, — inspiré ! Réduit ainsi qu'il l'était à vivre loin des lieux héroïques, il avait demandé à la voyageuse de lui narrer par lettres ce qu'elle voyait et éprouvait... Mais, surtout, il l'avait suppliée de demeurer en relation avec ses lecteurs, et l'avait engagée à faire l'impossible auprès d'eux en faveur de la France. La sentant animée de dispositions analogues aux siennes, il lui avait répété : « *Sauvez, sauvez la France* ! » du ton pressant dont on exprime à un confident ses volontés dernières, — ajoutant qu'il se serait bien chargé, lui, d'une telle tâche s'il n'avait pas été au déclin de toutes ses forces. Sa compatriote contait d'une façon « si vivante et si touchante » qu'elle lui donnait des cauchemars en montrant les églises transformées en ambulances, et les blessés que la difficulté du secours ne laissait même pas jouir d'un semblable refuge. Il goûtait la beauté de forme dont le style de Mrs. Wharton dotait tant de choses affreuses, et il espérait que le public, devant des pages si bien écrites, serait conquis à la cause plaidée.

Les œuvres de presse, quelle que fût leur vertu, ne suscitaient pas durant la guerre chez les gens ordinaires les réactions qu'elles produisaient chez Henry James. Lui estimait que plus il apprenait de nouvelles tristes moins il devenait propre aux occupations physiques, cependant que son aptitude à « sentir » croissait étrangement. Un an avant sa mort, il prétendait n'être plus qu'une imagination douloureuse et stérile[2], ne pouvoir plus désormais communiquer avec les autres hommes puisqu'il ne vivait comme eux ni en actes ni en pensées. Une vraie faculté de visionnaire s'était développée en lui, grâce à laquelle le plus simple récit lui permettait de reconstituer des spectacles qui le terrifiaient, le « hantaient », et même le « frappaient de stupeur », le vouaient momentanément à cette paralysie du mouvement dont nous avons indiqué qu'il

1. *The American Volunteer Motor-Ambulance Corps.* [*Within the Rim*].

2. Lettre à Mrs. Wharton, 3 avril 1915.

se plaignait. Il est probable qu'il était en effet parfois stupéfié par des impressions trop fortes, dans ces temps où les événements du jour apportaient souvent quelque trouble aux âmes de témoins les plus endurcies. Mais il savait au moins surmonter l'« inhibition » lorsqu'il prenait la plume ! Pour parler utilement à distance de notre pays, il a présenté la réalité, (dont il ne connaissait que des parcelles reçues de mains intermédiaires,) d'une manière à la fois si véridique et si idéalisée qu'il a affirmé, à l'inverse de ce qu'il pouvait en croire, la prodigieuse vitalité de son imagination. Les gens indifférents ou hostiles à l'ensemble de ses livres ne sauraient nier la singulière flamme poétique qui jaillit de sa prose de guerre. Cette flamme éclairait ses plus pénibles, ses plus sombres évocations, — cathédrale de Reims, tranchées, lits d'hôpitaux, etc... Mais elle se dressait plus lumineuse et plus chaude lorsqu'il écartait de telles images. Il y avait des lueurs d'apothéose dans l'essai intitulé *France*, où il rappelait que notre nation était digne de recevoir plus que l'aumône de ses sœurs. L'idée de ce que la France et les Français avaient fait pour le progrès offrait, à son avis, le terrain général sur lequel les esprits cultivés étaient à même de mieux se rencontrer. Et, remontant tout le Passé, il dressait le compte des services de notre Patrie :

« Elle est seule et unique en ce qu'elle se charge pour l'homme de l'ordre d'intérêts qui le dispose tout spécialement à fraterniser avec lui-même, à s'engager dans toutes ses possibilités, à éprouver toutes ses facultés, et par suite à trouver, — à rendre, — la terre un séjour plus accueillant, plus commode et surtout plus varié. Et, ce qu'il faut remarquer, c'est l'étroite combinaison d'amabilité et d'autorité par quoi elle nous a tous amenés à nous en remettre à elle sur ce sujet. Il est évident que, pour chaque groupe social, il y a certains points sur lesquels celui-ci est plus particulièrement sûr de lui et qui lui font plus nettement sentir son propre génie et sa propre force : on sait cela et on s'en rapporte à cela, chez nous comme autour de nous, plus que jamais à l'heure actuelle. Mais je pense en vérité que rien au monde, à tout le moins depuis les temps antiques sous leur aspect le plus doré, n'a pu se comparer à la manière dont on s'est fié à la France pour récolter les fruits les plus rares, les plus beaux et les plus doux, dans le jardin de notre vie si terriblement et impitoyablement retourné. Celle-ci a tracé son lot à l'endroit où le sol de l'humanité s'est montré le plus fertile, et l'exposition, — si l'on emploïe ce terme, — le mieux

ensoleillée ; là, en plein centre, en un lieu élevé mais tiède et propice, elle a cultivé toutes ces choses dont la valeur est précieuse autant qu'intime, qui nourrissent et perfectionnent, pour les répandre inépuisablement au dehors. Et si nous avons cru avoir un droit à toutes les accepter, les attendre ainsi d'elle, — au point qu'elle aurait, en décevant notre attente, positivement semblé faillir à un engagement solennel de nous conduire au bonheur, — c'est parce qu'elle nous a régalés de l'impression du génie comme aucun peuple depuis les Grecs n'a su régaler les yeux du monde, et parce que nous avons le sentiment qu'à ce degré d'intensité le génie est infaillible » [1].

Or l'auteur de ce panégyrique ne se perdait pas dans des visions de gloire sereine. A son idéal jardinage dans les régions supérieures de la civilisation, la France avait vu s'ajouter une tâche rebutante depuis que mines et mitraille retournaient et labouraient ses provinces. Et malgré ses blessures, celles de ses enfants, elle acceptait sa nouvelle obligation avec une vaillance qui dépassait toute prévision... James Henry, dans un final élan de confiance personnelle, invitait ses lecteurs à méditer sur les ressources secrètes et les aptitudes indéfinies de notre pays :

« Il appartient à notre grande Alliée et à elle seule d'être, dans la concentration, la réflexion, la contraction intelligente et inspirée de ses forces vitales vers une fin presque perdue dans la fumée du sacrifice, aussi active qu'elle l'a toujours été pour répandre et communiquer celles-ci avec la plus splendide prodigalité. A elle seule il appartient de nous offrir un spectacle de sa nature et de son esprit dans lequel elle dépouille presque tous les avantages, arts, attraits qui nous l'ont généralement fait connaître, pour revêtir des énergies, des formes de sincérité collective, d'éloquence silencieuse et d'exemple de choix qui sont des révélations nouvelles, — et ainsi, saignant par tous les pores mais plus droite qu'à aucun moment de son histoire, nous faire peut-être mieux que jamais sentir qu'elle est notre France, notre France qui défie la mort et déjoue le calcul [2] ».

Voilà un manifeste de la plus haute tenue. L'allusion précise et indispensable aux maux de la nation y était introduite avec un tact, un souci de dignité à notre égard qui pouvait flatter notre

1. *France.* [*Within the Rim and other Essays*].

2. *Ibid* (Fin).

fierté. Mais, dira-t-on, l'écrivain, — quand il mettait sa complaisance à multiplier les images d'une France infiniment souffrante, — faisait peut-être pour notre pays une publicité plus féconde : il n'est pas prouvé que les têtes couronnées aient besoin qu'on s'attendrisse à leur profit ni qu'on intervienne dans leurs affaires... Ah ! nous estimons qu'il serait disgracieux pour nous d'offrir à la mémoire de notre ardent défenseur une étude sur l'utilité relative de ses divers arguments sentimentaux. Aussi bien, nous ne saurions les examiner en les distinguant absolument les uns des autres, car ce fut en se complétant et s'unissant qu'ils fournirent cette solide preuve littéraire de sympathie dont les ans respectent en passant la valeur.

Une campagne francophile, menée par voie de correspondance et de presse, est pour nous d'un intérêt intense. Et cependant nous nous déclarons prêts à apprécier plus que tout écrit louangeur un moindre mot cordial, formulé par le romancier à l'un de nos compatriotes, sans l'entraînement d'aucune sollicitation lyrique de la ligne où court la plume. Or les vœux implicites que nous formons de la sorte sont comblés. Le maître, lorsqu'un Français se présentait à lui pendant la guerre, donnait d'indiscutables marques de contentement. Ceux des nôtres qui l'approchèrent alors ne furent naturellement pas légion. Mais les paroles qu'il leur adressa méritèrent d'être conservées par eux avec la netteté, la piété dont on entoure les souvenirs de choix. Il faudrait que tous ces privilégiés puissent élever ici la voix. Citons le témoignage d'un seul d'entre eux, en nous félicitant d'en trouver les termes si conformes à ce que nous souhaitions:

...« Il me parla de Reims et de nos villes détruites, de nos villages ravagés, de nos campagnes dévastées, de nos soldats qui défendaient cette France dont il ressentait toute la douleur. Je vois encore l'expression de son beau visage, j'entends l'accent ému de sa voix, et sa fierté de me parler en français de la France. Bientôt, par un geste devenu, hélas, trop habituel, sa main droite se glissa sous son gilet et je le vis qui contenait les battements de son cœur. Comme il déplora ses soixante-douze ans et sa santé débile qui ne lui permettait pas de risquer le voyage en France [1]. »

Cette audience avait eu lieu à l'automne de 1915.

---

1. *Un déraciné anglo-saxon, Henry James, d'après sa Correspondance,* par H.-D. Davray, *Mercure de France,* 15 février 1921.

Henry James était à cette époque moins que jamais en état de nous favoriser d'une visite. Depuis août 1914, pour pouvoir continuer à vivre, il s'était en somme reposé sur ses nerfs tendus. Les assauts furent si rudes, si nombreux, si imprévus, si inexorables, qu'ils réussirent à le briser. Il succomba au bout de dix-neuf mois de résistance ; mais dès la fin de 1915 il se savait vaincu. Le 13 novembre, il écrivait à Hugh Walpole : « En une année, je me sens vieilli de vingt ans, et franchement on dirait que mon glas a sonné. Je garde pourtant une façade d'airain, ou du moins je m'y efforce ». Et quelques jours plus tard la façade croulait, il s'alitait, ce qui lui restait de santé était ruiné.

Le grand conflit européen a hâté sa fin. Ce conflit a produit en France d'autres accidents du même ordre : Henry James avait personnellement pu déplorer la mort de Jules Lemaître, due à l'effarement provoqué par la lecture du journal, au matin de la déclaration d'hostilités : Jules Lemaître aussi était malade ; il était venu se reposer au lieu de sa naissance, sur le bord de la Loire : ce fut là qu'il tomba frappé d'apoplexie... Mais la plupart de nos personnes délicates et de nos vieillards ne se laissèrent pas tuer par le premier choc nerveux ou la rafale d'impressions désordonnées et harcelantes qu'ils subirent ; et nous éviterons de penser à des analogies de décès de guerre entre tels de nos « civils » et le romancier, — elles seraient de valeur bien anecdotique ! Reste cependant à considérer la façon malheureuse dont Henry James accepta ou même cultiva alors le tourment moral au mépris de l'hygiène de son énergie... En cela, à notre avis, le maître a donné de la force à cette opinion, que les gens qui l'approchèrent au cours de ses dernières années ne se privèrent point d'exprimer, d'après laquelle il finit par rassembler notablement à un Latin, — et il s'est exposé à être comparé spécialement à un « Gallo-Latin »...

CHAPITRE V

DANS LE SOUVENIR D'UNE NATION

Posant la main sur sa poitrine et s'inclinant, Henry James disait un jour de guerre à un familier qu'il aimait et avait aimé la France « comme jamais il n'avait aimé une femme [1] ». L'heureux confident qui, depuis lors, a rapporté ces paroles assure que le romancier lui avait paru les prononcer avec une sincérité singulièrement enflammée.

Nous ne pouvons manquer d'être surpris par une telle annonce d'attachement personnel, d'affaire sentimentale de premier choix, dont la France aurait été l'objet. Ainsi, — le maître aurait dans le passé ressenti pour notre patrie les effets de cette même passion dominatrice dont il brûla dans l'actualité de la tourmente européenne ?

...Renan croyait que du moment où l'on commence à écrire sur soi on « poétise » immanquablement ; — et il se trouve qu'une telle opinion nous obsède, tandis que nous pensons à la protestation dont la main de Henry James n'« écrivit» pas le texte, mais dont sa voix articula les mots, ce qui revient au même. Faut-il admettre que le littérateur anglo-saxon — alors qu'il parlait — se soit fait illusion sur sa dévotion d'antan à notre pays, (que sa mémoire à ce sujet ait été victime de son jugement présent), ou que, dans la balance précise de ses amours, les figures féminines n'aient pas eu beaucoup de poids ? Irréductible dilemme : il ne nous appartient pas de faire du roman psychologique sur les secrets de conscience d'un grand homme.

En vérité, culte de la France, culte d'une ou de plusieurs femmes, tout cela entrait, avec un ordre de préséance pour les idoles, soit !

---

1. *Thus to Revisit, Some Reminiscences*, by F. M. Hueffer, London, 1921 (*op. cit*).

dans la même catégorie des affections qu'un excès d'idéal rend tumultueuses, — celles où l'enthousiasme se débat souvent contre les déceptions, les bouderies, les jalousies, les rancunes, s'effondre pour se relever ensuite, on ne sait par quel miracle, sur ses ruines, — celles qui se transforment sans cesse, auxquelles toutes les vicissitudes et toutes les félicités sont réservées. Comme l'histoire de l'adaptation de Henry James en Angleterre est peu mouvementée, comme elle est sobre de traits, à côté de la chronique dramatique de ses aventures « gallo-latines ! » C'est que, après avoir eu des faveurs pour notre patrie dans sa jeunesse, l'écrivain avait formé avec le peuple britannique une de ces robustes amitiés que la chimère n'effleure point, — nœuds d'intérêt pratique que la routine quotidienne, si elle est confortable, suffit à resserrer, à vulcaniser, à mettre à l'épreuve des plus malins tiraillements du hasard. Les avantages matériels et spirituels que l'Angleterre lui avait procurés, il les lui revalut princièrement en sollicitant la faveur du droit de cité chez elle : par la seule vertu d'une telle requête, il fit passer le bénéfice officiel de sa gloire artistique au crédit des lettres d'outre-Manche. Mais nous savons qu'il assura d'autre part à la France, en 1914-16, un gage de la liaison qui avait résisté à tant de déclarations de rupture pour s'afficher alors dans sa ténacité victorieuse...

Au fait, avouons que la connaissance de ce gage-là nous rend désireux d'estimer tout ce que peut avoir signifié pour notre nation — depuis le début de sa durée — l'idylle cahotée que représente maintenant cette union de deux noms : « Henry James et la France ».

Tant de mots railleurs lancés pendant plus de quarante ans par le romancier représentent-ils beaucoup de dommages ? Non. Le silence systématique est d'un emploi bien plus perfide, sur le terrain social, que ne le sont les pires propos : les réputations vivent souvent des polémiques déchaînées par des médisances et dénigrements dont elles sont de prime abord les victimes. De bonne heure les lecteurs de périodiques américains purent être piqués de curiosité pour les habitudes de notre race, les figures parisiennes, la physionomie de notre contrée, qu'évoquaient les œuvres romanesques, essais divers, carnets de voyage du jeune littérateur parti de Cambridge. Plus tard, l'espèce de réclame exercée par lui à l'égard des mêmes objets fut capable d'atteindre aussi les milieux anglais. Et c'étaient les remarques un peu dépréciatives qui avaient

la meilleure chance de la rendre efficace. Car les éloges, dosés avec la plus rare prudence, voire pourvus d'un excipient de neutralité garantie, ne passent jamais si aisément les frontières que ne le fait l'ironie.

Or, dès que nous nous livrons à de telles observations, la question des romans, en ce qui est des romans à sujets internationaux, exige une considération séparée et risque d'être fort entraînante.

Henry James s'était senti attiré vers le genre qu'ils signifiaient au temps où il s'était forgé du cosmopolitisme l'idée d'une sorte de fatum pesant sur lui, — charge dont sa vaillance s'accommodait, du reste, plutôt allègrement. C'était aux environs de sa trentième année. Il était assez fier de connaître un si grand nombre de patries, — nous osons croire que le regret de « ne se sentir chez lui dans aucune [1] », formulé par lui à l'époque, était superficiel. Il entreprit alors de conter ce qu'il a appelé par la suite « la grande légende américano-européenne [2] », de narrer les nobles et extraordinaires péripéties des voyages de « candides enfants de l'Ouest » dans les « vieux » pays. Invariablement, toutes ses intrigues se rapportaient à des épisodes de la lutte entre la candeur occidentale et la « sophistication » européenne, — pureté, droiture, contre corruption et hypocrisie. (Voir : *Madame de Mauves, Roderick Hudson, Daisy Miller*). Et l'archange finissait toujours, moralement du moins, par terrasser le démon... L'auteur ne saurait être accusé d'avoir en voulant qu'il en fût ainsi cherché à conquérir les meilleures grâces du public des États-Unis ; pourtant, comme il le gâtait, il devait obtenir de lui, en somme, un maximum de docilité à s'intéresser aux décors, aux objets, aux « paraphernalia », à tout l'ornement étranger, — français entre autres, — qu'il lui mettait sous les yeux. Mais le séjour de l'écrivain dans l'Ancien-Monde, en se prolongeant, lui prouva l'inanité de la « légende », ou, si l'on préfère, lui prouva que « l'âge d'or » se perdait dans la nuit des ans révolus. Il admit qu'il était plus romantique que ne l'était la génération montante de touristes et colons américains rencontrés sur notre continent [3] ; — (qu'aurait-il pensé

1. Voir à ce propos le début de l'article intitulé *Occasional Paris* (1877), dans *Portraits of Places*...

2. Voir la partie de la Préface du Vol. XVI de l'Ed. Déf. se rapportant à : *The Pupil*.

3. Disons ici que la presse américaine fait preuve d'une grande lucidité sur la va-

à ce propos, s'il avait vécu l'après-guerre ?) Il renonça donc au rôle de champion d'une belle cause, et, (le changement de sa manière littéraire évidemment aidant), l'exploitation de la veine cosmopolite fut de moins en moins pour lui un prétexte à de naïves agressions dirigées contre nous, et à des représentations documentaires ayant trait à nous. Au demeurant, après qu'il eut parlé de nous pour la dernière fois en une œuvre d'imagination, (— après la publication de *The Ambassadors*), il s'avisa de combattre Mrs. Wharton dans le choix de certains cadres de romans... « Ne vous lancez pas trop dans les sujets français ou « franco-américcains... », — lui recommandait-il en 1906, s'efforçant de la persuader de la supériorité des fonds anglo-saxons sur tous les autres, comme fonds d'intrigues anglo-saxonnes, — allant jusqu'à affirmer que, si l'on situait ces intrigues-là en un cadre français, on introduisait en un même livre une disparité d'éléments aussi complète que celle qui existe entre la vie des singes et celle des poissons,... comparaison un peu alambiquée ! pensera-t-on, — mais qui n'en était pas moins à remarquer. D'ailleurs le seul reproche qu'il fit à *The Reef*, en 1912, et qu'aucune circonstance atténuante ne put l'empêcher de formuler, porta sur ce que des personnages « non français » y étaient placés dans un milieu français... Ah ! si la romancière avait su combien Londres, et, sans doute, New York ou Boston, auraient mieux convenu ! Cependant, nous n'avons pas à épiloguer sur ce que l'auteur de *The American* finit par décrier le genre international dont il s'était personnellement accommodé. Les constatations seules en la matière ont leur prix.

D'autre part, ne nous aventurons pas en des inductions basées sur ce que ce genre, pratiqué d'abord par Henry James avec une certaine originalité, a depuis un demi-siècle étonnamment prospéré chez nous. Le maître aurait-il donné un élan à quelques-uns de nos écrivains spécialistes ? Nous ne le croyons point, — malgré que vers 1900 l'inspiration française eût éprouvé le besoin de se rafraîchir après des lettres étrangères, que dans nos chapelles artistiques à cette époque ait circulé une notable quantité de livres importés. C'est le Progrès matériel qui manifestement a créé chez nous la vogue du roman cosmopolite. La commodité

---

leur d'une certaine classe de touristes actuels que le caprice des changes jette sur notre sol. Voir à cet égard, dans le *Chicago Tribune* (commencée le 19 août 1923), la relation bouffonne du voyage en France de Philistins d'outre-Atlantique : *The Potters*.

des grands voyage a augmenté ; une foule neuve et mêlée, en chaque centre de civilisation réputée, s'apprend à évoluer, pliant tant bien que mal ses exigences aux conditions locales ; des scènes jusqu'alors inimaginées se déroulent. Nos littérateurs, — ceux du « Boulevard » en particulier, qui ont le coup d'œil policier, — ont été prompts à s'emparer des motifs inédits qu'ils pouvaient tirer de tout ce modernisme. Le grand romancier de Rye n'a pas eu à intervenir dans l'affaire, point ne convient de lui rendre honneur à ce propos.

Par contre et de manière plus générale, — sur le terrain des échanges artistiques, — nous sommes forcés de reconnaître l'importance de ce qui fut son apport de méthodes françaises dans les contrées anglo-saxonnes. Il est avéré qu'un nombre respectable d'excellents ouvriers de la langue anglaise, entre 1865 et 1900, s'est accordé pour demander à notre pays des conseils. Ces hommes-là ont été en premier lieu des Américains qui, soucieux après la Guerre Civile de constituer un art national, ont cherché des directives où ils pensaient en trouver de sérieuses, — puis des Britanniques las de la tradition victorienne. Il faudrait avoir la place de rapporter ici un beau manifeste de gratitude envers les « French masters », publié en avril 1912 dans *The North American Review*, par W. D. Howells [1] qui se souvenait de ce dont il avait été témoin au temps de ses débuts... Et il n'est gardé aucun mystère sur les séjours d'étude de A. Bennett ou de G. Moore à Paris. Beaucoup de pèlerins littéraires, en somme, coopérèrent à la vulgarisation de nos modèles dans le monde d'outre-mer. N'empêche qu'en raison de son prestige Henry James eut un bien rare mérite de propagandiste, — mérite « involontaire » dans une certaine mesure. L'insistance avec laquelle dans ses Préfaces révélatrices il cita nos grands noms d'écrivains ne fut pas sans attirer l'attention de son public, (— amateurs éclairés, confrères, etc...) Au reste, si vigoureuse que sa critique pût être parfois, appliquée à nos gens de lettres, elle comportait généralement une explicite mise en lumière de ce qui, en eux, lui paraissait digne d'être imité. Il assura par ses appréciations, durant de longues années, la liaison entre Howells, si éloigné, et notre Réalisme dont son regard suivait sans peine les manifestations. Et, d'une manière détournée, le remarquable ascendant de techni-

1. *Literary Recollections.*

cien qu'il eut sur Stephen Crane et beaucoup d'Américains de même profession que lui eut pour effet de favoriser chez eux l'observation de nos propres règles d'élégance simple de la forme. Aussi bien, la leçon pratique des résultats obtenus à l'aide de ses procédés ne devait que corroborer, à l'usage de Mrs. Wharton, les enseignements que celle-ci s'était exposée à recevoir en élisant domicile à Paris.

...En réalité, le maître vécut dans un âge où ses compatriotes amoureux du Beau, plus encore que les snobs, savaient se vanter de révérer l'Europe. (sinon toujours les Européens). A l'heure actuelle, les paquebots transatlantiques déversent sur nos côtes des industriels de l'art en quête de plans d'églises, de croquis de robes et de formules musicales. (avec le mode d'emploi ou la notice explicative). Ces gens-là, leur butin fait, se rembarquent, — et de retour chez eux fabriquent des palais anciens, des toilettes futuristes et de la « musique à programme », sans une pensée de gratitude pour ce Vieux-Continent où ils ont trouvé leurs originaux. Il existe certainement aussi une catégorie de raffinés qui traversent l'Océan à dessein d'achever chez nous leur culture : or — eux — sont confiants dans la solidité d'une instruction nationale dont les principes, tout hétérogènes qu'ils puissent être, ne sont pas sensibles comme tels ; et leurs sympathies étrangères ne risquent pas d'être pour eux des amarres. Le temps est passé où les penseurs et artistes délicats estimaient que, sans une large initiation européenne, il n'était point de salut possible, et où les plus indépendants d'entre eux se refusaient à demeurer dans l'atmosphère très pure mais trop rude du pays d'origine. Ces indépendants, c'étaient par exemple le scuplteur W. Story, l'écrivain Bret Harte, le peintre J. S. Sargent, (Américain né à Florence), Henry James lui-même, — et aussi la romancière un peu plus haut nommée, benjamine d'une lignée fameuse. Ils se fixaient dans l'Ancien-Monde avec une bonne foi qui n'annonçait nullement cette admiration imbécile dont se pâmaient les héros de Mark Twain. Et parce que la France, en Europe, méritait pour son charme romantique, son charme artistique, une part naturelle de la sollicitude de Henry James, nous ne craignons pas que celui-ci lui ait fait la charité d'une seule parole d'intérêt insincère, les jours où il a parlé d'elle avec la plus grande ou même la moindre civilité.

A-t-il mis les enfants de France en obligation de courtoisie envers son nom ?

La chose ne paraît pas douteuse.

Mais alors il faut savoir si la libération morale des obligés s'effectue. A cet égard, l'attention soutenue du peloton français de ses fidèles nous procure bien quelque tranquillité. Toutefois nous aimerions à constater autour de nous l'existence d'un large trafic de ses œuvres, — existence prouvant une appréciation en masse qui, pour n'être pas nécessairement profonde, aurait du moins un sens de générale bienveillance. Les indices du sentiment spontané de notre plus grand public à l'endroit de Henry James comptent pour beaucoup plus que ne le font les prévenances d'une minorité respectueuse, quand on cherche à se représenter le meilleur ou le pis de ce qui est offert à sa mémoire sur notre terre et parmi notre peuple. Aussi une question très simple se pose-t-elle. L'écrivain est-il populaire dans notre pays ? Non, il ne l'est pas.

Dire qu'il ne l'est pas faute de traductions de ses livres, c'est proposer une raison qui n'est qu'une excuse. Excuse spécieuse, et bien pauvre. Nous ne nions point que les productions étrangères, si elles sont coulées dans le moule du français, soient exposées à jouir chez nous d'un succès plus considérable que si elles ne le sont pas. Mais par contre nous croyons que le prétexte de la difficulté matérielle à lire des ouvrages publiés en anglais ne vaut pas d'être ici invoqué. Il serait normal que l'ont trouvât une notable quantité de traducteurs. Or, au cas où on accusera la plupart de ces possibles intermédiaires de molle indifférence, devront-ils se défendre en rappelant que le décès de l'homme de Lamb House remonte à une date encore bien récente ? Certes ils ont eu la latitude de prendre tout le temps souhaitable pour établir en notre langue les versions de multiples textes de Dickens, Thackeray, etc..., qui sont maintenant monnaie courante. Néanmoins ils sont habiles à présenter à leurs concitoyens les talents qu'ils projettent de faire connaître dans leur nouveauté. Grâce à leur corporation, des littérateurs de toutes races voient souvent de leur vivant leur réputation fleurir chez nous, — et l'ensemble de la confrérie anglo-saxonne est en cela fort bien servie par eux. Rudyard Kipling nous fut révélé de bonne heure, (son exotisme était pour lui une spéciale recommandation) ; G. H. Wells achalande nos maisons d'éditions à forts tirages ; nos plus estimables revues prêtent leurs pages à George Moore, à Joseph Conrad, à Mr. Galsworthy,

à Mrs. Wharton, — et aux arbitres qui prônent les qualités de tel ou tel roman dernièrement mis en français de l'un quelconque de ces écrivains. Quant à nos théâtres d'avant-garde, ils mettent encore plus à l'honneur Bernard Shaw qu'ils ne l'exploitent. D'ailleurs, parmi les œuvres de Henry James qui soient sorties à Paris de l'anglais initial, — plus d'une [1] s'est vue placée en la compagnie de nos publications indigènes d'une façon toute prématurée, avant l'époque de la notoriété de l'auteur, — d'autres [2], (rarissimes nouvelles d'inégal mérite,) ont trouvé le moyen de paraître depuis sa mort dans un périodique et un journal réputés. Il est évident qu'il aurait donc pu être pallié rapidement à l'inconvénient de la forme étrangère, en ce qui concerne la plus abondante et la plus valable part des compositions de la même main.

Celles-ci auraient en France été rendues accessibles à chacun — si l'ordinaire « English-reading public » avait tenu à ce qu'il en fût ainsi. Il est assez nombreux pour imposer en s'unissant sa loi, pour lancer un littérateur d'outre-mer dont il goûte les livres, et secouer au besoin l'apathie des adaptateurs... Nous estimons en définitive que dans l'examen de la situation accordée chez nous à Henry James, les dits adaptateurs ne sauraient être mis nominalement en cause : leur nonchalance au travail n'est qu'un signe de la froideur du simple amateur qui est en eux, et de celle de la majorité des lecteurs bénévoles qui l'entourent.

Bien! alors pourquoi cette froideur ? Doit-on en attribuer la cause aux pensées peu flatteuses manifestées par le littérateur américain à notre égard ? Celui d'entre nous qui prétendrait être absolument insensible à leur existence ne serait pas franc. Cependant nous sommes capables de pardonner aux attaques littéraires (— nous mériterions même à ce propos un brevet de générosité). S'il a été décrété que l'humour était une production anglo-saxonne, tout comme le thé ou le coton, on peut d'ailleurs méditer sur ce que la plupart des observations facétieuses de Henry James lorsqu'elles sont offensantes nous sont dédiées, et que néanmoins nous sommes tout prêts à les souligner, à les recommander.

Ceci prouve amplement que le sens, sinon la production, de l'humour ne nous est pas refusé, — et implique en outre que le meilleur de nous-mêmes, notre intelligence, est invulnérable aux

1. Voir page 215 [Bibliographie] : « Traductions... 1875, 1876, 1875, 1884, 1886...»

2. Voir page 215 [Bibliographie] : « 1920, 1921..., 1925... »

coups portés avec tant de finesse. Ainsi — croyons bien que l'écrivain n'a pas réussi à indisposer contre lui nos compatriotes.

Les gens qui dans ce pays lisent l'anglais auraient-ils donc gratuitement délaissé Henry James ? Il est expédient de signaler à la décharge de certains d'entre eux qu'une fraction importante du public de sa propre race lui fait assez grise mine, ou plutôt admet que ses ouvrages sont fastidieux... Quiconque se mêle de suivre sa pensée sans fournir libéralement l'application sérieuse requise par lui le comprend en effet peu ou prou. Et tout le monde n'est pas entraîné à dépenser, aux heures de lecture, une forte somme d'énergie cérébrale ! Cela, justifiant l'opinion d'un Anglais ou Américain moyen, légitime par surcroît le sentiment et l'attitude de bien des Français en face des compositions de Henry James.

Mais, attention ! Le crédit du maître, ce crédit dont nous tâchons de nous expliquer les fâcheuses limitations gallo-latines, est sous tous les cieux confié de façon particulière au soin des lecteurs de romans. Les relations de voyages, les lettres, les mémoires, voire les articles rédigés sur des sujets de guerre, tous ces éléments de l'œuvre du grand Anglo-Saxon pourraient être groupés sous le chef « Divers », du fait que chacun d'eux est insuffisant à caractériser le talent et assurer le renom de leur auteur : l'amateur de livres et de revues qui les connaît n'est digne de considération effective que dans la mesure où sa curiosité est allée plus loin qu'eux. Quant aux essais littéraires, réunis comme ils le sont maintenant en recueils, ils sont voués à rester entre des mains de travailleurs artistiques, — si ce n'est entre celles de tâcherons critiques. C'est donc bien à titre de romancier que Henry James est destiné à recueillir le plus de suffrages. Et toute précision à ce sujet semble être d'importance capitale, lorsqu'on examine une affaire de popularité jusqu'à ce jour manquée en France. Car le contingent des lecteurs de romans présente chez nous des membres redoutables, — les grands imaginatifs qui, d'une manière plus empirique que savante, sont arrivés à distinguer très nettement ce qui leur plaît de ce qui ne leur plaît pas. Les gens qui ont le goût méthodiquement cultivé sont souvent des juges patients, tout disposés à faire le tour d'un ouvrage qu'ils n'aiment point pour en détailler les perfections. Mais ceux dont nous avons d'abord parlé règlent leur conduite d'après leur seul sentiment. Si quelque chose ne les satisfait point dans une publication ils se détournent d'elle sans indulgence, déclarant leur attente

trompée, criant au désenchantement, illustrant avec véhémence leurs griefs. Et ils sont aptes à desservir beaucoup plus gravement, à l'occasion, l'auteur de *Maisie*, que ne le sont des personnes plus naïves qui se bornent à le trouver fatigant, donc ennuyeux, et à le repousser.

Les grands imaginatifs, en France, ne sont point hostiles aux romanciers épris d'études de caractères. Une certaine disposition nationale leur permet au contraire de les suivre souvent avec agrément dans leurs recherches. Cependant cette disposition s'accompagne d'exigences. Leur esprit n'a de cesse qu'il n'ait retourné, creusé à fond l'objet auquel il s'attaque, et qu'il sache bien de quelle pâte il est constitué. Une fois, deux fois, il se résigne à être frustré par un écrivain d'une partie de l'usage de ses droits. Mais si cet écrivain toujours le contrarie, il se révolte. Or les habitudes psychologiques de Henry James lui ferment avec une constance inévitable l'entrée de tout un secteur de découverte : — celui où l'émotion règne au naturel, libre de l'emprise de la volonté, vierge de tout motif raisonné ...

En fait on peut admettre que c'est l'homme, dans l'artiste, qui met des entraves au mouvement cordial d'opinion que le maître de Rye aurait pu susciter en France à son profit. Ses livres, à quelque phase de son évolution littéraire qu'ils se rapportent, nous sont moins étrangers par le mode de rendement des données exploitées que par le procédé suivant lequel elles ont été enregistrées. Ils sont nés dans une mentalité que nous essayons en vain de superposer exactement à la nôtre. Si elle se présentait à nous comme étant de pure qualité américaine, britannique, anglo-saxonne, nous, (en foule), l'entourerions de prévenances ou la harcèlerions de taquineries, — toutefois nous n'aurions pas un seul instant la fantaisie insensée de lui demander de s'apparier à la nôtre. Au vrai, sa complexité nous induit en erreur. Le lecteur français décèle avec joie en elle une faculté de concentration analogue non tant à celle des littérateurs de son pays qu'à la sienne propre ; il croit se reconnaître en elle, — et bientôt se sent déçu. De là vient le dommage que signifie pour la mémoire de Henry James l'absence de notre sympathie collective. Il n'y a guère de traductions parce que la plus grande part du public direct subit des mécomptes dans l'identification de l'intelligence de ce romancier — que son destin de voyageur a mené, dans le domaine des lettres, vers une croisée de chemins où aucun pavillon national efficacement ne le protège.

Mais aussi, que les ouvrages importés en une contrée sont donc plus persuasifs, qu'ils ont donc moins de difficulté à se concilier les grâces des masses pensantes, — lorsque leur titre, dans une chronique, au dos d'un volume de librairie, sur une fiche de catalogue, évoque en l'esprit de chacun l'image ou quelque autre souvenir familier de leur auteur. En se montrant aux États-Unis en 1905 Henry James a déterminé un véritable engouement pour ses œuvres. S'il avait eu recours, chez nous, à la vertu des conférences, réceptions, interviews, la gêne provoquée par lui à son insu et éprouvée par tant de Français à l'endroit de ses productions aurait été évitée, empêchée comme par magie. La publicité personnelle est la plus efficiente de toutes. Constatons la recrudescence de bienveillance que, dans un passé bien proche, des Kipling, des Galsworthy, etc..., ont attirée sur leur tête, en ce pays, au prix de simples causeries : les impressions des auditeurs ont été colportées de bouche en bouche, les journaux ont répandu le *curriculum vitae* ou la liste des travaux du héros du jour... ; le nom de ces écrivains a maintenant aux yeux de la multitude une signification précise.

Nous sommes tentée d'avancer ici que la fierté un peu maussade affectée à notre égard par l'auteur de *The American*, du moment qu'il fut une notabilité littéraire et jusqu'au mois d'août 1914, excluait en lui le désir de se mêler à notre vie sociale. Et pourtant, à la réflexion, nous nous sentons moins assurée de la valeur d'une telle allégation... Saurait-on absolument affirmer que le romancier tenait à garder l'incognito parmi nous lors de ses séjours sur notre sol ? Nous avons toute raison de croire qu'il ne voulait point chercher par ses propres moyens à sortir de cet incognito, qu'il se refusait [1] à quêter du moindre geste l'attention de nos concitoyens, — et que, si on l'avait prié, à Paris par exemple, de s'exhiber, de parler en public, il se serait d'abord récusé. D'abord. Peut-être même aurait-il persisté dans son refus pendant un temps appréciable. Néanmoins nous imaginons qu'il se serait en fin de compte rendu de très bon gré à l'invitation. Or ses confrères gallo-latins, quels qu'ils fussent, (individus et groupements), surmenés par le soin d'eux-mêmes, n'avaient pas les loisirs d'élever pour lui une tribune aux harangues.

Et voici que se signale à nous, sous un aspect de plus, l'œuvre

1. Voir à ce propos page 22 : « ... mais on peut soutenir qu'il eut, ..., peu de rapports avec nos représentants officiels. Ceux que leur poste fixait à Paris... »

de transformation hâtive accomplie, sur tous les sentiers ouverts aux entreprises humaines, par la guerre dont le maître avait maudit la brutalité destructive. Quatre années de chaos, en deçà et au delà desquelles les choses, la vie, se sont donné et se donnent dans leur marche un ordre impérieux. Mais cet ordre s'est brusquement modifié, de sa qualité ancienne à sa qualité nouvelle, — et le chaos semble n'avoir servi qu'à masquer un jeu d'influences convergentes, déployées avec leur maximum d'intensité afin de faire exécuter un grand pas à l'Histoire... Cette fois, c'est la différence entre la réserve défiante d'avant le conflit et le luxe d'aménité actuel qui, dans le spectacle des relations universelles des penseurs et artistes, nous arrête. Dans le présent où percent des rivalités politiques, il advient que les peuples mettent en commun leur plus claire richesse, — leur capital d'intelligence et de sens esthétique. Jamais les gens de science ou de talent n'ont reçu, en d'autres temps, les marques d'estime qu'on leur prodigue maintenant en terre étrangère, dans les endroits mêmes où leurs compatriotes moins bien doués sont vus d'un œil peu engageant. Ils forment entre eux un idéal concert des nations qui, au mépris de toute organisation intérieure, garantit à ses membres le respect des foules. Il est fort rare qu'ils ne soient, en tous lieux civilisés, des visiteurs solennellement fêtés ; des comités d'accueil existent, qui se chargent non seulement de solliciter leur venue, de les pourvoir d'une affable escorte, mais d'amorcer à leur bénéfice l'amabilité de tout le monde. Retenons l'idée du grand confort moral que dans chaque état, en notre pays notamment, la presse, l'université, les sociétés savantes, les académies, s'ingénient à fournir à cette élite de passants, — puis représentons-nous le tableau des arrivées de Henry James aux portes de notre capitale où aucun cérémonial ne le guettait pour s'emparer de lui et le désigner aux regards. Les notions de chance et de malchance surgissent alors en notre esprit, cruelles dans leur mystérieuse précision. Le romancier-essayiste n'a pas été gâté par le hasard du moment, en cette France aux habitants de laquelle il ne coûte point de se montrer avenants. Que dire là-dessus ? Les mots de regret tombent sans force...

Qu'on laisse donc là le regret. Cependant sera-t-il hors de propos de rappeler que l'inévitable, dans la réalité quotidienne, ne pèse que sur des faits accomplis ? Les puissances du futur, quand du moins notre pensée les caresse, échappent à la fatalité et tolèrent que nous parlions librement d'elles. Hier et aujourd'hui n'ont

guère été propices, chez nous, à la réputation de Henry James, que lui réserve demain ? Le ferveur des dévots [1] vaincra-t-elle l'indifférence du plus grand nombre, et, en conséquence, notre mode littéraire, si largement favorable aux Anglo-Saxons, se modifiera-t-elle un peu à l'avantage du génial artiste de Lamb House ? Même si le caprice des événements à venir détient la réponse à cette question, l'espoir nous est permis, certes, de voir le pays du Pieux Souvenir disputer dans ses frontières à l'oubli, — pire tombe que n'orne aucun rameau, — le nom de l'écrivain disparu qui l'a célébré par devers l'humanité la plus fine, célébré avec toute l'autorité de sa plume bien trempée, célébré si diversement — pour le glorifier enfin dans un transport de l'affection la plus sainte à l'heure du danger.

Vu et lu
à Strasbourg, le 21 mai 1927
le Doyen de la Faculté des Lettres
G. MAUGAIN.

Vu et permis d'imprimer
à Strasbourg, le 25 mai 1927
le Recteur de l'Académie
Président du conseil de l'Université
CH. PFISTER.

1. La Société des Nations avait fondé une commission de coopération intellectuelle dont les propositions restaient toutes platoniques. La France, en juillet 1924, a offert de se charger des frais d'application, et le 16 janvier 1926 a été inauguré au Palais-Royal un Institut International, fruit de cette initiative. Cet organe de propagande universelle, en favorisant notamment l'activité éditrice mondiale, peut servir de façon toute particulière la cause de Henry James en notre pays.

APPENDICE

UNE LETTRE INÉDITE DE HENRY JAMES

J'adresse mes plus vifs remerciements à M. Jusserand, Ambassadeur de France, pour la communication de cette lettre inédite de Henry James, à lui adressée :

Hôtel de Hollande, 1 Rue de la Paix.

November 6th 1889.

My dear Athenian,

For once in my life I am more Attic than Alcibiades! I am living on the honey of Hymettus, while you eat Spartan broth in Pall Mall.

Your inquiries and reproaches are charming — but let my address be my excuse. I left London nearly three weeks ago and should have pressed your hand in farewell, had it not been my conviction that you had preceded me to the amiable city. I supposed in short that you were also in Paris, and it was only three days ago that I learned that the impatience of this capital has not yet been gratified. Even when it is, I hardly expect to see you — vous serez tellement pris — and I, on my side, shall be partly working, partly rushing about and partly going away. I expect to be here till about the 20th — but we will make it up in the dark days of London. I am sitting by an open window, and the mild bright air comes in. I saw a million things in the Exhibition, but was obliged to neglect several other millions. They did not neglect me however — they have much exhausted me. Let this explain the reluctant brevity of

your faithful fellow-owl [1]

HENRY JAMES.

1. Allusion à l'Athenaeum club où nous nous rencontrions le plus souvent. (Note de M. Jusserand).

BIBLIOGRAPHIE

I

1. Liste des principales œuvres de Henry James qui montrent les relations de l'écrivain avec la France

1869. « Gabrielle de Bergerac », Atlantic Monthly, juillet-septembre, (éd. 1918).

1872. « Taine's English Literature » *Atlantic Monthly*, avril.

1874. « Théophile Gautier, Souvenirs intimes. Par Ernest Feydeau, Histoire du Romantisme, suivie de Notices Romantiques, etc... Par Théophile Gautier » *North American Review*, octobre.

1875. *Transatlantic Sketches*, Boston, contient... « The Parisian Stage » [1872]...

1876. « King of Poland and Madame Geoffrin » (*Critique de leur Correspondance*). *Galaxy*, avril.

1878. *A Little Tour in France*, nouvelles éditions : 1884, 1900 (illustrée par J. Pennell).

French Poets and Novelists, London and New York, Macmillan C°, nouvelles éditions : 1893, 1904, contient :

« Alfred de Musset » [*Galaxy*, juin 1877].

« Théophile Gautier » [*North Am. Rev.*, avril 1873].

« Charles Beaudelaire ».

« Honoré de Balzac » [*Galaxy*, décembre 1875].

« Balzac's Letters » [*Galaxy*, février 1877].

« George Sand » [*Galaxy*, juillet 1877].

« Charles de Bernard and Gustave Flaubert » [« Minor French Novelists », *Galaxy*, février 1876].

« Ivan Turgénieff » [1874].

« The Two Ampères » [*Galaxy*, novembre 1875].

« Madame de Sabran » [*Galaxy*, octobre 1875].

« Mérimée's Letters » [1874].

« The Théâtre-Français » [*Galaxy*, avril 1877].

1880. « Sainte-Beuve » (*Critique de sa Correspondance*), *North Am. Rev.*, janvier.

1883. *Portraits of Places*, London, contient :... « Occasional Paris » [1877], « Rheims and Laon : A Little Tour » [1876], « Chartres » [1876], « Rouen » [1876], « Etretat » [1876], « From Normandy to the Pyrenees » [1876, *Galaxy*, janvier 1877].

1887. « Coquelin », *Century Magazine*, janvier.

1888. *Partial Portraits*, London, Macmillan et C°, nouv. éd. : 1894, 1899, 1905, 1911, 1919, contient : ...

... « Alphonse Daudet » [*Century Mag.*, août 1883].
« Guy de Maupassant » [*Fortnightly Review*, mars 1888].
« Ivan Turgénieff ».
« The art of Fiction » [*Longman's Magazine*, 1884].

1889. *The Second Odd Number. Thirteen Tales* (By Guy de Maupassant), (traduit par Jonathan Sturges). « Préface » de Henry James, New York, Harper et Bros. [Préface : *Harper's Weekly*, 19 octobre 1889].

1890. *Port-Tarascon : The Last Adventures of the illustrious Tartarin* (Traduction et préface de Henry James). New York, Harper et Bros, 1891, nouv. éd. : 1903. [Préface : *Harper's*, juin à novembre 1890].

1893. *Essays in London and Elsewhere*, New York, Harper et Bros, 1893, London, James R. Osgood, Mac Ilvaine et Cº, 1893, contient :...
... « Gustave Flaubert » [*Macmillan's Magazine*, 1893].
« Pierre Loti » [*Fortn. Rev.*, 1888].
« Journal of the Brothers de Goncourt » [*Fortn. Rev.*, 1888].
Picture and Text, contient :...
... « Honoré Daumier » [*Century Mag.*, janvier 1890].
« After the Play ».

1898. « Prosper Mérimée » [*Literature*, 23 juillet].
« Alphonse Daudet » [*Literature*, 23 décembre].
Pierre Loti's Impressions, Préface de Henry James, London, Constable, novembre 1898.

1899. « Present Literary Situation in France », *North Am. Rev.*, octobre.

1901. « Edmund Rostand », *Cornhill Magazine*, novembre. *Critic*, novembre.

1905. *The Question of our Speech. The Lesson of Balzac. Two lectures*, Boston and New-York, Houghton, Mifflin et Cº, 1905, contient :
« The Question of our Speech » [*Appleton's Bookloser's Magazine*, août 1905].
« The Lesson of Balzac » [*Atlantic Monthly*, août 1905].

1907-10. *The Novels and Tales of Henry James*, New York, Charles Scribner's Sons, 24 volumes.

1914. *Notes on Novelists : with some other Notes*, New York, Scribner, 1914, nouv. éd. : 1916, contient :...
... « Emile Zola » [*Atlantic Monthly*, 1902].
« George Sand, 1897 » [*The Yellow Book*, janvier 1897].
« George Sand, 1899 » [*North Am. Rev.*, avril 1902].
« George Sand, 1914 » [*Quarterly Review*, avril 1914, et *Living Age*, 13 juin 1914].
« Gustave Flaubert » [Préface à une traduction de *Madame Bovary* publiée dans *A Century of French Romance*, sous les auspices de E. Gosse et W. Heinemann, en 1902].
« Honoré de Balzac » [I. Préface à une traduction de *Les Mémoires de Deux Jeunes Mariées*, publiée dans *A Century of French Romance*, en 1902. II. *Literary Supplement of the Times*, 1923, et *Living Age*, 9 août 1913].
« Dumas the Younger » [*New Review*, 1895].

1918. *Within the Rim and other Essays* (« Within the Rim » ; « Refugees in Chelsea » ; « The American Volunteer Motor-Ambulance Corps in France » ; « France » ; « The Long Wards » ; 1914-15), London, W. Collin's Sons, 1918.

1920. *The Letters of Henry Lames*, selected and edited by Percy Lubbock, 2 volumes, London, Macmillan, 1920.

1921. *The Novels and Stories of Henry James. New and complete edition in 35 volumes.* London, Macmillan, 1921 et années suivantes [1].

2. Traductions françaises d'œuvres de Henry James

1875. « Le Dernier des Valérius », par Henry James, *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre.

1876. « Le Premier Amour d'Eugène Pickering », par Henry James, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier.

« La Madone de l'Avenir », par Henry James, *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril.

« Cousin et Cousine », par Henry James, *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre.

1878. « Quatre Rencontres », par Henry James, *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre.

1884. *L'Américain à Paris, Roman traduit de l'anglais*, par Léon Bochet, 2 volumes. Paris, Hachette.

1886. *Daisy Miller. Un épisode international. Quatre rencontres. Trois nouvelles traduites de l'anglais* par Mme F. Pilon, Paris, Fischbacher.

1908. « Perle fausse ». Traduction A. Monod. *Revue Bleue*, 18 janvier.

1912. « La conquête de Londres » (« The Siege of London » : le changement de titre fut approuvé par H. James). Traduction A. Monod. *Mercure de France*, 16 novembre et 1er décembre.

1920. « Les papiers de Jeoffroy Aspern ». Traduction de Mme Le Corbeillon. *Débats*, du 7 octobre au 7 décembre.

1921. « L'Élève » (Henry James). Traduit par L. Wehrlé et M. Lanoire, *Revue de Paris*, 1er et 15 juin.

1925. « L'Autel des Morts » Traduction Denyse Clairouin, *Revue de Paris*, 1er novembre.

II

Livres et articles français concernant Henry James

Voir : *Mercure de France*. Vol. XXV, p. 330, janvier 1898. Vol. XXVII, p. 530, novembre 1898. Vol. XXIX, p. 264, janvier 1899. Vol. XL, p. 838, décembre 1901. Vol. XLIX, p. 259, janvier 1904.

Filon A. : « Anglais et Américains ». *Débats*, 28 avril 1905.

Davray H.-D. : « Henry James ». *Semaine Littéraire*, 11 novembre 1905.

Daudet L. : *L'Entre-Deux Guerres. Souvenirs des Milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905. Troisième Série.* (chap. VIII, pp. 174-76). Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1915.

Michaud R. : *Mystiques et Réalistes Anglo-Saxons, D'Emerson à Bernard Shaw* (« L'art de Henry James »). Paris, Colin, 1918.

---

1. On trouve à la dernière page de chaque volume de cette édition la nomenclature détaillée des romans et nouvelles de Henry James.

Chevalley A. : *Le Roman Anglais de notre temps* (« Henry James et le roman psychologique »). Londres, Humphrey Millford, et Paris, N. R. F., 1921.

Davray H.-D. : « Un Déraciné Anglo-Américain, Henry James, d'après sa Correspondance ». *Mercure de France*, 15 février 1912.

Eliot T. S. : « Lettre d'Angleterre ». *Nouvelle Revue Française*, novembre 1923.

Villard L. : « La Vie Américaine d'après le Conte et la Nouvelle ». *Mercure de France* 1er décembre 1923.

Garnier M. R. : « Th. Bosanquet : *Henry James at Work* ». *Revue Anglo-Américaine*, août 1925.

Catel J. : « Van Wyck Brooks : *The Pilgrimage of Henry James* ». *Mercure de France* 15 novembre 1925.

Michaud R. : *Le Roman Américain d'aujourd'hui* (chap. III). Paris, Boivin, 1926.

Michaud R. : « Van Wyck Brooks : *The Pilgrimage of Henry James* ». *Revue Anglo-Américaine*, février 1926.

Villard L. : « Pelham Edgar : *Henry James, Man and Author* ». *Revue Anglo-Américaine*, avril 1927.

CURRICULUM VITAE DE L'AUTEUR

Je suis née le 5 avril 1897. J'ai commencé mes études universitaires en 1919-20, sous le patronage de l'Office des Ecoles françaises à l'Etranger, par une année de classes régulières à Saint-Mary-of-the-Woods College, Indiana, (Etats-Unis d'Amérique). J'y ai obtenu le grade de B.A.

De là, je suis allée à Strasbourg, où j'ai passé les examens de la licence ès-lettres en 192

Et alors, conseillée par Monsieur Koszul, Directeur de l'Institut d'Anglais à l'Université, je me suis lancée dans les lectures et considérations qui devaient me fournir les éléments de cette thèse.

En ces dernières années, de près ou de loin, je suis toujours restée l'élève respectueuse de Messieurs Koszul, Pons et Baldensperger, - les maîtres qui m'avaient dressée à leur méthode, don la parole avait fait éclore mes goûts - et qui m'ont témoigné leur inaltérable bienveillance.

MARIE-REINE GARNIER

TABLE DES MATIERES

Pages

CHAPITRE I

Un voyageur anglo-saxon en France..... 1

CHAPITRE II

Au pays français..... 15

I. — La société, les mœurs. Types français de la fin du XIXe siècle..... 18
II. — Décors d'activité nationale. Paris et la province..... 59
III. — Civilisation et Beaux-Arts..... 77

CHAPITRE III

A travers la France littéraire..... 85

I. — Tout le passé, aux yeux d'un Américain né en 1843..... 85
II. — Dans le Roman moderne, les aînés français de Henry James. G. Sand, Stendhal, Mérimée, Balzac, etc..... 91
III. — Du Romantisme au Naturalisme, dans l'œuvre des poètes, Musset, etc.. 123
IV. — Le triomphe du Réalisme. La compagnie Flaubert..... 129
V. — Un maître du roman d'analyse : M. Paul Bourget..... 163
VI. — Aux alentours de 1900 : romanciers de génie et quelques autres écrivains. A. France, Barrès, Loti, etc..... 168
VII. — Empreintes françaises sur la pensée et dans le cœur d'un grand Indépendant 179

CHAPITRE IV

Pendant la guerre. Un témoin vibrant, notre ami..... 181

CHAPITRE V

Dans le souvenir d'une nation..... 198
Appendice..... 211

CHAPITRE VI

Bibliographie..... 213

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. Bussière.

ERRATA

P. 15, l. 29 *au lieu de* : Aucun moment, *lire* : A aucun moment
P. 16, l. 8 *au lieu de* : à rechercher par, *lire* : à rechercher pour
P. 29, l. 15 *au lieu de* : emme, *lire* : femme
P. 42, l. 10 *au lieu de* : lain, *lire* : latin
P. 46, l. 9 *au lieu de* : urent, *lire* : eurent
P. 50, 4e l. en remontant *au lieu de* : chiffre, *lire* : chiffe
P. 52, l. 9 *au lieu de* : Bruides, *lire* : Brindes
P. 57, l. 6 *au lieu de* : élevée, *lire* : élevé
P. 64, 6e l. en remontant *au lieu de* : dégageant, *lire* : dégageait
P. 72, l. 19 *au lieu de* : -team, *lire* : -tream
P. 73, l. 37 *au lieu de* : d'intérêts, *lire* : d'intérêt
P. 78, l. 11 *au lieu de* : de Français, *lire* : des Français
P. 79, l. 14 *au lieu de* : Braud, *lire* : Brand
P. 85, 5e l. en remontant *au lieu de* : reconnaissance, *lire* : connaissance
P. 90, l. 15 *au lieu de* : s'était, *lire* : c'était
P. 90, l. 22 *au lieu de* : impliqué, *lire* : impliquée
P. 93, l. 23 *au lieu de* : offrait, *lire* : offrait,
P. 98, 2e l. en remontant *au lieu de* : 1848-48, *lire* : 1838-48
P. 108, l. 17 *au lieu de* : prétendit, *lire* : prétendît
P. 109, l. 1 *au lieu de* : qu'il eût, *lire* : qu'il eut
P. 111, 3e l. en remontant *au lieu de* : crû, *lire* : cru
P. 113, l. 14 *au lieu de* : San Franscico, *lire* : San Francisco
P. 114, l. 15 *au lieu de* : lorsque l'on, *lire* : lorsque ce que l'on
P. 115, 4e l. en remon ant *au lieu de* : 1806, *lire* : 1860
P. 119, l. 10 *au lieu de* : Wentvoorth, *lire* : Wentworth
P. 121, l. 17 *au lieu de* : écrivait, *lire* : il écrivait
P. 139, l. 23 *au lieu de* : était, *lire* : avait
P. 155, l. 24 *au lieu de* : -vrages », *lire* : -vrages
P. 156, l. 1 *au lieu de* : figures lignes, *lire* : figures
P. 158, l. 11 *au lieu de* : puremant, *lire* : purement
P. 165, l. 27 *au lieu de* : Hyènes, *lire* : Hyères
P. 181, 5e l. en remontant *au lieu de* : a dit, *lire* : a dit : «
P. 181, 1re l. en remontant *au lieu de* : « Que, *lire* : » Que
P. 187, l. 15 *au lieu de* : effet, *lire* : effort
P. 190, 2e l. en remontant *au lieu de* : biens, *lire* : liens